

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES CITÉS GRECQUES ET LA COURSE AUX TITRES HONORIFIQUES À  
L'ÉPOQUE ROMAINE : ENJEUX SOCIAUX, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
GENEVIÈVE RIOUX

JUIN 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## **REMERCIEMENTS**

Comme chacun le sait, la rédaction d'un mémoire est un travail souvent solitaire et le soutien de ceux et celles qui nous entourent devient rapidement essentiel à notre réussite. Je souhaite donc adresser ici des remerciements particuliers à mon directeur de maîtrise, M. Gaétan Thériault, professeur d'histoire grecque à l'Université du Québec à Montréal. Ce mémoire ne serait pas ce qu'il est sans sa grande disponibilité, ses précieux conseils et son appui constant. Je tiens également à remercier chaleureusement ma famille et mes amis. S'ils ne partageaient pas toujours mon enthousiasme pour les querelles entre cités grecques, ils l'ont bien caché et ont su trouver les mots justes pour m'encourager.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
Sujet .....	3
Problématique .....	9
Historiographie.....	10
Sources.....	14
Cadre spatio-temporel .....	15
Méthodologie .....	16
CHAPITRE I : LES <i>ONOMATA</i> , HISTOIRE ET SIGNIFICATION .....	17
Les titres honorifiques dans le monde grec.....	18
<i>Métropole</i> .....	18
<i>Néocore</i> .....	26
<i>Première</i> .....	37
Au-delà des ressemblances .....	41
CHAPITRE II : RIVALITÉS ENTRE CITÉS - ÉTUDE DES CAS.....	45
Les provinces concernées.....	45
Cités rivales.....	49
<i>Béroia et Thessalonique</i> .....	50
<i>Nicomédie et Nicée</i> .....	53
<i>Pergame, Smyrne et Éphèse</i> .....	55
<i>Tarse et Anazarbe</i> .....	59
Conséquences de la compétition .....	63
<i>Appels à la concorde</i> .....	63
<i>Guerre civile (stasis)</i> .....	67

CHAPITRE III : AVANTAGES ET ENJEUX .....	75
Avantages économiques.....	76
<i>Développement urbain</i> .....	76
<i>Concours et festivals</i> .....	82
<i>Fiscalité</i> .....	88
Avantages politiques .....	91
Avantages sociaux.....	96
<i>Prestige social</i> .....	96
<i>Centre culturel et intellectuel</i> .....	99
Conclusion .....	101
CHAPITRE IV : MENTALITÉ AGONALE CHEZ LES GRECS.....	103
L' <i>agôn</i> .....	105
Réputation et honneur .....	115
L' <i>agôn</i> civique .....	122
Conclusion .....	127
CONCLUSION .....	128
BIBLIOGRAPHIE .....	136
Ouvrages de référence.....	139
Sources anciennes .....	139
<i>Sources littéraires</i> .....	139
<i>Sources épigraphiques</i> .....	141
<i>Sources numismatiques</i> .....	142
Études modernes .....	143
<i>Études générales</i> .....	
<i>Études spécialisées</i> .....	

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : <i>Béroia et Thessalonique</i> .....	53
Tableau 2 : <i>Nicomédie et Nicée</i> .....	54
Tableau 3 : <i>Pergame, Smyrne et Éphèse</i> .....	58
Tableau 4 : <i>Tarse et Anazarbe</i> .....	61

## RÉSUMÉ

La propension des cités grecques antiques à la guerre et à la discorde est un phénomène bien connu, car rien n'était plus important pour les *poleis* que de surpasser leurs voisins en toutes choses. Cependant, Rome mit un frein à cette rivalité, en établissant la *Pax Romana* dans tout l'Empire. Dans ce nouvel environnement, la primauté ne pouvait être mesurée par les victoires militaires. Or, la grandeur d'une cité s'appuyait dorénavant sur les titres honorifiques qui lui étaient accordés par les autorités romaines : métropole (mère des autres), néocore (siège d'un temple impérial) ou première de la province. Les Grecs se lancèrent alors dans une véritable course aux titres. Des querelles particulièrement virulentes, et culminant au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., virent le jour, avec des conséquences souvent funestes. Certaines cités perdirent jusqu'à leur statut de ville et leur liberté.

L'objectif de ce mémoire est d'étudier les motivations réelles qui sous-tendent cette course aux honneurs et les excès commis par les cités pour les obtenir. Pour ce faire, nous avons voulu soupeser la responsabilité de la mentalité agonale (la rivalité) par rapport à celle d'enjeux plus concrets, comme les avantages économiques, politiques et sociaux qui pouvaient être attachés aux titres. Dans un premier temps, nous avons défini les honneurs et pu constater que la plupart existaient bien avant la domination romaine et qu'ils servaient à indiquer la primauté, soit d'un individu ou d'une cité. La description des rivalités a permis, quant à elle, d'évaluer l'ampleur de la compétition et de ses conséquences.

Puis, l'analyse des avantages concrets de la course a conduit à la conclusion que les privilèges accompagnant les titres étaient substantiels et eurent certainement un rôle à jouer. Les empereurs se montrèrent particulièrement généreux dans les investissements consentis pour le développement urbain des cités titrées. Ces dernières occupaient également une position prépondérante au sein du Conseil de la province. En outre, elles attiraient revenus et renommée en accueillant une foule de pèlerins, d'artistes, de sophistes, etc. Mais ces privilèges ne peuvent à eux seuls expliquer la course aux titres honorifiques. En fait, et de tout temps, c'est à travers l'*agôn*, comme le montre notre dernier chapitre, que les Grecs se sont définis. L'absence d'une structure claire après la chute des palais les a poussés à établir une hiérarchie grâce à la compétition. Le même phénomène se produisit à l'époque où les *poleis* cherchèrent à se mesurer les unes aux autres en l'absence d'une autorité centrale. La course aux titres honorifiques n'est donc que le dernier volet, dans un contexte de paix forcée, d'une longue tradition où le rang et les rapports de force sont définis par l'*agôn*.

**Mots clés :** compétition, *agôn*, rivalité, Antiquité, Asie Mineure, Smyrne, Éphèse, Pergame

## INTRODUCTION

Le régime des cités joua un rôle déterminant dans le monde grec antique, contribuant notamment au développement d'un profond patriotisme civique. Les *poleis* étant particulièrement fières de leur liberté, de leur autonomie et de leur individualité<sup>1</sup>, il n'est donc pas étonnant de constater l'importance, pour les Hellènes, de remporter la première place en toutes choses (*agôn*), comme en témoignent les nombreux jeux et concours qui célébraient la compétition. Mais l'enjeu de ces joutes ne se limitait pas à une simple couronne. Rhéteurs, athlètes et artistes s'y affrontaient d'abord et avant tout pour le prestige personnel conféré par la victoire, ainsi que pour la gloire qui rejaillissait sur leur patrie<sup>2</sup>. La valeur d'une telle récompense apparaît clairement dans le terme *philotimia* (amour de l'honneur), souvent utilisé quand il était question de la compétition chez les Grecs. Mais le mot pouvait aussi prendre un sens plus ombrageux, celui de « rivalité »<sup>3</sup>.

Pour qui étudie l'histoire grecque, la propension des *poleis* antiques à la guerre et à la discorde est un phénomène bien connu. Pendant la période classique, cette rivalité fut grandement favorisée par la présence des nombreuses cités-États sur le territoire hellénique. Celles-ci s'unissaient rarement et étaient constamment impliquées dans des querelles variées. Tant et si bien que l'on considérait l'état de guerre comme normal, et la paix comme un

---

<sup>1</sup> J. de Romilly, 1985, p. 207.

<sup>2</sup> M. Sartre, 1991a, p. 192, établit un parallèle entre l'importance de la *prôteia* (primauté) individuelle et civique ; on peut aussi consulter, sur l'*agôn*, Ph. de Carbonnières, 1995, p. 9.

<sup>3</sup> Sur les différents sens de *philotimia*, voir S.R.F. Price, 1984, p. 122-123 et B. Burrell, 2004, p. 352.



« intervalle » d'une durée limitée<sup>4</sup>. La guerre était en quelque sorte un mal nécessaire, découlant en partie du manque d'autonomie économique des petites cités qui devaient s'approprier les ressources dont elles manquaient<sup>5</sup>.

À l'époque hellénistique, la création de royaumes dominés par des rois transforma de façon significative l'indépendance des cités, mais la guerre conserva un rôle important, voire essentiel. Plus que jamais on y avait recours, que ce soit pour préserver l'emprise grecque en Orient, protéger les frontières ou tenter de les repousser<sup>6</sup>. La domination romaine et la *Pax Romana* affectèrent encore davantage le statut des *poleis* et eurent un impact indéniable sur l'expression de leur rivalité. Plutarque rappelait d'ailleurs à ses contemporains que les Grecs ne pouvaient plus agir avec la même liberté qu'à l'époque de Périclès. Les cités étant soumises aux autorités romaines, il les encourageait plutôt à délaisser les fonctions civiles et militaires et à exercer leur influence de façon prudente, afin de ne pas s'attirer les foudres de Rome<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Du moins pour le V<sup>e</sup> siècle, comme le souligne J. de Romilly, 1985, p. 207-208. Les nombreuses guerres firent également l'objet des commentaires de Platon (*Lois I*, 626a), qui écrivait : « Car ce que la majorité des hommes appellent "paix" n'est jamais qu'un mot ; de fait, par nature, toutes les cités soutiennent en permanence une guerre non déclarée contre toutes les autres » (trad. de A. Castel-Bouchouchi, Paris, Gallimard, 1997).

<sup>5</sup> Ce que C. Préaux (1978, p. 295-296) qualifie d'économie de prédation.

<sup>6</sup> P. Lévêque, 1985, p. 261 ; cf. également, sur la question des frontières, Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 12, 3-4 : « En effet, des hommes dont la mer, la montagne, le désert n'arrêtent pas l'ambition et dont l'avidité déborde les limites qui séparent l'Europe de l'Asie, on ne voit pas comment, s'ils sont voisins et si leurs territoires se touchent, ils pourraient rester tranquilles sur leurs possessions sans empiètement injuste ; ils ne cessent de se faire la guerre, parce que l'esprit de jalousie et de complot est dans leur nature. Guerre et paix ne sont pour eux que des mots dont ils se servent indifféremment, comme des monnaies, en vue de leur intérêt, et non de la justice » (trad. de R. Flacelière et É. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1971).

<sup>7</sup> *Œuvres morales*, 813d-e.

## Sujet

On admet toutefois que les cités grecques conservèrent une certaine autonomie sous l'Empire, malgré la transformation de leurs activités politiques amorcée avec les rois hellénistiques. En effet, si la perte d'indépendance des cités se traduisit par un rôle international amoindri, elles connurent tout de même une vitalité politique indéniable<sup>8</sup>, en servant de cadre à l'administration provinciale. Les *poleis*, anciennes et nouvelles, permirent entre autres aux empereurs de maintenir l'ordre dans les régions éloignées<sup>9</sup>.

La diffusion du modèle grec fut donc assurée par la volonté impériale et l'Orient romain en bénéficia tout particulièrement<sup>10</sup>. Pendant les quatre premiers siècles de notre ère, non seulement le nombre de cités augmenta, mais celles-ci devinrent plus prospères<sup>11</sup>. En outre, malgré la transformation des activités politiques, la fierté civique et l'attachement à la cité étaient plus forts que jamais<sup>12</sup>, la *polis* demeurant « le cadre de vie naturel de l'homme civilisé, la vraie patrie de chacun, la seule qui comptât »<sup>13</sup>.

---

<sup>8</sup> Il s'agissait cependant d'une indépendance toute relative, puisque même à l'époque classique, une cité grecque était souvent soumise à une autre. Voir à ce sujet E. Lévy, 1990, p. 55-56 ; M. Sartre, 1991a, p. 121-122 ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 1-2.

<sup>9</sup> S. Mitchell, 1993, p. 198.

<sup>10</sup> M. Sartre, 1991a, p. 122. Selon Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II. 16. 4 (366), il était même question de 500 cités en Asie. Mais il devait s'agir d'une exagération (S. Mitchell, 1993, p. 80).

<sup>11</sup> S. Mitchell, 1984, p. 121-122 ; Aelius Aristide, *The Roman Oration*, XXVI, 93-94 : « When were there ever so many cities both inland and on the coast, or when have they been so beautifully equipped with everything? Did ever a man who lived then travel across country as we do, counting the cities by days, and sometimes riding on the same day through one only? ...Now all the Greek cities rise up under your leadership, and the monuments which are dedicated in them and all their embellishment and comforts redound to your honour like beautiful suburbs. The coasts and interior have been filled with cities, some newly founded, others increased under and by you » (trad. de J.H. Oliver, *The Ruling Power : A Study of the Roman Empire in the Second Century after Christ through the Roman Oration of Aelius Aristides*, Philadelphie, American Philosophical Society, 1980). Selon S. Mitchell (1993, p. 80), ce passage concernait davantage l'Asie que le centre et l'est de l'Asie Mineure.

<sup>12</sup> S. Mitchell, 1984, p. 121-122.

<sup>13</sup> M. Sartre, 1991a, p. 121.

Avec la *Pax Romana*, Rome mit un frein aux guerres entre cités et ouvrit la voie à une période d'unité et de prospérité sans précédent dans le monde grec. Dans ce nouvel environnement, la primauté, à laquelle tenaient toujours les Grecs, ne pouvait donc plus se mesurer par les victoires militaires. Mais, poussées par une force irrésistible, les cités découvrirent bientôt un nouveau terreau où exercer leur rivalité : les titres honorifiques accordés par les autorités romaines. Elles lutteraient désormais pour les titres de *métropole*, de *néocore* ou de *première de la province*<sup>14</sup>.

Les soldats cédèrent ainsi leur place aux personnes influentes, comme les rhéteurs, les médecins, les artistes ou les athlètes, qui étaient chargés d'obtenir ces titres auprès des empereurs pour le bénéfice de leur cité. C'était sur eux que reposaient désormais les rêves de gloire des cités<sup>15</sup>. Ils furent d'ailleurs nombreux à se rendre auprès des princes pour faire l'éloge d'une cité et obtenir pour elle les titres tant désirés. C'est ainsi, par exemple, que le sophiste phocéén, L. Flavius Hermocratès, obtint pour Pergame, lors d'une ambassade auprès de Caracalla, le rang de première cité de la province d'Asie. Flattenés et reconnaissants, les Pergaméniens s'empressèrent d'honorer Hermocratès, le remerciant pour son zèle et sa bienveillance<sup>16</sup>.

Chacun de ces titres honorifiques, ces *onomata* comme les appelaient les Grecs, avait un sens qui lui était propre. Le titre de métropole signifiait à l'origine « mère fondatrice des autres »<sup>17</sup>, mais il est fort possible que seules les cités où se tenaient les réunions du *koinon* et où était célébré le culte provincial y aient eu accès<sup>18</sup>. Une cité néocore abritait quant à elle

---

<sup>14</sup> M. Sartre, 1991a, p. 122.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *IdA*, 34.

<sup>17</sup> G.W. Bowersock, 1985, p. 75-88.

<sup>18</sup> M. Sartre (1991a, p. 192) croit que cela pourrait être le cas, malgré le fait que le titre de métropole fut souvent accordé à partir de la dynastie des Sévères.

un temple voué au culte impérial ou, parfois, à d'autres divinités. Il était d'ailleurs possible de cumuler cet honneur. Ainsi, Éphèse fut deux fois néocore des Augustes, en plus de posséder une néocorie d'Artémis<sup>19</sup>. Mais le titre le plus désirable semblait être celui de première de la province, qui en plus de reconnaître la prépondérance de la cité, permettait à ses délégués de prendre la tête des processions religieuses lors de la célébration du culte impérial<sup>20</sup>.

Toutes les titulatures, d'une certaine façon, permettaient de « concrétiser cette primauté ». En effet, on le sait, le monde grec plaçait en haute estime le fait d'être premier. Dans les compétitions sportives, bien sûr, mais également dans plusieurs sphères d'activité. Il suffit de penser aux évergètes tentant de surpasser en générosité tous les autres<sup>21</sup>. L'accumulation des titres honorifiques à l'époque romaine pourrait donc s'inscrire dans cet esprit où rien ne serait plus important pour une cité que de dominer ses voisines.

Cela pourrait expliquer que, malgré les efforts constants déployés par les empereurs pour attribuer les honneurs de la façon la plus « équitable » qui soit, une véritable course aux titres honorifiques se serait mise en place<sup>22</sup>. Il put s'agir de simples ambassades pour obtenir l'honneur tant convoité, comme le fit L. Flavius Hermocratès pour Pergame, ou encore pour préserver des titres que l'on sentait menacés. Ce fut le cas de Tyr qui dépêcha un rhéteur auprès d'Hadrien, craignant que dans sa réforme administrative ce dernier ne lui retire son rang de métropole<sup>23</sup>.

---

<sup>19</sup> M. Sartre, 1991a, p. 192-193. Voir également L. Robert, 1967, p. 44-64 et E. Collas-Heddeland, 1995, p. 410-429, pour un survol complet de la titulature d'Éphèse.

<sup>20</sup> S.R.F. Price, 1984, p. 128-129 ; M. Sartre, 1991a, p. 192.

<sup>21</sup> M. Sartre, 1991a, p. 193. Notons qu'il existait également des épithètes concernant le statut des villes : libre, autonome, asyle, sacrée, etc. Cependant, ils seront écartés de notre étude, puisqu'ils ne firent pas l'objet de querelles ou de surenchères.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>23</sup> J.-P. Rey-Coquais, 1978, p. 53-54.

La correspondance d'Antonin le Pieux offre un autre aperçu de l'antagonisme qui entourait cette course aux honneurs. Dans une lettre à Éphèse, l'Empereur se prononçait sur une querelle opposant la cité à Smyrne et à Pergame à propos d'*onomata*. Antonin promettait aux Éphésiens que, dorénavant, les Smyrniens et les Pergaméniens veilleraient à utiliser, dans leurs correspondances avec elle, les titres qu'il lui avait accordés, pour autant qu'Éphèse respectât la même conduite<sup>24</sup>. Mais si l'Empereur n'y voyait qu'un simple oubli de la part de Smyrne et de Pergame, il pourrait également s'agir d'un geste délibéré visant l'orgueil de leur rivale en Asie<sup>25</sup>, comme le laissent croire les titres qu'elles portaient : Éphèse se targuait d'être « la première et la très grande métropole de l'Asie, deux fois néocore des Augustes conformément aux décrets du Sénat sacré »<sup>26</sup>, alors que Smyrne, par exemple, se disait « la très illustre et la première des cités d'Asie, deux fois néocore des Augustes »<sup>27</sup>.

Ces rivalités et cette surenchère entre cités eurent parfois des conséquences funestes, comme l'illustre le cas des cités bithyniennes de Nicée et de Nicomédie. Toutes deux portaient le titre de « première de Bithynie et du Pont »<sup>28</sup> à l'époque de Domitien, mais au

<sup>24</sup> D'après une restitution de *I. Ephesos*, 1489, l. 8-15 : Περγαμην[ὸς] ἀπε[δε]ξάμην ἐν τοῖς πρ[ὸς] ὑμᾶς γράμμασιν χρησαμένο[υς] τοῖς ὀνόμα[σιν] οἷς ἐγὼ χρῆσθαι τὴν πόλιν τὴν ὑμετέραν [ἀ]πεφηνάμην· οἶμαι δὲ καὶ Σμυρναίους κατὰ τύχην παραλ[ε]λοιπέναι ταῦτα ἐν τῷ περὶ τὴν συνθυσίας ψηφίσματι, τοῦ λοιποῦ δὲ ἐκόντας εὐγνωμονήσειν, ἐὰν καὶ ὑμεῖς ἐν τοῖς πρὸς αὐτοὺς γράμμασιν ὃν προσήκει τρόπον καὶ κέκριται τῆς πόλεως αὐτῶν φαίνη[σθ]ε μεμνη[μ]ένοι·

<sup>25</sup> E. Collas-Heddeland, 1995, p. 421.

<sup>26</sup> De nombreuses inscriptions témoignent des longues titulatures portées par les cités. Pour les *onomata* d'Éphèse à l'époque d'Antonin le Pieux, cf. *I. Ephesos*, 2040, l. 1-4 : [ἡ πρώτη καὶ] μεγ[ίστη] μητρ[ό]πολ[ις] [τῆς Ἀσίας καὶ] δις νεοκόρο[ς] τῶν [Σεβαστ]ῶν κατὰ τὰ δόγματα τῆ[ς] ἱερᾶς συγκλήτου...

<sup>27</sup> *I. Smyrna*, 628, 672, 815a, 814 l.

<sup>28</sup> Pour les monnaies sur lesquelles apparaissent les titres, on consultera W.H. Waddington, E. Babelon et Th. Reinach, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, Paris, 1910 (s.v. Nicaea), p. 406, n° 61 : πρῶτοι Βιθ(υνίας) καὶ Π(όντου) ainsi que s.v. Nicomedia, p. 521, n° 39 : Νεικ(ομηδεῖς) πρῶτοι Πόντ(ου) καὶ Βιθ(υνίας). Restitutions de L. Robert, 1977b, p. 3-4.

départ, Nicée ne mentionnait sur ses monnaies que la Bithynie ; Nicomédie aurait ajouté le Pont avant que ne le fasse Nicée, qui lui aurait emboîté le pas dans un esprit de compétition malhonnête<sup>29</sup>. Le temps passa et leurs disputes, en apparence pacifiques, dégénérèrent. La haine qui existait entre les deux cités les poussa en effet à prendre des partis différents dans la lutte au pouvoir qui opposa, au III<sup>e</sup> siècle, Pescennius Niger et Septime Sévère en Asie Mineure. Tandis que Nicomédie soutenait Sévère en lui fournissant un support logistique et en lui servant de camp, Nicée préféra apporter son appui à Niger en abritant les soldats de son armée. Les deux cités s'affrontèrent finalement dans une bataille remportée par les forces de l'empereur légitime<sup>30</sup>.

Pourtant, seule la course aux titres entre les deux villes était responsable de cette situation explosive. Dans un discours où il encourageait les Nicomédiens à la concorde avec leurs rivaux, Dion de Pruse écrivait d'ailleurs :

Nous ne nous battons pas pour une question territoriale ou maritime ; au contraire, les Nicéens ne nous disputent même pas la mer [...]. Nous ne luttons pas pour des revenus [...]. Vous honorez les mêmes dieux et célébrez suivant les mêmes rites la plupart des fêtes ; il n'y a pas non plus entre vous de conflit sur les usages. Alors que tout cela ne fournit aucune raison de se haïr, mais au contraire de s'aimer et de s'entendre, nous nous faisons la guerre [...]. Ceux qui vous poussent à la dispute pour des raisons que je n'ai pas à démêler, ceux qui se réjouissent de cette dispute, ne savent que repasser ceci : nous luttons pour le premier rang<sup>31</sup>.

Cette compétition s'avéra néfaste pour les cités impliquées. Nicée dut subir les conséquences de sa défaite et fut dépouillée de ses titres honorifiques au profit de Nicomédie<sup>32</sup>. Mais les représailles de l'Empereur furent, somme toute, de courte durée. Pour

---

<sup>29</sup> Voir L. Robert, 1977b, p. 4.

<sup>30</sup> Dans *Histoire romaine*, III, 2, 7-9, Hérodien résume le conflit entre Niger et Sévère, ainsi que les rôles respectifs de Nicée et Nicomédie.

<sup>31</sup> *Discours XXXVIII*, 22-24 (trad. de M. Cuvigny, Paris, Les Belles lettres, 1994).

<sup>32</sup> Dion Cassius, *Roman History*, 74, 8, 4 ; L. Robert, 1977b, p. 22-25 ; B. Burrell, 2004, p. 163-165.

la cité d'Antioche de Syrie, il en alla autrement. À l'instar des Nicéens, celle-ci avait décidé de soutenir Niger, en cherchant principalement à s'opposer à sa rivale, Laodicée-sur-Mer<sup>33</sup>. Mais, contrairement à Nicée qui avait immédiatement capitulé, Antioche résista pendant près de trois ans. Le châtement fut plus rude : elle perdit son statut de ville ainsi que sa liberté et, pire encore, tomba sous le contrôle de Laodicée. Dans le contexte du monde grec, où la primauté et le prestige régnaient en maître, la punition était de taille<sup>34</sup>.

Même si la course aux titres honorifiques ne dégénérait pas systématiquement en conflits armés, les répercussions n'en étaient pas moins importantes. Il suffit de penser aux fortunes englouties par les cités dans la construction d'édifices et les travaux d'embellissement, dans le seul but de surpasser une rivale<sup>35</sup>. De façon plus générale, ces querelles constantes jetaient une lumière défavorable sur les Grecs. Comme le rappelait Dion de Pruse aux Nicomédiens, ses compatriotes perdaient la face devant les Romains en se disputant pour des titres que l'on qualifiait ironiquement en Occident de 'Ελληνικά ἀμαρτήματα (péchés grecs)<sup>36</sup>.

---

<sup>33</sup> Hérodien, *Histoire romaine*, III, 2, 7-9.

<sup>34</sup> M. Sartre, 1991a, p. 197.

<sup>35</sup> Voir M. Sartre, 1991a, p. 197. Selon l'auteur, les riches et les empereurs encouragent la concorde entre cités afin d'alléger leur fardeau. Pour en savoir davantage sur la question de l'*homonoia*, on pourra consulter R. Pera, 1984, p. 51-55 ; A.R.R., Sheppard, 1984-1986, p. 229-252 ; G. Thériault, 1996, p. 71-99. A.H.M. Jones (1963, p. 7) écrit que la compétition était si forte, et les dépenses si élevées, qu'il arrivait régulièrement que la construction des édifices ne puisse être achevée, les fonds ayant été épuisés. Si bien que l'autorisation du gouverneur de la province devint éventuellement obligatoire avant d'entreprendre de tels travaux. P. Veyne, 1976, p. 641 : « le gouverneur intervenait plus souvent que jamais, car les cités étaient trop portées aux dépenses de prestige ».

<sup>36</sup> *Discours XXXVIII*, 38 : « Ces choses dont vous êtes si fiers, tous les gens raisonnables crachent dessus ; surtout chez les Romains elles font rire et, de façon encore plus outrageante, on les appelle "péchés grecs" » (trad. de L. Robert, 1977b, p. 5). A. Heller, 2006, traduit le terme 'Ελληνικά ἀμαρτήματα par « bêtises des Grecs ».



## Problématique

Dion de Pruse écrivait à propos de ces titres : « Nous nous battons pour le premier rang. Au sujet de quel premier rang ? Est-ce pour des dons effectifs et réels ou seulement pour un nom que nous combattons ? »<sup>37</sup>. Or, plusieurs auteurs modernes se sont aussi posé la question. Leur réponse : ce désir de gloire ne pouvait pas être à lui seul responsable de tous les excès commis et des avantages tangibles devaient être attachés à ces titres<sup>38</sup>.

Par exemple, la célébration du culte des empereurs impliquait l'organisation de festivals, de jeux et de concours qui attiraient les gens de partout et qui pouvaient représenter un revenu et un prestige non négligeables pour la cité<sup>39</sup>. Une cité néocore disposait également d'un rang privilégié dans son *koinon*. Elle bénéficiait ainsi de quelques privilèges supplémentaires, comme celui de s'exprimer avant les autres cités ou de posséder un plus grand nombre de voix<sup>40</sup>. D'autres avantages, de nature financière ceux-là, étaient peut-être accordés, comme des exemptions d'impôt (*ateleia*) et des cadeaux en argent<sup>41</sup>. En outre, le prestige et le rang élevé d'une *polis* attiraient les évergètes et rapprochaient de l'empereur, chose importante dans une société hautement hiérarchisée<sup>42</sup>. Enfin, le titre de métropole conférait certainement quelques privilèges, dont les sommes nécessaires à l'embellissement

---

<sup>37</sup> *Discours XXXVIII*, 24 (trad. de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 1).

<sup>38</sup> M. Sartre, 1991, p. 196-197 ; E. Collas-Heddeland, 1995, p. 425-426.

<sup>39</sup> À ce sujet, on pourra lire S.J. Friesen, 1990, p. 159-191 ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 231-245, 343-345 et 1995, p. 426.

<sup>40</sup> B. Burrell, 2004, p. 343-358.

<sup>41</sup> C'est ce que semble suggérer une inscription de Smyrne (*I. Smyrna*, 697), en rapport avec l'acquisition d'une deuxième néocorie. E. Collas-Heddeland (1993, p. 341) émet toutefois certaines réserves en ce qui a trait à ces gains financiers. Comme l'inscription honore le rhéteur Polémon pour le succès de son ambassade auprès d'Hadrien et fait simplement la liste des choses obtenues (une deuxième néocorie, l'*ateleia*, de l'argent, etc.), il est difficile de déterminer si ces avantages découlaient de la néocorie ou s'ils avaient été accordés pour une autre raison. Nous reviendrons sur ce point au chapitre II.

<sup>42</sup> M. Sartre, 1991a, p. 198 ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 323-345.



de la cité<sup>43</sup>. Mais tout cela était-il susceptible d'alimenter la course aux titres honorifiques et permet-il de nuancer le rôle de l'*agôn* dans ces querelles ?

Dans l'état actuel de la recherche, ces questions ont été peu ou inégalement traitées. Le but de cette étude consiste donc à palier à ces lacunes, à exposer les enjeux sociaux, économiques et politiques de ces rivalités, et ainsi à soupeser la part respective des privilèges et de l'*agôn* dans la course aux titres honorifiques à l'époque impériale.

### Historiographie

L'historiographie des titres honorifiques et des querelles entre cités offre un excellent point de départ à notre recherche, mais la plupart des ouvrages ne font qu'effleurer la question des privilèges. Les auteurs n'y ont accordé que quelques paragraphes, voire quelques pages. Au surplus, le traitement du sujet est inégal et concerne presque exclusivement la néocorie. Ajoutons que jamais l'ensemble des titres, pour chaque cité rivale, n'a fait l'objet d'une analyse approfondie, permettant de déterminer lequel des privilèges ou de la gloire l'emportait dans la course aux honneurs. Quant aux conflits entre cités, il en va sensiblement de même. Tous les ouvrages en traitent abondamment, mais sans jamais utiliser les rivalités comme angle d'approche principal. Un bref aperçu des principales publications nous convaincra des lacunes auxquelles notre sujet se trouve confronté.

La seule exception à ce qui vient d'être dit est un ouvrage paru récemment, *Les bêtises des Grecs* (2006), de A. Heller. Pour la première fois, un auteur a accordé autant d'importance aux trois titres qui sont au cœur de notre mémoire, et a entrepris de les définir, de comprendre leurs rapports et leurs impacts. Cela dit, l'historienne a restreint sa recherche aux provinces de l'Asie et de la Bithynie, ne faisant que quelques références aux autres

---

<sup>43</sup> M. Le Glay (1986, p. 170) écrivait : « Le sanctuaire avait déjà reçu des embellissements sous Domitien et sous Trajan. Toutefois, c'est sous Hadrien qui, en 123, vint à Pergame et conféra à la ville le titre et les privilèges de *metropolis*, que de nouvelles et somptueuses installations furent construites ». Il faudra cependant pousser la recherche pour savoir de quels privilèges il était question.

régions impliquées dans la course. De plus, l'approche est parfois décousue et il devient difficile de suivre son raisonnement, surtout lorsqu'il est question de la définition des *onomata*, où les va-et-vient sont constants et perturbent quelque peu la lecture. Mais en général, l'analyse est très bien menée et tient compte des dernières théories développées et des découvertes les plus récentes (épigraphiques et numismatiques). Il n'en reste pas moins que la démarche s'avère insuffisante pour répondre à notre problématique. Outre la restriction géographique, l'auteur accorde près de la moitié de son livre à définir le contexte historique dans lequel baignent les cités de l'époque impériale, soulignant de ce fait la permanence et la vitalité du modèle et des valeurs grecques (*agôn*, guerres, vie civique, etc.). Mais rien qui permette de saisir la place de la compétition dans le monde grec et les liens possibles qui peuvent certainement être établis avec les titres, alors qu'elle signale pourtant constamment la portée des avantages symboliques (honneur, rang, gloire).

En dehors du livre de A. Heller, il semble que le titre de néocore soit le seul à avoir fait l'objet d'études d'ensemble. La thèse de doctorat de E. Collas-Heddeland, *Néocorie impériale : de la rivalité à la primauté* (1993), est d'ailleurs une lecture incontournable. Dans une première partie qui vaut à elle seule son pesant d'or, l'auteur a choisi de présenter un « corpus de recherche » incluant notamment un inventaire détaillé des cités néocores, de leurs temples impériaux et des concours. S'ensuit une analyse fort enrichissante de la documentation rassemblée, où la question des querelles entre cités est constamment présente, voire centrale.

Mais l'espace que réserve l'auteur aux intérêts de la néocorie sert surtout à souligner l'importance de la primauté et de la gloire dans la course aux titres honorifiques<sup>44</sup>. Elle

---

<sup>44</sup> E. Collas-Heddeland (1993, p. 333) écrit d'ailleurs : « Ce qui importe c'est la grandeur et la gloire de la cité. Or elle est fondée sur le passé et sur les titres. L'accumulation des titres, notamment des néocories impériales, non seulement témoigne d'une surenchère dans les rivalités entre les cités, mais surtout de la place occupée dans l'intimité de l'empereur. C'est ainsi que l'on peut expliquer la surenchère des titres en Asie, en Bithynie, en Pamphylie ou en Cilicie [...] ». En revanche, l'auteur ne présente jamais un portrait de la place occupée par la compétition dans le monde grec, ce qui nous semble pourtant essentiel afin de comprendre l'importance du rang et de la gloire.

s'étend longuement sur le titre de première, mais son but n'est pas de chercher les bienfaits concrets qui auraient pu suivre son attribution. Sur d'autres points aussi, il reste beaucoup à faire. Il suffit pour s'en convaincre de penser aux privilèges fiscaux (exemption d'impôt, etc.) dont l'analyse tient en moins d'un paragraphe. En ce qui a trait au titre de métropole, l'auteur s'attarde davantage sur les avantages nécessaires (taille, prospérité, etc.) à son attribution, qu'aux bénéfices qu'il conférait. Sans oublier que ce ne sont pas toutes les cités impliquées dans les querelles et la course aux honneurs qui sont étudiées – rien sur Antioche de Syrie, par exemple, dont il a pourtant déjà été question dans le conflit qui opposait Niger à Sévère.

On peut dire la même chose de l'ouvrage de B. Burrell, publié plus récemment<sup>45</sup> : *Neokoroi : Greek Cities and Roman Emperors* (2004). L'historienne américaine offre un outil de travail similaire (corpus de recherche et analyse), tout en mettant l'emphasis sur la relation entre les cités néocores et leurs *koina*. D'ailleurs, dans un chapitre intitulé *The Koina and Their Officials*, elle explore plus à fond certains privilèges attachés à la néocorie. Mais comme son nom l'indique, l'argumentation qui y est proposée s'articule avant tout sur les bénéfices politiques retirés par une cité néocore, tels que l'obtention de la meilleure position possible dans la hiérarchie du conseil provincial (nombre de voix plus élevé, etc.)<sup>46</sup>. L'analyse paraît insuffisante dans le cadre de notre problématique. En effet, si l'auteur a réussi à démontrer que le *koinon* servait de cadre au développement des rivalités entre cités<sup>47</sup>, son objectif premier demeurerait l'analyse de la néocorie et non de tous les titres honorifiques. Certes, les conclusions qu'elle tire sont plus qu'intéressantes, mais elles ne concernent que

---

<sup>45</sup> Rédigé à partir d'une thèse de doctorat non publiée datant de 1980, moins complète et légèrement dépassée, bien qu'il reprenne sensiblement les mêmes éléments (liste des monnaies et des inscriptions portant sur la néocorie, etc.). Pour reprendre les mots de l'auteur (2004, p. xvii) : « The book you now hold is very different, as I hope anything would be given the benefit of twenty years of new finds, reinterpretations, and the author's more mature understanding of the subject ».

<sup>46</sup> B. Burrell, 2004, p. 343-358.

<sup>47</sup> L'historienne (p. 351) affirme que la plupart des cités en conflit se trouvaient dans le même *koinon* et combattaient pour la meilleure position dans sa hiérarchie.

quelques cités et sont plutôt succinctes. Pour mener à bien notre étude, il faudra donc approfondir et élargir la réflexion amorcée.

D'autres savants ont préféré restreindre davantage le champ de leur recherche. Ainsi, toujours à propos du titre de néocore, signalons la thèse de S.J. Friesen, publiée en 1993 sous le titre de *Twice Neokoros : Ephesus, Asia and the Cult of the Flavian Family*. L'historien s'attarde surtout à la présentation du culte impérial en Asie, ainsi qu'aux valeurs et au symbolisme religieux qu'il abrite<sup>48</sup>. Bref, il n'y est nullement question des privilèges de la néocorie, en dehors des concours et des jeux qui accompagnent le culte des empereurs.

D'autre part, certains articles ne concernent souvent qu'un nombre limité de cités ou un titre en particulier. Bien qu'ils ne traitent pas des privilèges, à l'exception de quelques lignes ici et là, ils représentent une source inestimable d'information et de réflexions judicieuses<sup>49</sup>. Tout travail sérieux sur les titres honorifiques ne peut d'ailleurs être amorcé sans avoir préalablement consulté deux articles fondamentaux de L. Robert, *Lettres impériales à Éphèse* (1967) et *La titulature de Nicée et de Nicomédie : la gloire et la haine* (1977). Ces études retracent les conflits majeurs entourant les titres honorifiques et apportent à cet effet quelques pistes de réponses à notre question de départ.

On le voit, il existe un nombre important d'études récentes qui touchent de près ou de loin la course aux titres honorifiques et les querelles. Pourtant, rares sont celles qui s'attardent aux avantages réels attachés aux *onomata* ou qui tentent d'évaluer l'importance de l'*agôn* dans ces conflits. Ce mémoire vise donc à remédier à cette lacune.

---

<sup>48</sup> Tel qu'exprimé par S. Friesen, 1990, p. vii.

<sup>49</sup> Notamment, « La Syrie romaine de Pompée à Dioclétien » de J.-P. Rey-Coquais (1978) et « Antiochia, Laodicea und Sidon in der Politik der Severer » de R. Ziegler (1978). Ajoutons enfin « The Greek City in the Roman World : The Case of Pontus and Bithynia » de S. Mitchell, publié en 1984.

## Sources

Cette recherche pourra bénéficier de sources abondantes et variées, tant épigraphiques, littéraires, numismatiques qu'archéologiques. Les nombreuses inscriptions honorifiques trouvées dans les cités grecques seront particulièrement utiles, puisque les *poleis* n'hésitaient pas à graver sur la pierre les honneurs qui leur étaient accordés, tant pour la postérité que pour le regard de la cité rivale. D'une grande richesse, ces inscriptions nous renseignent non seulement sur les titres obtenus, mais sur les personnes impliquées, comme dans le cas du sophiste L. Flavius Hermocratès. D'autres permettent de soulever le voile sur les querelles entre cités, telles que la lettre d'Antonin le Pieux aux Éphésiens. Ces sources ont donc une valeur inestimable pour notre étude.

Les sources littéraires forment également une part importante de notre corpus. Les ouvrages des rhéteurs seront indispensables. Contemporains des querelles agitant les cités, parfois directement impliqués, ils se prononcèrent à maintes reprises sur ces conflits, exhortant les rivales à la paix et à la concorde. Ce fut le cas de Dion de Pruse, dans son discours *Aux Nicomédiens. Pour la concorde avec les Nicéens*<sup>50</sup>, ainsi que d'Aelius Aristide, dans son *Περὶ ὁμονοίας* adressé à Pergame<sup>51</sup>. D'autres textes seront également consultés, tant sur l'attribution des titres que sur les rivalités. Notons, par exemple, ceux des historiens Dion Cassius et Hérodien.

Quant à la numismatique, elle sera d'une aide précieuse pour illustrer la surenchère des titres honorifiques, comme nous avons pu le constater avec les exemples de Nicée et Nicomédie<sup>52</sup>. D'autant plus que sous la domination romaine, les notables des cités grecques

---

<sup>50</sup> *Discours XXXVIII.*

<sup>51</sup> *Discours XXIII.*

<sup>52</sup> *Supra*, p. 6-7.

continuèrent à frapper une monnaie locale<sup>53</sup>, sur laquelle on retrouve des inscriptions révélatrices. Une monnaie de Nicée révèle ainsi qu'elle ne reconnaît que Rome comme métropole, alors que Nicomédie, sa rivale, détenait officiellement le titre<sup>54</sup>. Enfin, l'archéologie ouvre une porte sur le passé des *poleis*. Les vestiges de leur vie matérielle seront d'une aide non négligeable pour retracer les signes de leur grandeur et les bienfaits qui leur furent accordés.

### Cadre spatio-temporel

La course aux titres honorifiques se déroula principalement, on a pu le constater, dans l'Orient romain, bien que d'autres provinces se soient laissées prendre au jeu, telle la Macédoine (Béroia et Thessalonique). Cependant, la grande majorité des sources provient de la Syrie et de l'Asie Mineure, qu'il s'agisse des inscriptions, des pièces de monnaie ou des discours sur la concorde<sup>55</sup>. Les cités rivales sont donc nombreuses en Orient : Pruse et Apamée-Myrleia, Tyr et Sidon, Byzance et Périnthe, Antioche et Laocidée-sur-Mer, Tyr et Bérythos, Tarse et Anazarbe, Soloi, Adana et Tarse, sans oublier celles qui ont déjà été mentionnées, Smyrne, Éphèse et Pergame, ainsi que Nicée et Nicomédie.

D'autre part, ce n'est qu'à partir du I<sup>er</sup> siècle que les titres prirent véritablement de l'importance, mais il fallut attendre le II<sup>e</sup> siècle pour les voir se développer et se complexifier, devenant de plus en plus axés sur la primauté. C'est également à cette époque que les querelles devinrent particulièrement virulentes, même si elles se poursuivirent quelque temps au III<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>.

---

<sup>53</sup> K.W. Harl, 1987, p. 12.

<sup>54</sup> Voir L. Robert, 1977b, p. 4 au sujet de la monnaie et pour la restitution. Pour l'inscription, *RPC* II, n° 640 : « les Nicéens premiers de Bithynie et du Pont honorent Rome métropole » (Ῥώμην μητρόπολιν Νεικ(ομηδεῖς) πρῶτοι Πόντ(ου) καὶ Βιθυ(νίας)). Trad. de A. Heller, 2006, p. 293.

<sup>55</sup> M. Sartre, 1991a, p. 121-198 ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 373 (surtout le chapitre 3, p. 247-322) ; B. Burell, 2004, p. 17-269, qui passe en revue chaque cité portant le titre de Néocore.

<sup>56</sup> M. Sartre, 1991a, p. 196-197.

## Méthodologie

Cette recherche comporte quatre chapitres. Le premier développera plus avant l'étude des titres : définition, évolution, processus d'obtention, joueurs clés, etc. Une meilleure connaissance des statuts honorifiques sera utile pour comprendre le déroulement des rivalités et, plus tard, les enjeux qui y sont attachés.

Dans la deuxième partie, les querelles mentionnées brièvement dans les pages précédentes seront exposées en détail et ce, pour chaque *polis* impliquée dans la course aux *onomata*. Cette étude de cas servira à cerner les excès auxquels les Grecs étaient prêts et à prendre la mesure de la compétition entourant les honneurs.

À l'aide d'une approche thématique (critères politiques, économiques et sociaux), le troisième chapitre sera entièrement consacré aux enjeux ayant généré ces nombreux conflits. Il s'agira ici de relever les avantages concrets (matériels) qui sont attachés aux *onomata*, afin de mesurer leur importance et, ainsi, pouvoir répondre à une partie de notre problématique, à savoir si les auteurs anciens avaient raison ou non de ne voir dans la course qu'une vaine soif de gloire.

D'ailleurs, cette question de la gloire est fort intéressante et, on l'a vu, insuffisamment traitée, comme celle des avantages d'ailleurs. En effet, la mentalité grecque et la place prépondérante occupée par la compétition ont certainement eu un impact sur la rivalité entre les cités de l'époque romaine. C'est pourquoi le quatrième et dernier chapitre approfondira justement la question de l'honneur, de la réputation, de la *prôteia* et de l'*agôn* dans le monde grec. On ne peut s'abstenir de pousser la réflexion sur ces concepts. D'abord, parce que la course aux titres honorifiques n'est compréhensible que dans le cadre particulier de la société hellénique, où ils occupaient une place privilégiée. Mais surtout, il s'agit d'une étape incontournable si l'on veut évaluer le rôle des valeurs dans les querelles par rapport à celui des avantages.

## CHAPITRE I

### LES *ONOMATA*, HISTOIRE ET SIGNIFICATION

Ce premier chapitre porte sur la définition des *onomata* et des rouages administratifs qui les entourent. Il faut cependant reconnaître que, dans ce domaine, les historiens modernes ont nettement favorisé la néocorie. L'intérêt suscité par le culte impérial au cours des vingt dernières années est sans doute en grande partie responsable de cette réalité. Néanmoins, les autres titres sont loin d'avoir été entièrement évacués. Dans le cas des « métropoles » surtout, on dispose d'une quantité raisonnable d'informations, qu'elles proviennent des travaux sur le culte impérial (dans lequel elles jouèrent apparemment un rôle important) ou d'études qui ciblent plus directement la structure des provinces romaines. Pour les « premières » cités, les recherches se font encore attendre, probablement parce que le sens de l'honneur porte moins à confusion.

Ce chapitre se doit cependant d'être davantage qu'un simple exercice de clarification de la nomenclature utilisée par les cités. Il faudra déterminer si des liens existent entre les honneurs, si des similitudes peuvent être identifiées. Plus encore, on devra comprendre ce qu'ils ont représenté pour les Grecs, à chaque époque, depuis leur première apparition. Car les valeurs qu'ils incarnèrent connurent une constance surprenante. Or, le but de ce mémoire, il ne faut pas l'oublier, consiste justement à évaluer la part des avantages concrets, par rapport à celle de la culture, comme moteur de la course aux titres.



## Les titres honorifiques dans le monde grec

Peu d'ouvrages vont au-delà des banalités lorsqu'il est question de la définition des titres et ceux qui le font pour l'ensemble des *onomata* sont encore plus rares. Heureusement, leur recoupement permet d'obtenir un portrait relativement détaillé et précis de chacun d'eux. Quiconque tente l'aventure doit d'ailleurs beaucoup aux travaux de B. Burrell, de E. Collas-Heddeland et de A. Heller, les seules à avoir véritablement essayé de démêler cet enchevêtrement inextricable.

Bien qu'accordés par la Rome impériale, les *onomata* étaient typiquement grecs. Issus de l'esprit et de l'histoire des Hellènes, ils virent le jour bien avant que ces derniers ne soient soumis au conquérant, et c'est d'abord dans la racine de leurs noms qu'on le constate : μητρόπολις, νεωκόρος, πρότη.

### *Métropole*

Le titre de métropole, peut-être le plus ancien des *onomata*, est apparu à l'époque de la colonisation grecque, alors que sa signification première, « cité-mère », ne laissait place à aucune ambiguïté. Cette *mère* exerçait de toute évidence sur ses colonies une certaine autorité, de nature religieuse, économique ou politique<sup>1</sup>.

Mais un glissement de sens s'opéra rapidement et le terme de μητροπόλις commença peu à peu à « désigner la primauté d'une cité dans un espace déterminé »<sup>2</sup>. Xénophon, au IV<sup>e</sup>

---

<sup>1</sup> E. Collas-Heddeland, 1995, p. 416 ; P. Arnaud, 2005.

<sup>2</sup> Cf. S.J. Friesen, 1995, p. 240 et P. Arnaud, 2005. Il existe, bien sûr, des exceptions. Par exemple, certaines villes, comme Milet, semblent utiliser le titre de métropole dans le sens de « mère fondatrice », même à l'époque impériale. La cité affiche en effet l'honneur dans une inscription du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : [τῆς πρ]ώτης τῆς Ἰωνί[ας ᾧ]κισμένης καὶ μητροπόλεως πολλῶν καὶ μεγάλων πόλεων ἔν τε τῷ Πόντῳ καὶ τῇ Αἰγύπτῳ καὶ πολλαχοῦ τῆς οἰκουμένης Μηλιοίων πόλεως (CIG, 2878 ; Ph. Le Bas et W.H. Waddington, 1870, n° 212). C'est V. Chapot (1904, p. 142) qui fit le lien entre l'usage du titre par Milet et sa signification première. D'après lui, on ne peut comprendre « qu'une cité d'Asie soit métropole de villes situées dans d'autres provinces, dans

siècle, en offre l'un des témoignages les plus précoces. L'historien écrivait à propos d'un fortin, considéré comme la « métropole » des Mossynèques, que « ceux qui successivement s'en rendaient maîtres, étaient regardés aussi comme les maîtres de tous les Mossynèques »<sup>3</sup>. Le titre conserva d'ailleurs ce sens dans les siècles qui suivirent, sans devenir pour autant un statut cautionné par les souverains.

Sur ce point, l'exemple d'Antioche-sur-l'Oronte est révélateur. En effet, sous les Séleucides, la cité s'était elle-même octroyé le titre, qu'elle afficha sur ses pièces de bronze dès 92 av. J.-C., jusqu'à ce qu'Antiochos XIII le lui interdise près de 25 ans plus tard. Antioche parvint tout de même à protéger sa position privilégiée en tant que carrefour commercial de la région. Comme il s'agissait de la *polis* la plus importante<sup>4</sup> et la plus développée, Pompée, en créant la province de Syrie en 63, se tourna naturellement vers elle lorsqu'il dut choisir un centre administratif. Il lui accorda également le statut de ville libre et lui permit d'inscrire à nouveau le titre de métropole sur les monnaies qu'elle frappait. Mais si Rome démontra une ouverture face à cet honneur dès la fin de la République, le titre n'avait encore aucun fondement juridique<sup>5</sup>.

---

le Pont et en Égypte, et surtout sous Septime Sévère, à une époque où cette institution est certainement fixée (ce qui était le cas au II<sup>e</sup> siècle). Il faut sans doute reconnaître un abus de langage ; le mot doit faire allusion à l'ancien rôle commercial, si glorieux, de Milet, qui fut en effet la mère de beaucoup de colonies situées au loin ».

<sup>3</sup> *Anabase*, V, 4, 15: Ὡκεῖτο δὲ τοῦτο πρὸ [τῆς πόλεως] τῆς Μητροπόλεως καλουμένης αὐτοῖς καὶ ἐχούσης τὸ ἀκρότατον τῶν Μοσσυνοίκων. Καὶ περὶ τούτου ὁ πόλεμος ἦν· οἱ γὰρ αἰὶ τοῦτ' ἔχοντες ἐδόκουν ἐγκρατεῖς εἶναι καὶ πάντων Μοσσυνοίκων (trad. de P. Masqueray, Paris, Les Belles Lettres, 1961-1964).

<sup>4</sup> E. Will (1997, p. 108-110) affirme qu'à l'époque du Haut Empire la population *intra muros* de la cité pouvait compter entre 144 000 et 160 000 individus. Le calcul est basé sur la superficie occupée, environ 500 hectares.

<sup>5</sup> G. Downey, 1961, p. 134-145 et 153 ; J.-P. Rey-Coquais, 1985, p. 44-48. Le titre affiché était Ἀντιοχῆων τῆς μητροπόλεως (G. Macdonald, 1899-1905, 3.143-144). À propos des statuts d'Antioche à l'époque de Pompée et de Jules César, voir H. Seyrig, 1950, p. 5-15.

Il fallut patienter jusqu'à l'instauration de l'Empire pour que le titre apparaisse dans la titulature officielle d'une cité, et l'attente fut relativement longue, puisque la première attestation dont on dispose est celle de Tyr, en 77/8 ap. J.-C. C'est donc fort probablement « sous le règne de Domitien que ce nouvel usage [se mit] en place »<sup>6</sup>, et ce n'est qu'au II<sup>e</sup> siècle qu'on le vit se généraliser.

La multiplication des métropoles résulte de la réforme administrative entreprise par Hadrien, qui consentit entre autres à ce que plusieurs cités d'une même province puissent posséder le titre. Une fois de plus, la Syrie illustre parfaitement cette situation. Au départ, seule Antioche pouvait s'afficher comme métropole, mais l'Empereur divisa la province sur laquelle elle exerçait son influence en quatre éparchies. Antioche dominait désormais une région nettement plus restreinte, et chacune des nouvelles circonscriptions administratives disposait de son propre centre : Samosate en Commagène, Tyr en Phénicie et Damas en Koilè-Syrie<sup>7</sup>.

Jusqu'au III<sup>e</sup> siècle, les empereurs attribuèrent le statut aux cités qui se démarquaient, celles dont le soutien et la loyauté étaient les plus souhaitables. Mais à partir des Sévères, les critères se sont modifiés et des *poleis* de moindre envergure ont parfois reçu l'honneur, ce qui contribua une fois de plus à augmenter le nombre des métropoles par province. En fait, les princes de Rome cessèrent de se servir exclusivement des titres pour reconnaître une position prépondérante, et commencèrent à les utiliser à des fins différentes, soit « pour

---

<sup>6</sup> P. Arnaud, 2005. Les monnaies de Tyr sont les plus anciennes découvertes à ce jour à afficher le titre de métropole. Sur ce sujet, on consultera A. Boeckh, 1828-1843, X1601 ; *IGR* I, 419 et 421.

<sup>7</sup> G.W. Bowersock, 1985, p. 77-78. L'auteur remet en question un passage de l'*Historia Augusta* (*Hadr.* 14.1), selon lequel Hadrien détestait Antioche et aurait agi ainsi pour diminuer son pouvoir. D'après lui, l'apparition de plusieurs métropoles dans une même province ne serait rien de plus que la conséquence d'une réforme administrative. Sur les éparchies, cf. également M. Sartre, 1991a, p. 113 et B. Puech, 2004, p. 360-362. B. Puech (2004, p. 398) ajoute que cette division des provinces, loin de chercher à nier l'importance d'une cité et de ses habitants, reflétait la constatation, par Rome, du fait que l'Empire était « un rassemblement de peuples, dont chacun, prestigieux ou obscur, avait sa place et sa dignité ». Elle termine en supposant que la « centralisation qui a amené certaines provinces à n'avoir qu'une métropole a sans doute été une anomalie ».

châtier ou remercier » une *polis*. Les conséquences de la rébellion de Pescennius Niger en sont un parfait exemple. Septime Sévère avait dépouillé Nicée et Antioche de ce privilège pour les punir de leur trahison, tandis que des voisines moins importantes mais fidèles avaient reçu l'honneur en signe de gratitude<sup>8</sup>.

Ce nouvel usage révèle une évolution dans la définition du titre. Il ne s'agissait plus uniquement de la reconnaissance d'une autorité sur une région, mais d'une forme de « dignité », d'une distinction honorifique. Le nombre croissant de métropoles ne semble pourtant pas avoir fracturé le pouvoir au sein des provinces, grâce à une hiérarchie permettant de garantir la primauté des cités dominantes. Ainsi, sur le territoire du Pont, la titulature de certaines *poleis*, telle Amasée, se limitait au titre de « métropole », alors que Néocésarée, ville principale où résidait le Pontarque, s'affichait comme la « métropole du Pont », démontrant ainsi sa supériorité sur les autres *μητροπόλεις*<sup>9</sup>.

Malgré ces transformations, l'honneur signalait toujours une prééminence, une forme de direction, comme on peut le constater en reprenant l'exemple de Néocésarée. En effet, sur certaines monnaies du Pont inférieur on peut observer les détails de six figures féminines. La plus grande, au centre, représente incontestablement Néocésarée, sous les traits d'une *Tychè* (la Fortune) reconnaissable à ses attributs : une corne d'abondance et un gouvernail. Elle est

---

<sup>8</sup> T.R.S. Broughton, 1959, p. 743 ; M. Sartre, 1991a, p. 192 ; E. Collas-Heddeland, 1995, p. 415 ; P. Arnaud, 2005. Les nombreuses guerres en Orient, surtout à partir de Caracalla, ont contribué à l'utilisation du titre pour se garantir la loyauté d'une cité (B. Puech, 2004, p. 367-369).

<sup>9</sup> P. Arnaud, 2005. Pour les titulatures : *IGR* III, 100 et 115. Par contre, B. Puech (2004, p. 375-390) apporte quelques nuances. L'historienne est elle aussi convaincue qu'il existait différentes façons de formuler le titre de métropole. Une cité pouvait ainsi devenir la métropole d'une province (Asie), d'un ethnos (Lyciens), ou d'un groupe de cités (les *poleis* de Koilè-Syrie). Par contre, le manque de concordance entre le titre et la région (il ne correspond pas toujours à une province ou à un *koinon*) pousse l'auteur à se demander si le titre n'est pas purement honorifique et ne sert qu'à souligner une certaine prédominance dans une région donnée. Mais comme « l'existence et la ratification par le Sénat de titres purement honorifiques, sans aucune implication pratique, n'ont jamais été prouvées » (p. 385), elle abandonne assez rapidement cette idée. Sur ce point, elle rejoint donc notre hypothèse de départ.

entourée de cinq *Tychai* plus petites, qui incarnent les autres cités du *koinon*<sup>10</sup> : Sébastopolis, Comana du Pont, Amasée, Zéla, et sans doute Sébasteia. V. Chapot reconnaissait l'image d'une « cité mère entourée de ses satellites » et il ajoutait que la présence de cinq figures entourant Néocésarée n'était pas le fruit du hasard, mais devait être le reflet exact du nombre de *poleis* sous l'influence de la métropole, car la frappe de monnaies était un art de précision, qui ne se prêtait pas au superflu. Le savant rappelait d'ailleurs que la quantité de temples impériaux apparaissant sur les pièces de l'époque coïncidait systématiquement à la somme des néocories de la cité<sup>11</sup>.

D'autres sources viennent soutenir cette représentation d'une mère et de ses filles<sup>12</sup>. Dion de Pruse, notamment, dans son discours *Aux Nicomédiens. Pour la concorde avec les Nicéens*, invitait Nicomédie à respecter la signification initiale de son titre, c'est-à-dire à agir en tant que *mère*, et avec sollicitude, envers les autres cités<sup>13</sup>. Procope soulignait lui aussi l'autorité attachée au titre, affirmant qu'aux yeux des Romains, une métropole était la « première cité » d'une région. Il existe donc un lien évident entre le titre de *mère* et celui de

---

<sup>10</sup> Un *koinon* est une entité politique qui correspond à un regroupement de cités. M. Sartre (1991, p. 114) écrit : « Toutes les cités des provinces d'Orient paraissent avoir été regroupées au sein de *koina* qui ne recouvraient pas toujours exactement une province, sauf exception. Chaque *koinon* rassemblait les représentants des cités ou d'un secteur géographique déterminé ». Il ajoute qu'il s'agissait d'une « assemblée fédérale » ayant pour fonction « la célébration du culte impérial et les arbitrages entre cités », mais que les rivalités lui « ôtaient beaucoup de son efficacité potentielle » (p. 115). B. Puech considère les *koina* comme des entités locales et les provinces comme des entités romaines (2004, p. 389). En fait, elle définit une province comme l'« ensemble des territoires placés sous l'autorité d'un même gouverneur » (p. 381). B. Burrell (2004, p. 344) écrit quant à elle : « a *koinon* ("commonality") was an association of cities of similar ethnic background within a region ».

<sup>11</sup> V. Chapot, 1923, p. 100-101 ; G.W. Bowersock, 1985, p. 80. Les deux pièces de monnaies étudiées ici sont parues dans Waddington, Babelon et Reinach, I, I, p. 88, n° 14, pl. XII, fig. 28 et p. 90, n° 27, pl. XIII, fig. 8.

<sup>12</sup> On reprend ici l'expression de M. Sartre, 1991a, p. 192.

<sup>13</sup> *Discours XXXVIII*, 31 : περᾶσθε τοίνυν πρωτεύειν τῶν πόλεων τὸ μὲν πρῶτον ἐκ τῆς ἐπιμελείας τῆς περὶ αὐτάς· τοῦτο μὲν γάρ, καθὼ μητρόπολις ἐστέ, ἐξαίρετόν ἐστιν ἔργον ὑμέτερον·

première, qu'il pourrait conférer. On reviendra sur ce point qui éveille la curiosité lorsqu'il sera question de la *prôteia*<sup>14</sup>.

Procope évoquait également les critères qui permettaient d'obtenir le statut de métropole, principalement la taille et la richesse<sup>15</sup>. Les *poleis* devaient aussi se démarquer par la densité de leur population et par l'attrait culturel et intellectuel qu'elles exerçaient (écoles, théâtres, etc.), comme c'était le cas d'Antioche en Syrie, dont « la prééminence culturelle » était reconnue et qui pouvait se flatter d'être une « capitale de l'éloquence et de l'enseignement de la rhétorique »<sup>16</sup>. En outre, sous l'Empire romain, les *cités-mères* étaient des centres administratifs, où résidait le gouverneur de la province et où l'on pouvait obtenir des services variés (services judiciaires, etc.), en plus d'être des centres religieux et, on l'a vu, commerciaux<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> *De aedificis*, 5, 4, 18 : « À partir de ce moment elle fut élevée à la dignité de métropole ; les Romains appellent ainsi la cité première des nations » (ἐξ οὗ δὴ εἰς μητροπόλεως ἀξίωμα ἦλθεν· οὕτω γὰρ πόλιν τὴν πρώτην τοῦ ἔθνους καλοῦσιν Ῥωμαῖοι). Voir également *Histoire des guerres*, 6, 23, 6 : « Celle-ci développée est la première des cités que les Romains ont pris l'habitude d'appeler métropole » (αὔξιμος δὲ αὕτη πρώτη μὲν τῶν ἐν Πικηνοῖς πόλεων ἐστίν, ἣν δὴ μητρόπολιν καλεῖν νενομόκασιν Ῥωμαῖοι). Les traductions sont de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 278.

<sup>15</sup> *De aedificis*, 6, 6, 1 : 'Εν Βυζακίῳ δὲ πόλις, Ἀδράμυτος ὄνομα, ἐν τῇ παραλίῳ οἰκεῖται, μεγάλη καὶ πολυάνθρωπος ἐκ παλαιοῦ οὔσα, καὶ δι' αὐτὸ τὸ τῆς μητροπόλεως ὄνομά τε καὶ ἀξίωμα κληρωσαμένη ἐν ταύτῃ τῇ χώρᾳ, ἐπεὶ πρώτην αὐτὴν μεγέθει τε καὶ τῇ ἄλλῃ εὐδαιμονία ξυμβαίνει εἶναι.

<sup>16</sup> E. Will, 1997, p. 100 ; A. Arnaud-Portelli, 2005.

<sup>17</sup> Sur les fonctions des métropoles, on peut lire l'article de A. Arnaud-Portelli (2005) portant sur Carthage.

Il n'est donc pas étonnant de constater que les métropoles furent le siège des *koina*<sup>18</sup>, héritant ainsi de plusieurs responsabilités, notamment l'hébergement des réunions du conseil et la célébration du culte impérial provincial. La relation entre l'honneur et le culte des empereurs demeure cependant un sujet épineux, et plusieurs questions restent en suspens<sup>19</sup>. Il faudra y revenir lorsque que l'on disposera d'une compréhension plus étoffée des *onomata*. On peut toutefois mentionner dès maintenant les arguments invoqués comme preuves, c'est-à-dire la présence, dans la cité, d'un grand-prêtre responsable des célébrations, et celle des « concours communs » du *koinon*<sup>20</sup>. Le culte voué à l'empereur divinisé nécessitait d'ailleurs une organisation complexe, assumée par le conseil, et toutes les villes de la province étaient conviées aux activités et aux réjouissances qui l'accompagnaient<sup>21</sup>.

Pour décrocher le titre de métropole, les *poleis* devaient assembler un dossier de candidature<sup>22</sup> et le présenter devant le *koinon*<sup>23</sup>, afin d'y acquérir le soutien des autres villes.

<sup>18</sup> Entre autres : M. Sartre, 1991a, p. 192 et E. Collas-Heddeland, 1993, p. 279. Ces deux historiens reprochent à G.W. Bowersock (1985) d'avoir omis le lien entre le titre de métropole et le culte impérial. Mais il faut rappeler que l'auteur s'est peu étendu sur la définition de l'honneur, son but consistant principalement à clarifier la relation que l'empereur Hadrien entretenait avec Antioche (*supra*, p. 20, note 7).

<sup>19</sup> Ce n'est d'ailleurs qu'avec Dioclétien (fin du III<sup>e</sup> siècle), que les métropoles devinrent des capitales administratives. Auparavant, leur rôle était avant tout lié aux « manifestations religieuses » du *koinon* (B. Puech, 2004, p. 382 ; A. Heller, 2006, p. 209).

<sup>20</sup> A. Heller (2006, p. 200-201) constate la présence d'un lien entre les métropoles et le culte impérial à travers certaines inscriptions. Par exemple : ἀρχιερεὺς Ἀσίας ναῶν τῶν (ναοῦ τοῦ) ἐν Περγᾶμῳ, Σμύρνῃ, Ἐφέσῳ, Σάρδεσιν, Κυζίκῳ (D. Magie, 1950, p. 1297, note 59). Or, ces villes, qui abritaient des grands-prêtres, étaient toutes des métropoles de l'Asie. Une autre inscription, provenant cette fois de Pergè en Pamphylie, conduit au même constat : νῦν δὲ καὶ ἀρχιερεῖς εἰσὶν θεοῦ Τακίτου (Merkelbach *et al.*, 1997, p. 73-74). La cité affirme donc, après avoir reçu le titre de métropole, que « maintenant, il y a des grands-prêtres du dieu Tacite ».

<sup>21</sup> A. Heller, 2006, p. 196. Pour une étude complète et pertinente sur le culte impérial, cf. l'ouvrage de S.R.F. Price (1984).

<sup>22</sup> On dispose de quelques sources à ce sujet, valides pour l'ensemble des titres honorifiques. L'une des principales (*I. Ephesos*, 217) est une lettre écrite par un gouverneur, trouvée dans le *Trajanum* d'Éphèse et datant de la fin du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Dans la missive, celui-ci élaborait sur la prédominance d'Éphèse en Asie, en prenant soin d'énumérer les documents qu'on lui avait présentés pour en faire la preuve. Voici un extrait (l. 2-5) : ἵνα τῆς τε προσηκούσης διορθώσε[ως...] καὶ νῦν

Cette étape « permettait de faire un premier tri et de faire échouer les demandes qui déplaisaient à la majorité des cités : l'empereur se garantissait ainsi contre une mesure qui aurait pu mécontenter trop de monde »<sup>24</sup>.

Ces dossiers étaient constitués d'un ensemble de documents, il pouvait s'agir de lois, de constitutions impériales et de sénatus-consultes, démontrant l'ancienneté de la cité (son passé comme *polis*, précise M. Sartre), son prestige et son attachement à Rome<sup>25</sup>. Les *poleis* de l'Orient romain ont donc cherché à établir une parenté centenaire et prestigieuse avec les Grecs du continent. Les récits de fondation mettant en scène les villes légendaires d'Athènes et de Sparte se multiplièrent, et les citoyens puisèrent dans la mythologie pour trouver une ascendance divine ou héroïque à leur patrie<sup>26</sup>. Une fois le dossier solidement étoffé, et approuvé par le *koinon*, il était présenté au gouverneur de la province, qui procédait à un

---

φανερωθῇ ἢ τε ἐξ ἀρχῆς ἔκ τε τῶν νόμων καὶ τῶν θειῶν διατάξεων καὶ τῶν δογμάτων τῆς ἱερᾶς συνκλήτου τῇ ὑμετέρᾳ μητροπόλει προεδρία προσενεμημένη.

<sup>23</sup> Ainsi, la lettre d'Antonin le Pieux adressée à Éphèse soutient le rôle d'intermédiaire adopté par le conseil : « Le seigneur Antonin à l'assemblée de la province d'Asie. Je vous ai accueillis avec faveur à cause de votre proposition, par laquelle vous avez attribué la néocorie à la très brillante cité des Éphésiens » ('Ο κύριος Ἀντων[ε]ῖνος τῇ [Ἀσίαι] ἡ ἀπεδεξάμην [τ]ῆς γνώμης ὑμᾶς, μεθ' ἧς προσ[νέμειν τὴν νεωκόριαν τῇ] ἡ λαμπροτάτῃ τῶν Ἑφεσίων πόλει) (J. Keil et G. Maresh, 1960, p. 81-82, n. 7, l. 15-17). Traduction et analyse de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 359.

<sup>24</sup> M. Sartre, 1991a, p. 194.

<sup>25</sup> En mettant de l'avant, entre autres, ses bonnes relations avec l'*Urbs* (rappeler la participation de la cité aux campagnes militaires romaines, etc.), ou en misant sur la présence d'un temple dédié au culte de Rome. *Ibid.* ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 356.

<sup>26</sup> M. Sartre (1991, p. 195) écrit d'ailleurs que les cités n'hésitaient pas « à changer le nom des fleuves et des montagnes pour créer un cadre où puissent prendre place sans dépaysement les exploits des dieux, des héros ou des grands hommes du passé ». S. Mitchell (1984, p. 131) donne l'exemple de Claudiopolis, en Bithynie. La cité souhaitait développer des relations avec l'Arcadie, plus précisément avec la ville de Mantinée où Antinoüs, l'amant d'Hadrien, fit l'objet d'un culte. Or, Claudiopolis se disait la patrie d'origine d'Antinoüs qui, en outre, serait né dans une région montagneuse et boisée, appelée Mantineion et dont le panorama correspondait à celui de la *polis* arcadienne. La question des parentés légendaires a également fait l'objet d'un ouvrage fort intéressant, celui d'O. Curty, paru en 1994. L'auteur constatait que les raisons pour former de telles parentés ont changé au fil des siècles. Au départ, il s'agissait de créer « un ensemble homogène » (relation horizontale) dans un monde où la communauté grecque était divisée. À l'époque romaine et même hellénistique, il s'agissait plutôt de « prouver son hellénisme » (relation verticale) (p. 259-263).



examen des faits avancés et vérifiait la validité des informations fournies. Cette formalité remplie, le tout était envoyé à Rome pour approbation par l'empereur et le Sénat<sup>27</sup>.

Pour une *polis*, le statut de cité-mère valait les efforts investis. Non seulement il lui assurait une position d'autorité dans la province et possiblement le rang de « première », mais il lui communiquait le prestige attaché aux réunions du *koinon* et à la célébration du culte impérial.

### *Néocore*

Comme le titre de μητρόπολις, celui de νεωκόρος apparut bien avant la domination romaine. Son utilisation connut également diverses mutations au fil des siècles, tout en demeurant fidèle à ses origines religieuses.

Étymologiquement, le terme se compose de *naos*, temple, et de *koros*, balayer<sup>28</sup> ou maintenir en ordre<sup>29</sup>. Mais on s'entend généralement pour dire que le statut de néocore

<sup>27</sup> Même pour les provinces sénatoriales (comme l'Asie), la décision finale reposait entre les mains de l'empereur. Cependant, une inscription d'Éphèse relève aussi le rôle du Sénat (*I. Ephesos*, 2040, l. 1-6) : « la Première et Très Grande Métropole d'Asie, deux fois néocore des Augustes par décision du sacré Sénat et néocore d'Artémis, amie des Augustes, la cité des Éphésiens » (ἡ πρώτη καὶ μεγίστη μητρόπολις τῆς Ἀσίας καὶ δις νεοκόρος τῶν Σεβαστῶν κατὰ τὰ δόγματα τῆς ἱερᾶς συγκλήτου καὶ νεωκόρος τῆς Ἀρτέμιδος καὶ φιλοσέβαστος Ἐφεσίων πόλις...). Trad. de M. Sartre, 1991a, p. 196. Sur l'obtention des titres, on lira L. Robert, 1967, p. 46-50, M. Sartre, 1991a, p. 113, 194-196 (qui offre de nombreux exemples sur le passé des cités) et E. Collas-Heddeland, 1993, p. 355-361. Cf. également A. Heller, 2006, p. 179, 197-200, sur le rôle de l'empereur dans l'accord du titre. L'auteur s'appuie sur deux inscriptions de Béroia en Macédoine : l'une remercie Nerva d'avoir fait en sorte d'être la seule métropole de Macédoine, l'autre honore l'ambassadeur responsable de cette générosité (J.M.R. Cormack, 1940, p. 50-52). Sur l'évolution du rôle du Sénat, consulter B. Burrell, 2004, p. 367-370.

<sup>28</sup> Hesychius, *Lexicon*, s.v. Νεοκόρος : [ὁ τὴν ἐκκλησίαν κοσμῶν. κοσμεῖν γὰρ τὸ σαρεῖν].

<sup>29</sup> Voir la *Souda*, s.v. Νεωκόρος : ὁ τὸν ναὸν κοσμῶν καὶ εὐτρεπίζων, et s.v. Κόρη : νεωκόρος δὲ οὐχ ὁ σαρκῶν τὸν νεῶν ἀλλ' ὁ ἐπιμελόμενος αὐτοῦ. E. Collas-Heddeland (1993, p. 4, note 9) retenait cette entrée qui, contrairement à celle d'Hésychius, rapprochait le néocore d'un intendant plutôt que d'un sacristain.

servait à désigner l'intendant du temple (le « gardien du temple »), c'est-à-dire celui qui avait la responsabilité de son entretien. Au départ, le titre était donc octroyé à un fonctionnaire et non à une cité<sup>30</sup>.

Grâce aux sources, on constate que leurs tâches se complexifièrent assez rapidement. Ainsi, dès la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les comptes des sanctuaires indiquent qu'ils possédaient le statut juridique des magistrats<sup>31</sup>. On sait également qu'à Délos, au III<sup>e</sup> siècle, les νεωκόροι étaient les adjoints des prêtres d'Apollon et que la valeur de leurs services était reconnue et rétribuée, puisqu'ils recevaient des avantages similaires à ces derniers, bien que moins importants. Ils touchaient, par exemple, une part des sacrifices et une rémunération en argent<sup>32</sup>. Leurs responsabilités étaient variées : en plus d'obtenir la garde des biens du temple, ils avaient hérité de quelques fonctions cultuelles, comme le choix de l'animal sacrificiel et son exécution<sup>33</sup>. En fait, d'après Plutarque, ils comblaient tous les

---

<sup>30</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 4 et B. Burrell, 2004, p. 3-4. Cette dernière offre un survol des débats ayant entouré le sens de *koros*. Le consensus semble se faire autour de la définition proposée dans la *Souda*. En fait, l'un des arguments en faveur de la traduction « balayer » était tiré de l'*Ion* d'Euripide. Le personnage d'Ion était alors présenté comme le néocore du temple d'Apollon, puisqu'il avait la tâche de balayer le temple (*Ion*, 110-125). Le raisonnement semble faible. Comme le souligne B. Burrell, le terme νεωκόρος n'est jamais utilisé pour désigner Ion. Euripide utilisait plutôt χρυσούλας ou ταμίας.

<sup>31</sup> Ph. Bruneau, 1970, p. 502 ; *IG*, 287 et *ID*, 290. Pour le V<sup>e</sup> siècle, consulter J. Coupry, 1937, p. 364-379. Ce dernier, à partir de deux comptes rendus de gestion provenant du temple d'Apollon à Délos, se questionne sur la mention d'un néocore dont la position était associée au titre de magistrat. Il se montre cependant incertain de ses fonctions et, s'il n'écarte pas la possibilité qu'il ait eu à administrer la fortune du sanctuaire, il pouvait tout aussi bien n'en être que le gardien. Cette tâche plus modeste, avance prudemment J. Coupry, suffisait peut-être pour le titre de magistrat.

<sup>32</sup> B. Le Guen-Pollet, 1991, p. 160-162 : « Il recevait de différentes catégories de fidèles [...] des présents dont la nature est expressément définie. À la suite des sacrifices offerts par certains, il bénéficiait de la cuisse de la victime, tandis que d'autres lui remettaient des parts de viande et six oboles ».

<sup>33</sup> À ce sujet, cf. B. Burrell, 2004, p. 4. Aelius Aristide, qui connaissait quelques néocores, écrivait dans ses *Discours sacrés* qu'ils aidaient les patients du temple d'Asclépios, qu'ils détenaient les clés du temple (*Discours XLVII*, 11) et qu'ils avaient la garde des biens de valeur (*Discours XLVII*, 43-45). On sait aussi qu'à l'Asclépieion et au Sarapieion de Délos, le gardien du temple avait sensiblement les mêmes responsabilités (Ph. Bruneau, 1970, p. 502).

besoins des dieux, ce qui incluait leur divertissement<sup>34</sup>. Il s'agissait donc d'une position respectée et celui qui en revêtait les attributs devait s'en montrer digne. Cette réputation influença certainement Xénophon, lorsqu'il confia, en 394 av. J.-C., une partie des profits générés par la vente de prisonniers au gardien du temple d'Artémis à Éphèse, afin de les récupérer une fois les dangers de sa campagne écartés<sup>35</sup>.

Par conséquent, « après avoir désigné d'abord un serviteur d'ordre inférieur », le titre fut réservé aux personnes de rang élevé. En outre, le prestige de la charge était proportionnel à celui du culte concerné, de sorte que les néocores du culte impérial occupèrent une fonction particulièrement enviable<sup>36</sup>.

Puis, sous l'Empire, l'honneur fut graduellement intégré aux titulatures civiques, sans que cela implique des modifications notables, dans la mesure où une *polis* pouvait être « gardienne du temple impérial provincial »<sup>37</sup>.

---

<sup>34</sup> B. Burrell, 2004, p. 4. Plutarque (*Vie de Romulus*, 5.1) écrivait que leur fonction consistait à satisfaire les dieux et à leur plaire de toutes les façons possibles. Il raconte d'ailleurs une anecdote concernant le néocore du temple d'Hercule, qui aurait proposé une partie de dés au dieu dont l'enjeu fait sourire : s'il gagnait, un de ses vœux serait exaucé, s'il perdait, il promettait de trouver une femme qui partagerait la couche d'Hercule.

<sup>35</sup> *Anabase*, V, III, 6-7: « Quant à la part d'Artémis d'Éphèse, à l'époque où il revint d'Asie avec Agésilas, pour aller en Béotie, il la confia à Mégabyzos, néocore d'Artémis, parce qu'il prévoyait que cette route ne serait pas sans dangers, pour lui. Il lui recommanda, s'il revenait sain et sauf, de lui remettre cette somme », ce qu'il fit à Olympie (trad. de P. Masqueray, Paris, Les Belles Lettres, 1961-1964). Cf. S.J. Friesen, 1990, p. 59-69 et B. Burrell, 2004, p. 4-5.

<sup>36</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 4, note 9 ; B. Burrell, 2004, p. 5.

<sup>37</sup> A. Heller, 2006, p. 180. B. Burrell (2004, p. 6) souligne que l'attribution à une cité d'un titre habituellement réservé à un individu n'était pas un phénomène isolé dans le monde hellénique. Les *poleis*, souvent représentées comme des entités féminines, recevaient entre autres la qualification de « mères » (dans le cas des métropoles) et même de « nourrices ». Sur cette dernière, consulter L. Robert, 1980, p. 400-402, qui donne l'exemple d'Éphèse (*Sylloge*<sup>3</sup>, 867) et de Milet (*Sylloge*<sup>3</sup>, 906 A). Sur les pièces de monnaies, ce sont les citoyens mâles d'une cité qui sont désignés comme les *neokoroi* du culte impérial (E. Collas-Heddeland, 1993, p. 5). La transition du titre individuel vers la désignation civique ne surprend donc pas.

V. Chapot écrivait que les villes avaient « pris cette qualification assez humble par déférence, on pourrait dire bassesse, à l'égard des Romains, car les temples en question, qu'elles étaient chargées de garder, étaient élevés aux empereurs »<sup>38</sup>. L'évolution du titre, qui servit à désigner un individu dont le statut s'enrichit continuellement, entre en complet désaccord avec cette interprétation. L'inverse serait davantage admissible et il faudra voir si ce n'est pas l'importance de l'honneur qui intéressa les Grecs, puisqu'il aurait plutôt permis de démontrer la supériorité de la ville néocore par rapport à ses voisines.

Cependant, il faut noter que l'attribution du titre à une ville ne coïncide pas avec la naissance du culte impérial. En effet, si la construction des trois premiers temples fut autorisée par Auguste lui-même (à Pergame en Asie, à Nicomédie en Bithynie et à Ancyre en Galatie), il fallut attendre la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. pour que les *poleis* l'adoptent<sup>39</sup>. Ce n'est pas que les Grecs aient manqué d'opportunisme, mais plutôt que le développement du culte était sévèrement contrôlé. Tout au long du principat d'Auguste, par exemple, il ne put y avoir « qu'un seul temple par empereur, par province et par cité ». Tibère, son successeur, se montra tout aussi avare. Il céda pourtant à la demande de Smyrne en Asie, alors que Pergame avait déjà obtenu ce privilège sous Auguste. Mais ce fut la seule dérogation et il rejeta systématiquement toutes les autres requêtes<sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> V. Chapot, 1904, p. 144. L'auteur disait également : « On appelait néocore, dans les pays grecs, le gardien d'un temple, personnage bien secondaire, emplissant un emploi inférieur, qui comportait parfois même le balayage ». Les études publiées récemment, on l'a vu, permettent de constater à quel point certaines conclusions de V. Chapot sont dépassées.

<sup>39</sup> B. Burrell (2004, p. 275) explique : « The koinon cult of the emperors started with the first emperor, Augustus, and thus antedated the use of 'neokoros' as an official title for a city by about a century ». Par contre, lorsque les cités vont commencer, plus tard, à comptabiliser leurs néocories, elles en tiendront compte dans le total qu'elles afficheront (E. Collas-Heddeland, 1993, p. 275).

<sup>40</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 254-256 (p. 254 pour la citation). Tibère rejeta ainsi la pétition de l'Espagne en 25, arguant que le culte impérial devait se limiter à l'Asie, et que celle-ci avait bénéficié d'un précédent établi par Auguste. À ce sujet, voir Tacite, *Annales*, IV, 37 : « Comme le divin Auguste n'avait pas interdit l'érection d'un temple à Pergame pour lui-même et la ville de Rome, moi qui respecte toutes ses actions et paroles à l'égal d'une loi, j'ai suivi l'exemple de son acquiescement, d'autant plus volontiers que le sénat partageait avec moi l'hommage d'un culte. Mais, s'il peut être excusable d'avoir accepté une fois, laisser toutes les provinces vénérer mon image comme celle des

Dans l'état actuel de nos connaissances, la première cité à afficher le titre fut Cyzique, dans un décret daté de 38 ap. J.-C.<sup>41</sup>, servant à honorer Antonia Tryphaina, descendante de Marc Antoine. Deux remarques s'imposent. Premièrement, la ville procéda sans solliciter l'accord des autorités romaines, ce qui n'est pas sans rappeler les premières apparitions du statut de métropole. En second lieu, Cyzique se disait néocore de la *famille* de Caligula (37 à 41 ap. J.-C.), et non du *princeps* lui-même, comme cela allait être le cas plus tard. Elle n'était donc pas la gardienne du temple de l'Empereur, mais celle des lieux consacrés à ses ancêtres, soit le *hérôon* d'Auguste et le monument dédié à Agrippa. Déjà, on voit qu'un lien important existait entre l'honneur et le pouvoir<sup>42</sup>.

Il fallut attendre le règne de Néron pour que la titulature apparaisse sur des monnaies, plus précisément à Éphèse en 65/66. Comme à Cyzique, tout porte à croire que la *polis* avait agi de sa propre initiative, sans l'approbation de l'Empereur. Quant à l'objet de la néocorie, la question est ouverte au débat. Il pouvait s'agir tout aussi bien d'un culte à Artémis, qu'à Néron ou à Rome<sup>43</sup>.

---

dieux serait faire preuve de vanité, d'orgueil ; en outre, les honneurs rendus à Auguste s'évanouiront si l'adulation les répand à foison » (trad. de P. Willeumier, Paris, Les Belles Lettres, 1975).

<sup>41</sup> Comme le souligne E. Collas-Heddeland (1993, p. 253, 257). Avant ce décret, le titre n'était connu que par la littérature. Par exemple, Dion Cassius, 51, 20, 6-9 (sur Pergame), ou Tacite, *Annales* IV, 55-56 (pour Smyrne). Les sources épigraphiques ou numismatiques n'en font mention qu'à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle. Voir aussi S.R. Price, 1984, p. 62-63 et B. Burrell, 2004, p. 276-277. B. Puech (2004, p. 370-375) met en garde contre les dates utilisées. Il s'agit selon elle de *termini ante quem*, et elle invite à la prudence sur la datation des titres. Par exemple, certains d'entre eux pouvaient ne pas être affichés uniquement parce qu'une cité accordait davantage de valeur à un statut différent (libre, asylie, etc.) et faisait un choix pour alléger la titulature. D'autre part, des titres ont pu être annulés, surexploités, etc.

<sup>42</sup> Pour le décret, voir *IGR* IV, 146 : μεγίστῳ καὶ [ἐπιφανεσ(τά)τῳ θεῷ] [Γαίῳ] Καίσαρι ἀρχαίαν καὶ προγονικὴν τοῦ γένους αὐτοῦ νεωκόρον ἐπανακτωμένη πόλιν... Cette fois encore, le titre n'avait rien d'officiel et les cités se l'attribuaient elles-mêmes. Consulter également S.J. Friesen, 1990, p. 71-74 (l'auteur écrit : « the city used the neokoros terminology to emphasize the many aspects of their affiliation with the branch of the imperial family that gained ascendancy when Gaius came to power », p. 73). Pour approfondir la question : E. Collas-Heddeland, 1993, p. 4-5 et B. Burrell, 2004, p. 5-6 et p. 86.

<sup>43</sup> S.J. Friesen, 1990, p. 70-71 ; B. Burrell, 2004, p. 277-278. Pour la notice de la monnaie : *SNGvA* 7863. La plupart des auteurs penchent en faveur d'Artémis, dont le culte était

Sous les Flaviens, une étape importante fut franchie. Jusque-là, à quelques exceptions près (Smyrne et Pergame en Asie, ainsi que Milet pendant un certain temps<sup>44</sup>), la règle d'un temple par province avait été respectée. Avec l'arrivée de Domitien au pouvoir (81-96), ce ne sera plus le cas ; l'Empereur accorda à Éphèse le droit de construire un temple impérial, ce qui porta le nombre de cités néocores en Asie à trois. Comme pour les métropoles, c'est donc probablement à partir de son règne que le statut de νεωκόρος fut attaché au culte impérial et qu'il acquit ses lettres de noblesse. Pour le dire autrement, à la fin du I<sup>er</sup> siècle, la néocorie devint un titre municipal officiel<sup>45</sup>.

L'ouverture de l'Empereur, on s'en doute, ne fut pas sans répercussions et l'honneur fait à Éphèse se fit au grand dam de Pergame, qui hébergeait un temple impérial depuis Auguste. Entre les deux rivales, les tensions n'ont pas tardé à se manifester, car soucieuse de préserver sa prépondérance, Pergame se proclama « première néocore »<sup>46</sup> dès le début du II<sup>e</sup> siècle. On assiste donc à un phénomène d'entraînement et à la multiplication des conflits entourant l'attribution du titre en Asie. D'après E. Collas-Heddeland, c'est à partir de cette période que les cités ont commencé à afficher de façon plus sérieuse leur titulature, et non avant. Elles

---

reconnu à travers le monde grec. Le même argument revient d'ailleurs constamment et provient d'un extrait tiré des *Actes des Apôtres*, 19:35 : « [...] existerait-il quelqu'un qui ne sache pas que la cité d'Éphèse est la ville sainte de la grande Artémis et de sa statue tombée du ciel ? » (trad. de M. Carrez, 1993, p. 628). M. Carrez utilise l'expression « ville sainte », mais le terme exact était « Ἐφεσίων πόλιν νεωκόρον ». D'ailleurs, ce texte est légèrement postérieur au règne de Néron, soit vers 80-90, peut-être même entre 90 et 100 ap. J.-C. (S.J. Friesen, 1990, p. 71, note 19).

<sup>44</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 257-258 : en fait, Milet avait obtenu le titre de Caligula, mais il fut effacé lorsqu'on prononça la *damnatio memoriae* contre lui à sa mort. Éphèse avait elle aussi reçu le titre sous Domitien, mais lorsqu'il subit à son tour la *damnatio*, la cité transféra son culte « sur son père Vespasien, respectant ainsi la volonté du Sénat, mais garantissant la sauvegarde de son privilège ». On lira à ce sujet S.J. Friesen, 1990, p. 43-46.

<sup>45</sup> S.J. Friesen, 1990, p. 52-63, 77 ; A. Heller, 2006, p. 243-245. B. Burrell (2004, p. 62, 278) remarque toutefois qu'on ne peut être tout à fait certain du rôle de Domitien sur ce point. Éphèse avait possiblement obtenu le titre de Néron (on l'a mentionné), ou même de son père, Vespasien. L'honneur apparaît toutefois dans une dédicace à Artémis et Domitien à Éphèse (*I. Ephesos*, 2034, l. 3-4) : πατρὶ πατρ[ίδος] ἡ νεο[κό]ρος.

<sup>46</sup> *IGR* IV, 459.

n'avaient pas éprouvé le besoin de le faire plus tôt, « leur primauté n'étant pas contestée »<sup>47</sup>. Ce n'est donc qu'une fois le statut reconnu par les autorités romaines et partagé par différentes cités au sein d'une même province, que se mit véritablement en place la dynamique de la compétition. Le rôle des titres dans l'établissement d'une hiérarchie entre les *poleis* revient régulièrement chez la plupart des auteurs. Il est certes clairement perceptible ici, mais seule une analyse approfondie de l'*agôn* permettra d'en comprendre toutes les ramifications.

La présence du titre, tant dans les inscriptions que sur les monnaies, ne se fit pourtant pas réellement sentir avant l'arrivée du II<sup>e</sup> siècle. C'est également à cette époque, plus précisément sous Trajan, qu'on observe une augmentation notoire des néocories dans une même ville, notamment à Pergame qui en possédait désormais deux (Auguste et Trajan)<sup>48</sup>. La réforme administrative d'Hadrien contribua aussi à cette hausse, puisqu'il accorda généreusement le statut lors de ses nombreux voyages en Orient : trois néocories impériales en Asie, une première pour Cyzique et une deuxième dans le cas d'Éphèse et de Smyrne<sup>49</sup>. Cette tendance permet de constater la municipalisation de la néocorie, qui semble s'éloigner des racines provinciales du culte impérial<sup>50</sup>.

---

<sup>47</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 256-258 (p. 258 pour la citation) et B. Burrell, 2004, p. 22, 278. Sur Éphèse : S.J. Friesen, 1990, p. 75.

<sup>48</sup> Cf., par exemple, l'inscription *IdA*, 20 (δὲς νε[ω]κ[όρου]), dans laquelle Pergame honore le fils de l'agonothète Quadratus. B. Burrell 2004, p. 36.

<sup>49</sup> D'après M. Sartre (1991a, p. 196-197), les titulatures deviennent de plus en plus longues et glorieuses. E. Collas-Heddeland, 1993, p. 251 et 257-259 ; *id.*, 1995, p. 420 ; B. Burrell, 2004, p. 279-281.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 281-284, 341. Bon nombre d'auteurs semblent avoir questionné l'aspect provincial de la néocorie, mais les ouvrages les plus récents rappellent systématiquement que L. Robert a clos le débat dans un article maintes fois cité, concernant les lettres impériales à Éphèse (1967, p. 44-64). Il fondait son argumentation sur la reproduction d'une de ces lettres, touchant la troisième néocorie accordée par Caracalla (J. Keil et G. Maresh, 1960, p. 81-82, n. 7 ; *I. Ephesos*, 212), puisqu'on pouvait y lire (ligne 19) : τὴν ὑπὲρ Ἐφεσίων ἀίτησιν. Il ajoutait que toutes les cités possédaient un *Sebasteion* ou un *Kaisareion*. Chacune serait donc néocore si ce n'était de la reconnaissance provinciale nécessaire. De plus, aux lignes 15 à 17, on peut lire : « Le seigneur Antonin à l'assemblée de la province d'Asie. Je vous ai accueillis avec faveur à cause de votre proposition, par laquelle vous

L'octroi du statut pour les divinités principales de certaines villes, comme Artémis à Éphèse, s'inscrit parfaitement dans cette course aux honneurs. Quelques cités se servirent donc de ces *onomata* pour rehausser leur titulature en augmentant le nombre de leurs néocories<sup>51</sup>. Rome tirait elle aussi profit de cette petite supercherie, car cela lui permettait de plaire à des cités qui, autrement, « n'avaient pas d'espoir d'abriter un sanctuaire impérial provincial », telle qu'Aizanoi qui n'en aurait pas eu les moyens<sup>52</sup>, mais qui fut néocore de Zeus sous Commode (il s'agit de la première néocorie accordée pour une divinité autre que l'empereur)<sup>53</sup>. Même chose pour Magnésie du Méandre, qui obtint une néocorie d'Artémis de Sévère Alexandre<sup>54</sup>. En outre, ces temples permettaient à l'empereur de refuser qu'une *polis* érige un temple en son nom, tout en lui accordant une forme de compensation. Non seulement cette alternative assurait sa popularité, mais c'était « aussi une façon de

---

avez attribué la néocorie à la très brillante cité des Éphésiens » (Ὁ κύριος Ἀντων[ε]ῖνος τῇ [Ἀσίᾳ] ἀπεδεξάμην [τ]ῆς γνώμης ὑμᾶς μεθ' ἧς προσνέμειν... τῇ] λαμπροτάτῃ τῶν Ἐφεσίων πόλει). Trad. de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 359. Cet extrait confirmerait que l'attribution du titre était une affaire provinciale, qui était d'abord décidée par le *koinon* (l'Assemblée).

<sup>51</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 17, note 7 et 1995, p. 422. Par exemple, Éphèse était deux fois néocore des Augustes et une fois néocore d'Artémis. L'inscription (*I. Ephesos*, 212, citée en partie dans la note précédente) suivante d'Éphèse, qui obtint une néocorie d'Artémis, l'illustre bien : « Lord Antoninus to Asia : I have seen with favor your proposition to grant (the neokoria) to the illustrious city of Ephesos [...]. Due to modesty, however, I refer the neokoria in my name to the most manifest of goddess, so that they may enjoy the honor not from me, but out of regard for the goddess... » (Ὁ κύριος Ἀντων[ε]ῖνος τῇ [Ἀσίᾳ] ἀπεδεξάμην [τ]ῆς γνώμης ὑμᾶς μεθ' ἧς προσνέμειν... τῇ] λαμπροτάτῃ τῶν Ἐφεσίων πόλει [...] τὴν δὲ ἐπώνυμ[ον] ἐμαυτοῦ] νεωκορίαν κατὰ τὴν ἐμὴν αἰδῶ ἀνατίθημι τῇ ἐναργεστάτῃ θεῶι ὥς μὴ ἐξ ἐμοῦ καρποῦσθαι τὴν τιμὴν ἀλλ' ἐκ τῆς κατα[λογῆς] τῆς θεοῦ[...]). Trad. de B. Burrell, 2004, p. 71.

<sup>52</sup> M. Sartre, 1991a, p. 192.

<sup>53</sup> *IGR* IV, 567 et 5817.

<sup>54</sup> *SNGvA*, 7923 ; V. Chapot, 1904, p. 446 et 450 ; L. Robert, 1967, p. 50-52. Sur les néocories de divinités, voir E. Collas-Heddeland, p. 319-321.



reconnaître le rayonnement particulier d'un culte et, sans doute, d'accorder à la cité qui (l'abritait) certains privilèges matériels »<sup>55</sup>, dont une participation financière du *koinon*.

Une néocorie des Augustes demeurait toutefois préférable, puisqu'un avantage majeur y était attaché. En effet, comme pour les métropoles, la cité néocore devenait également le siège du *koinon*, le culte impérial provincial y étant célébré lorsque l'assemblée se réunissait. La multiplication des cités néocores dut créer quelques problèmes d'organisation et les *poleis*, peu enclines à se partager les honneurs et les privilèges, ne pouvaient se contenter d'un titre vide de sens et sans avantages. Pour apaiser les tensions, les empereurs permirent alors « que le culte se tienne successivement dans plusieurs cités d'une même province ». Par exemple, en 10 av. J.-C., le *koinon* d'Asie se réunit à Smyrne, mais à partir de 26 ap. J.-C., l'assemblée se déplaça régulièrement : de Smyrne à Pergame d'abord, puis à Éphèse, Sardes, Cyzique, etc.<sup>56</sup>

Le titre νεωκόρος rejoint ainsi celui de métropole sur plusieurs points, ce qui ne saurait trop étonner, l'éventail des critères de prééminence étant manifestement limité. Invariablement, les *poleis* les plus fortunées, réputées pour leur commerce florissant, étaient favorisées : « il est évident que ne pouvait être "néocore" qu'une ville assez prospère pour organiser le culte impérial provincial, qui impliquait de nombreuses dépenses. [...] Seule une cité prépondérante au sein de la province pouvait donc solliciter une néocorie : elle était donc le siège du *koinon* de la province »<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup> A. Heller, 2006, p. 180. Sur les raisons qui peuvent pousser un empereur à refuser un temple destiné à son culte, consulter E. Collas-Heddeland, p. 368-371. Celles-ci, on s'en doute, concernent bien souvent les rivalités entre cités que l'empereur tente d'apaiser ou du moins de ne pas envenimer.

<sup>56</sup> M. Sartre, 1991a, p. 112-113.

<sup>57</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 270-271. Elle mentionne comme exemple de cette prospérité les corporations d'artisans, tels « les teinturiers de Pergame, les bijoutiers et les tisserands en laine d'Éphèse, les orfèvres de Smyrne et de Sardes [...] » (note 680).

D'ailleurs, l'historienne propose une étude des plus intéressantes sur la relation entre ces *onomata*. À l'aide d'un tableau, elle établit la liste des cités néocores à la fin du III<sup>e</sup> siècle et, en s'appuyant sur les monnaies et les inscriptions, indique celles qui possédaient aussi le titre de métropole. Or, sur les trente-cinq cités qui obtinrent le statut de νεωκόρος, vingt-quatre possédèrent également celui de « cité-mère ». Par conséquent, il est possible, pour cette époque, que ce dernier ne soit qu'une sorte de « doublet » de celui de « gardienne du temple impérial provincial »<sup>58</sup>.

La procédure d'obtention de la néocorie était identique à celle de métropole, c'est-à-dire sujette à l'approbation du *koinon*, de l'empereur et du Sénat<sup>59</sup>. Les critères sur lesquels la décision reposait étaient également similaires, comme Tacite le signalait en écrivant qu'en Asie, « onze villes étaient en rivalité, avec la même ardeur, mais des forces inégales. En des termes peu différents, elles rappelaient toutes l'ancienneté de leur origine, leur zèle à l'égard du peuple romain pendant les guerres de Persée, d'Aristonikos et d'autres rois »<sup>60</sup>. À l'instar des métropoles, la cité devait aussi disposer d'une richesse suffisante pour organiser les réunions et le culte, en plus d'accueillir un grand-prêtre<sup>61</sup>.

Il existait cependant des formalités supplémentaires. D'abord, le temple devait avoir été érigé par la province, qui devait défrayer les coûts de construction, de réparation et

---

<sup>58</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 250, 277-280 ; *id.*, 1995, p. 416-417.

<sup>59</sup> Tel que mentionné précédemment, voir L. Robert, 1967, p. 46-50 et M. Sartre, 1991a, p. 195. On se référera également à la page 32, note 50 (*supra*) pour la discussion sur les autorisations fournies par ces derniers.

<sup>60</sup> Tacite, *Annales*, IV, 55 (trad. de P. Willeumier, Paris, Les Belles Lettres, 1975).

<sup>61</sup> A. Heller, 2006, p. 180-185, 196, sur la question des frais liés au temple impérial (construction, embellissement, réparations, etc.). D'après elle, même le coût du personnel était parfois défrayé par le *koinon*. Une autre source illustre ce partage. En effet, une inscription de Milet (*I. Didyma*, 148) concerne le culte de Caligula et mentionne la participation de treize néopes (des magistrats probablement chargés de la gestion et des dépenses, selon A. Heller). Or, les néopes représentaient diverses villes de la province d'Asie et le texte indique qu'ils avaient élevé la statue de Caligula (L. Robert, 1949, p. 212-213).

d'entretien, ainsi que tous les frais afférents aux célébrations (artistes, etc.), parfois avec la participation financière de l'empereur. C'est du moins ce qu'indique une inscription de Cyzique à propos du temple d'Hadrien : « Le divin Aristénétoς m'a fait surgir du sol aux frais de l'Asie tout entière, à grand renfort de bras »<sup>62</sup>. Enfin, la cité ne devait pas être trop engagée dans le culte d'une autre divinité<sup>63</sup>.

Il faut aussi préciser que contrairement au titre de métropole qui se répandit dans l'ensemble des provinces romaines, la néocorie se limita à l'Orient, puisqu'elle était essentiellement de nature religieuse. En effet, héritier des cultes voués aux rois de l'époque hellénistique et typique des royaumes de l'Asie Mineure, le culte à la personne de l'empereur vivant ne franchit jamais les frontières du monde grec<sup>64</sup>.

Outre leurs liens avec l'assemblée provinciale et le culte impérial, ainsi que les similitudes dans les procédures de nomination, les titres de néocore et de métropole partagent un dernier point commun. Il semble en effet que tous deux conféraient celui de « première ». D'ailleurs, ce dernier était fort envié, et « tous les autres titres n'[avaient] guère d'autre objet que de concrétiser cette primauté (*prôteia*) »<sup>65</sup>.

---

<sup>62</sup> IGR IV, 140 : ἐκ δαπέδου μ' ὤρθωσεν ὅλης Ἀσίας δαπάνησιν, ἀφθονίῃ χειρῶν, δῖος Ἀριστένετος (trad. et commentaire de E. Collas-Heddeland, 1995, p. 417, note 30).

<sup>63</sup> Ainsi, Éphèse était au nombre des onze cités qui avaient demandé la permission d'ériger un temple à Tibère, mais ce dernier refusa, puisque la cité abritait déjà le célèbre culte d'Artémis. Tacite, *Annales*, IV, 55 : « Éphèse et Milet, vouées au culte, l'une d'Apollon, l'autre de Diane, parurent avoir été largement dotées » (trad. de P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1975).

<sup>64</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 251-258. Le titre de néocore ne se retrouve qu'en Orient, comme le culte impérial d'ailleurs, qui s'inscrit dans la continuité du culte des souverains hellénistiques qui y était pratiqué. En effet, « les empereurs ne devaient pas paraître aux yeux des Grecs de moins grands personnages que les rois précédemment déifiés de leur vivant. Ainsi, au I<sup>er</sup> siècle p.C., l'Asie est la province où se développe plus particulièrement le culte à l'empereur vivant » (E. Collas-Heddeland, 1993, p. 255-256). Sur ce point, voir S.R.F. Price, 1984, p. 32-40.

<sup>65</sup> M. Sartre, 1991a, p. 192.

### *Première*

Malgré sa popularité auprès des cités, cet honneur fut le grand oublié des études portant sur les titres. Il est vrai que, contrairement aux *onomata* précédents, celui-ci n'apparut que sous l'Empire. On sait que sa première occurrence en Asie se fit à Pergame, à l'époque d'Antonin, et qu'en Bithynie, il fut d'abord accordé à Nicée par Claude<sup>66</sup>. On pourrait même ajouter qu'il apparaît comme la conclusion logique, sans plus, de l'attribution des titres précédents. Car la primauté était concédée aux cités qui se distinguaient dans le *koinon*. Or, nulle preuve de cette supériorité n'avait plus de poids que le privilège d'être désignée métropole ou néocore. Cela démontrait aux yeux de la province entière la prééminence de la *polis*<sup>67</sup>.

Toutefois, quelques précisions s'imposent sur la signification du titre. Premièrement, il avait deux fonctions différentes : il servait à indiquer une chronologie ou un rang. D'une part, il permettait à une cité de signaler qu'elle avait été la première à mériter un titre, telle Pergame qui se disait « première deux fois néocore » entre 114 et 120 ap. J.-C.<sup>68</sup> Ensuite, il représentait une position dans la hiérarchie provinciale. On peut retenir ici l'exemple d'Éphèse, « première d'Asie » sous Septime Sévère<sup>69</sup>.

Deuxièmement, on a déjà mentionné, mais brièvement, que l'honneur d'être πρώτη correspondait, plus concrètement, au rang tenu par les *poleis* dans les processions qui avaient lieu lors des célébrations du culte impérial. Les délégués défilaient dans un ordre préétabli en se rendant, probablement, sur les lieux du sacrifice et le privilège d'être à la tête du cortège

---

<sup>66</sup> Nicée (*RPC* I, 2042) ; Pergame (*I. Pergamon*, 397).

<sup>67</sup> On lira sur la question l'excellent résumé de E. Collas-Heddeland, 1995, p. 414-418.

<sup>68</sup> Cf. *I. Pergamon*, 395, 397, 520 : τῶν πρώτων καὶ δις νεωκόρων Περγαμηνῶν. Consulter A. Heller, 2006, p. 258-260, p. 284-288 et 325 sur la double nature du titre.

<sup>69</sup> *Paris Inv. Waddington*, 798 ; E. Collas-Heddeland, 1995, p. 414, note 16.

se nommait προπομπεία (*propompeia*). Il s'agissait d'un événement prestigieux, d'une occasion pour les cités d'afficher leur fierté, mais également d'exprimer leur antagonisme<sup>70</sup>.

Cela dit, seul un court extrait du discours prononcé par Dion de Pruse sur la concorde entre les Nicéens et les Nicomédiens vient soutenir cette assertion. Le rhéteur se moquait des rivales en établissant un parallèle avec les querelles qui opposaient Athènes et Sparte : « à moins que vous ne pensiez maintenant qu'ils (les Athéniens et les Spartiates) combattaient bravement pour le droit de conduire une procession, comme ceux qui, dans un mystère, jouent à se battre pour quelque chose qui ne leur appartient pas »<sup>71</sup>. Il faut reconnaître que ce témoignage, malgré sa relative clarté, n'est supporté par aucun parallèle.

Le discours de Dion de Pruse permet cependant d'affirmer avec plus d'assurance que le titre de première était décerné par le *koinon*. Le rhéteur écrivait : « Ainsi, pendant que vous vous battez pour le premier rang, ce premier rang risque d'être entre les mains de ceux que vous courtisez. En effet, il n'est pas possible de penser que les gens ne possèdent pas ce que vous demandez à recevoir d'eux »<sup>72</sup>. A. Heller écrit à ce propos :

...si l'obtention du "premier rang" [...] dépend des autres cités de la province, ce ne peut être que parce qu'elle est conditionnée par un vote du *koinon*. [...] Nicée et Nicomédie doivent "courtiser" les représentants des autres cités comme un orateur flatte le peuple lorsqu'il a besoin d'une majorité de voix pour faire adopter une de ses propositions<sup>73</sup>.

La décision finale devait toutefois appartenir à l'empereur, comme dans les cas précédents.

<sup>70</sup> S.R.F. Price, 1984, p. 128-129 et A. Heller, 2006, p. 307-310.

<sup>71</sup> *Discours XXXVIII*, 38 (trad. de A. Heller, 2006, p. 308). Comme le souligne A. Heller (2006, p. 308), il s'agit par contre de bien peu d'informations pour affirmer, sans doute possible, que le titre de première concernait la *propompeia*.

<sup>72</sup> *Discours XXXVIII*, 35 (trad. de A. Heller, 2006, p. 307). M. Sartre, 1991a, p. 194, note 2.

<sup>73</sup> A. Heller, 2006, p. 307-308.

La relation que le titre de première entretenait avec ceux de métropole et néocore mériterait qu'on s'y attarde davantage. Mais en ce qui concerne le statut de μητρόπολις, on ne peut que reprendre l'extrait déjà cité de Procope : « les Romains appellent ainsi la cité première des nations »<sup>74</sup>. Que dire, sinon que l'orateur ne semblait faire aucune distinction entre les deux *onomata* ?

Le lien avec la néocorie est plus solide. On sait, depuis une étude de L. Robert sur Nysa, que le « prestige » attaché à un culte dominant pouvait conférer une place enviable dans la hiérarchie provinciale. Ainsi, la bourgade, sise dans une vallée fertile, au carrefour de routes commerciales, bénéficiait d'une excellente situation. Mais, surtout, elle était le centre des cultes de Plouton et Korè, et ce fut principalement l'estime dont ces cultes jouissaient qui lui valut d'être sixième d'Asie. Le même argument s'applique à Magnésie du Méandre, qui obtint le septième rang grâce au sanctuaire de Leucophrys (ou Artémis Leucophryénè)<sup>75</sup>. Pour obtenir la première place, on conçoit sans peine que seul un sanctuaire du culte impérial conférait la grandeur et la notoriété nécessaires. La primauté était donc directement liée à la présence d'un temple impérial et, de ce fait, au titre de néocore<sup>76</sup>.

L. Robert avait tout de même émis quelques réserves sur cet exemple, car Nysa et Magnésie avaient surclassé des cités pourtant plus importantes (Tralles, Thyatire, etc.). Il justifiait son approche en suggérant la possibilité que les rangs attribués reposaient sur des classes civiques différentes. Des *poleis* comme Nysa ne pouvaient pas se mesurer à des métropoles ou des cités néocores comme Éphèse ou Pergame, mais à des cités de dimension

---

<sup>74</sup> *De aedificis*, 5, 4, 18 (trad. de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 278). Cf. également E. Collas-Heddeland, 1995, p. 415.

<sup>75</sup> L. Robert, 1987, p. 32-33. Pour plus de détails : L. Robert, 1967, p. 53-54 (à la note 6, l'auteur rappelle que le sixième rang était fort désirable, puisque la province était très étendue et qu'elle contenait plus de 150 cités). Pour le rang de Magnésie (Ζ τῆς Ἀσίας) : *Paris*, 1529 ; pour celui de Nysa : *SNG Cop*, 333-334.

<sup>76</sup> L. Robert, 1987, p. 32-34 : sur le prestige attaché à certains cultes et leur rôle dans l'établissement de la hiérarchie. Voir aussi B. Burrell, 2004, p. 352-353.

comparable. Le savant concluait : « Ne pouvait-on pas recourir à de telles ruses dans l'acharnement des compétitions de prestige et dans la bonne volonté pour satisfaire chacune ? »<sup>77</sup>.

Pour ajouter à la confusion que créaient les titulatures interminables, il convient de préciser que les cités ayant été premières conservaient leur titre, même lorsqu'une autre l'obtenait par la suite. On assiste ainsi à la multiplication des *premières* dans une même province<sup>78</sup>. En Asie, ce fut le cas de Smyrne, Éphèse et Pergame, qui occupèrent simultanément la tête dans les processions<sup>79</sup>.

Enfin, l'honneur d'être πρώτη πόλις était fréquemment associé à des termes de lutte ou de victoire. À ce titre, on a vu que selon Dion de Pruse : « Nous nous battons pour le premier rang, quel premier rang ? ». Quant à Philostrate : « Smyrne était en compétition à propos des temples et des droits les concernant [...] et Smyrne obtint la victoire : le premier rang »<sup>80</sup>. Le vocabulaire employé ne doit pas seulement répondre à des règles de rhétorique ou poétique. Il laisse plutôt deviner la véritable nature des *onomata*, déjà suggérée en introduction, c'est-à-dire qu'ils se présentent comme substituts aux rivalités guerrières des époques qui précédèrent la domination romaine.

À partir de la définition des titres, il est possible de dégager deux conclusions : la hiérarchisation des cités découlant des trois honneurs et les nombreux rapports qui existent

---

<sup>77</sup> L. Robert, 1987, p. 22-35. A. Heller (2006, p. 310-313), qui arrive à la même conclusion, ajoute que le manque de sources et leur caractère tardif (milieu du III<sup>e</sup> siècle) permettent même de douter qu'il y ait eu d'autres rangs que celui de *première*.

<sup>78</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 318.

<sup>79</sup> S.R.F. Price, 1984, p. 129.

<sup>80</sup> Dion de Pruse, *Discours XXXVIII*, 24 ; Philostrate, *Vies des Sophistes*, I, 539. Traduction et commentaire de E. Collas-Heddeland, 1995, p. 415.

entre ces derniers. Sur ce dernier point en particulier, quelques clarifications sont nécessaires.

### Au-delà des ressemblances

Les données disponibles ne permettent pas de surmonter tous les obstacles qui se dressent entre les historiens et une meilleure compréhension des honneurs et de leur signification. On possède toutefois des hypothèses et des pistes de recherche qui sont prometteuses, et grâce auxquelles leurs particularités sont de mieux en mieux connues.

La prudence avec laquelle les empereurs accordèrent les titres permet de croire qu'ils gagnaient à disposer d'honneurs distincts pour plaire aux cités, et leur intention initiale ne consistait apparemment pas à brouiller les cartes. M. Sartre écrivait d'ailleurs qu'ils eurent le « souci permanent » de les répartir « équitablement ». Ainsi, « Auguste avait eu la sagesse d'installer à Nicomédie le culte impérial provincial et à Nicée le culte de Rome et du divin Iulius réservé aux citoyens romains pour éviter d'avoir à départager les deux concurrentes »<sup>81</sup>. En Asie, Pergame et Éphèse avaient obtenu, respectivement, les mêmes privilèges. De plus, différents moyens furent utilisés pour éviter d'avoir à privilégier certaines cités au détriment d'autres tout aussi méritantes : la création de nouvelles circonscriptions, les néocories de divinités, etc.<sup>82</sup>

Mais les rivalités, qu'on évoquera en détails dans les pages qui suivent, permettent d'estimer que cet effort d'équité, maintenu principalement dans le I<sup>er</sup> siècle, ne fut efficace qu'à court terme. On n'a qu'à se rappeler des *poleis* comme Pergame, Smyrne et Éphèse, qui cumulèrent l'ensemble des honneurs au III<sup>e</sup> siècle. On peut aussi penser aux vingt-quatre cités ayant été néocore et métropole. Ou au titre de « première », qui était conservé à titre

---

<sup>81</sup> M. Sartre, 1991a, p. 191. L'auteur offre d'autres exemples de répartition des honneurs au sein du même *koinon* (entre Tarse et Anazarbe, par exemple).

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 113.



honoraire, même lorsque le flambeau était passé à une nouvelle *polis*<sup>83</sup>. En fait, P. Arnaud résumait la situation mieux que quiconque en affirmant qu'au bout du compte, c'était « l'accumulation des titres qui fondait des hiérarchies irréductibles »<sup>84</sup>.

On remarque également un recoupement entre les titres de métropole et de néocore, qui désignaient tous les deux la cité comme siège du *koinon* et du culte impérial. E. Collas-Heddeland considérait ces *onomata* comme quasi synonymes, allant jusqu'à les qualifier de « doublet »<sup>85</sup>. Mais plus de dix ans se sont écoulés depuis cette affirmation, et depuis, d'autres auteurs ont abordé la question et apporté des nuances qui méritent d'être soulignées.

Une première distinction repose sur la hiérarchisation des titres. En Asie et en Bithynie, l'acquisition des *onomata* suivait apparemment un ordre établi. Une cité obtenait d'abord la permission d'organiser des concours communs à toute la province (tels les *koina Asias*). Ensuite seulement elle se voyait accorder une néocorie et, plus tard encore, le statut de métropole<sup>86</sup>. Le droit d'héberger des concours communs serait donc un « préalable », un premier pas obligatoire (et sans doute plus facile) vers l'acquisition des titres. Par contre, la présence d'un grand-prêtre, attestée on l'a vu dans les cités qui allaient devenir métropole ou néocore, porte à confusion. Tous les auteurs, entre autres A. Heller et B. Puech, s'entendent pour dire que les problèmes et les questions soulevés sur ces officiers du culte sont complexes et loin d'être résolus. Selon A. Heller, les preuves les plus probantes lient la présence d'un grand-prêtre à la néocorie plutôt qu'aux métropoles. Elle invoque différents arguments en faveur de sa théorie, notamment le délai important entre la nomination d'un *archiéreus* attribué à la cité et l'attribution du statut de métropole (dans le cas de Smyrne, par

---

<sup>83</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 250, 277-280 ; B. Burrell, 2004, p. 353.

<sup>84</sup> P. Arnaud, 2005.

<sup>85</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 277-280.

<sup>86</sup> A. Heller, 2006, p. 209-210. Comme Éphèse qui obtient les concours sous les Julio-Claudiens (milieu du I<sup>er</sup> siècle), puis devient néocore sous Domitien et métropole sous Hadrien (p. 209-210).

exemple). En revanche, à quelques exceptions près<sup>87</sup>, toutes les cités qui ont reçu l'autorisation d'élever un temple impérial et qui, de ce fait, ont obtenu le titre de néocore, se sont rapidement vues assigner un grand-prêtre. Bref, elle croit que les *archiéreïs* étaient présents dans les métropoles, mais qu'il s'agissait d'un « privilège indépendant et inférieur », acquis préalablement dans la poursuite d'une néocorie. L'historienne avoue que, dans ce contexte, il serait difficile de relier le titre de cité-mère à un avantage moins considéré<sup>88</sup>. En somme, il devait se distinguer autrement, surtout si on accepte le principe de sa supériorité.

À partir d'une lettre de Valérien, datée de 255 ap. J.-C. et dispensant Philadelphie « de la contribution à fournir aux métropoles pour les grandes-prêtrises et les magistratures en charge des panégyries »<sup>89</sup>, A. Heller concluait que le titre avait « une dimension essentiellement fiscale », c'est-à-dire que le titre conférait des revenus additionnels pour la célébration du culte<sup>90</sup>. Mais quels que soient les auteurs, l'avis est le même : la situation manque de clarté et les spécificités sont loin d'être toutes connues.

La prépondérance du titre de métropole ne peut donc que vaguement reposer sur le volet religieux, et il se pourrait que ce soit dans son rôle de direction et de centre administratif que la plupart des arguments se trouvent. Par contre, malgré le rang conféré par le titre de métropole, celui de νεωκόρος semble avoir eu la faveur chez les cités grecques, sans doute parce qu'une *polis* pouvait accumuler plusieurs néocories. À quelques occasions, certaines

---

<sup>87</sup> Certaines *poleis* ne purent obtenir le titre de néocore, suite aux vives oppositions émises par leurs rivales, jalouses des privilèges dont elles disposaient. Les difficultés financières de la province peuvent également justifier la restriction du nombre de cités néocores (A. Heller, 2006, p. 202, note 119).

<sup>88</sup> A. Heller (2006, p. 200-203) ne croit pas à un rapport automatique entre la présence d'un grand-prêtre et celui d'un temple impérial, et soutient que seul ce dernier conférait la néocorie. Selon B. Puech (2006, p. 392), la présence d'un grand-prêtre n'était peut-être que « l'une des conditions, nécessaire mais non suffisante, pour accéder à ce rang (métropole) ».

<sup>89</sup> *I. Ephesos*, 3072, l. 23-26 : τῆς ἐπὶ τὰς [ἀρχιερ]ωσύνας καὶ τὰς τῶν πανηγύρεων ἀρχὰς [πρὸς τὰς μητροπόλεις συντελείας (trad. de A. Heller, 2006, p. 200).

<sup>90</sup> Cf. A. Heller, 2006, p. 200-203.

viles cessèrent même d'inscrire le statut de métropole sur leur monnaie au profit de celui de néocore. On le remarque entre autres à Nicomédie, quand Septime Sévère accorda à la ville un deuxième temple impérial. D'un autre côté, il n'est pas étonnant de constater que les titres les plus appréciés, ceux de première et de néocore, avaient une valeur *quantitative*, ce qui devait alimenter et faciliter la compétition entre les cités<sup>91</sup>.

L'ambiguïté des titres dut faire le bonheur des *poleis* grecques, qui tentèrent par tous les moyens d'obtenir les titulatures les plus élaborées et les plus prestigieuses. À la rigueur, affirmer la même suprématie de trois façons différentes n'était sans doute pas pour leur déplaire, et on comprend qu'elles se disputèrent énergiquement chaque parcelle de gloire, comme on pourra le constater en étudiant les multiples formes prises par la course aux honneurs.

---

<sup>91</sup> L. Robert, 1977b, p. 2-3, sur Nicomédie. Voir aussi B. Puech, 2006, p. 372-373.

## CHAPITRE II

### RIVALITÉS ENTRE CITÉS : ÉTUDE DES CAS

On comprend mieux désormais que les titres honorifiques, en représentant le rang de la cité, aient fait l'envie de la plupart d'entre elles. Une attention particulière doit cependant être portée aux querelles qui divisèrent les *poleis* dans la course aux honneurs. On ne peut omettre cette étape cruciale, puisque ce sont ces rivalités qui permettent de constater la valeur accordée aux titulatures civiques et qui portent fortement à croire que des avantages substantiels y étaient attachés.

Certains conflits sont bien connus, grâce entre autres aux orateurs et aux historiens. Les discours sur la concorde de Dion de Pruse et d'Aelius Aristide<sup>1</sup>, ainsi que le soulèvement de Pescennius Niger raconté par Hérodien<sup>2</sup>, en sont de bons exemples. On ne bénéficie malheureusement pas toujours de sources aussi révélatrices. Toutefois, comme il ne s'agit pas ici de produire une histoire des cités, mais plutôt de souligner la profusion et la variété des rivalités, ces limites ne devraient pas présenter un obstacle majeur.

#### Les provinces concernées

Toutes les provinces romaines d'Orient furent, à un moment ou à un autre, impliquées dans la compétition entourant les *onomata*, ce qui s'explique en grande partie par

---

<sup>1</sup> Aelius Aristide, *Discours* XXIII et Dion de Pruse, *Discours* XXXVIII.

<sup>2</sup> *Histoire romaine* II-III.

l'hellénisation progressive de ces régions. En effet, chacune des provinces dont il sera question (Macédoine, Thrace, Bithynie-Pont, Asie et Syrie) adopta à divers degrés les institutions et la culture grecques.

L'hellénisation de la Macédoine, voisine immédiate de la Grèce, débuta relativement tôt (vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle) et fut marquée par le développement de la vie civique et la fondation de plusieurs villes dès l'époque de la colonisation. Les deux principales villes de la province, Béroia et Thessalonique, étaient d'ailleurs fortement hellénisées. Béroia, ancienne ville royale, était le siège du *koinon* de Macédoine, ce qui, on l'a vu, en faisait le centre du culte impérial provincial. Sa rivale, Thessalonique, fondée par le diadoque Cassandre, possédait le statut de cité libre, c'est-à-dire qu'elle conservait le contrôle de ses lois et de ses institutions. Bien qu'elle fût à proximité de la mer et un centre économique important, la cité était éloignée des voies de communications terrestres, ce qui expliquerait en partie pourquoi Béroia conserva la prédominance tout au long du I<sup>er</sup> siècle. Mais l'essor de Thessalonique ne tarda pas à en faire un adversaire digne de ce nom<sup>3</sup>.

Au Nord de la mer Égée, appuyée contre la Macédoine, la Thrace fut elle aussi rapidement en contact avec la civilisation grecque, mais elle parvint à conserver sa structure sociale et économique. Ce sont surtout les notables qui adoptèrent la culture hellénique, si bien qu'au moment de la conquête romaine, il existait peu de *poleis* importantes. Seule Périnthe retient l'attention. Résidence du gouverneur, elle servit de base à Septime Sévère contre Niger et vit d'ailleurs sa loyauté récompensée au détriment de Byzance<sup>4</sup>. Il faut

---

<sup>3</sup> F. Papazoglou, 1988, p. 141-149 et 189-212 : d'ailleurs, Cassandre donna à Thessalonique le nom de sa sœur Thessalonikè ; M. Sartre, 1991a, p. 21, 199-211 et 238. Comme l'écrit B. Burrell (2204, p. 344) : « "Freedom" meant that they (les cités) were not covered by the *formula provinciae*, were outside the direct control of the Roman governor, and that their citizens could not be forced to undertake the liturgies of the *koinon* ».

<sup>4</sup> M. Sartre, 1991a, p. 239-249.

toutefois préciser que la région dans laquelle se trouvait cette dernière appartenait à la Bithynie<sup>5</sup>.

La province de la Bithynie et du Pont, située au Nord-Ouest de l'Asie Mineure, longeait le Pont-Euxin. Déjà unifiée sous Auguste, chacune des deux régions possédait sa propre capitale : Nicomédie pour la Bithynie et Amastris pour le Pont. Mais c'est à Nicomédie, en tant que métropole de la Bithynie-Pont, qu'était installé le gouverneur. L'urbanisation de la province, amorcée à l'époque d'Alexandre, se poursuivit sous la domination romaine, et même après. Ironiquement, celui qui lança véritablement le développement des cités n'était pas d'origine grecque, bien au contraire. C'est en effet le roi Nicomède 1<sup>er</sup>, issu d'une dynastie locale, qui entreprit l'hellénisation de la région à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Or, le monarque consacra, ainsi que ses descendants, beaucoup d'énergie à combattre les Séleucides et les Attalides pour la suprématie de la province. Mais c'est lui qui fonda, sur le modèle des *poleis*, la capitale de la Bithynie, à laquelle il donna son nom et dont il se servit comme centre de diffusion de la culture hellénique. Il fit aussi plusieurs emprunts à la culture grecque, comme leurs dieux qu'on voit apparaître sur les monnaies, et favorisa le développement des relations commerciales. Si bien que sous le Haut-Empire, la langue indigène avait complètement disparu<sup>6</sup>.

Les Hellènes étaient présents en Asie depuis la colonisation de la côte ionienne, soit au début du I<sup>er</sup> millénaire av. notre ère, ou à la fin du II<sup>e</sup>. Des colonies virent également le jour sur les côtes Nord et Sud, vers les VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. On y retrouvait de nombreuses régions hellénisées, comme la Mysie, l'Ionie, la Lydie, la Carie, la Phrygie et les îles côtières de la mer Égée. Mais c'est à Éphèse que le gouverneur résidait la plupart du temps. Comme on

---

<sup>5</sup> S. Mitchell, 1984, p. 122, note 5.

<sup>6</sup> D. Magie, 1950, p. 311-320. Sur les monnaies, on retrouvait Apollon, Artémis, Arès, etc. Voir, par exemple : Waddington, Babelon et Reinach, I, II, p. 218-219, n° 1 à 6. Sur Nicomédie, lire Strabon, *Géographie*, XII, 4, 2 : « ...c'est la partie de la Propontide au bord de laquelle a été fondée Nicomédie, ainsi nommée d'après son fondateur, l'un des rois de Bithynie ; de nombreux rois de ce pays portèrent le même nom, comme les Ptolémées, à cause de l'illustration du premier de la lignée » (trad. de F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1981).

s'en doute, l'urbanisation et l'hellénisation progressèrent rapidement pendant l'époque hellénistique. Sous le règne d'Auguste, les élites hellénisées ne se distinguaient déjà plus des Grecs et des Macédoniens qui y avaient élu domicile. En d'autres mots, les « Grecs, c'est-à-dire les citoyens des cités, sont le plus souvent des indigènes hellénisés, qui parlent grec, vivent à la grecque et sont les meilleurs soutiens des institutions civiques »<sup>7</sup>.

En Syrie, plus éloignée de la Grèce, la pénétration de l'hellénisme fut très inégale. Même à l'époque romaine, les langues et les cultures indigènes demeurèrent solidement ancrées, comme en témoignent l'usage fort répandu de l'araméen et la vitalité de la culture et de la langue arabes. Toutefois, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les relations avec la Grèce se multiplièrent, particulièrement avec le Nord de la Syrie : la Phénicie. Les échanges entre Phéniciens et Hellènes étaient d'ailleurs déjà nombreux à cette époque (par exemple, les Hellènes avaient emprunté l'alphabet phénicien depuis plusieurs siècles, et ces derniers avaient adopté le système monétaire grec). La richesse des relations commerciales entre les deux peuples est également attestée depuis longtemps. L'hellénisation ne se limita toutefois pas uniquement à la région septentrionale, bien qu'elle s'y soit concentrée, puisqu'on assiste jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à l'installation de colons grecs et macédoniens sur les côtes. Rome poursuivit elle aussi l'urbanisation de la province. Il n'est donc pas surprenant de constater que l'ensemble des *poleis* impliquées dans la compétition entourant les titres honorifiques se trouvaient dans ces régions : Antioche-sur-l'Oronte (résidence du gouverneur), Tyr, Sidon, Laodicée-sur-Mer, Bérytos, etc. M. Sartre ajoutait d'ailleurs : « La participation à cette compétition montre combien les cités syriennes même récentes ont adopté le système de valeurs des cités grecques »<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> M. Sartre, 1991a, p. 22, 257, 264 (pour la citation), 295-298. Voir aussi D. Magie, 1950, p. 1232-1234 (note 35), sur le développement urbain en Asie et pour de nombreux exemples de fondations nouvelles.

<sup>8</sup> M. Sartre, 1991a, p. 312-317, 335-349 (citation p. 341) ; *id.*, 2001, p. 60-65. L'historien développe sur la relation entre les Grecs et la Syrie. Il précise (p. 63) : « Tous comptes faits, les Phéniciens semblent mieux connaître les Grecs que les Grecs les Phéniciens, du moins si l'on en juge par les textes des auteurs anciens. Pourtant, les Grecs qui fréquentent la Syrie sont nombreux, depuis longtemps : commerçants, soldats, voyageurs, savants. Les commerçants ont été nombreux très tôt

Les frontières de la Syrie peuvent cependant être qualifiées de changeantes, puisqu'elles furent redéfinies à plusieurs reprises. Par exemple, à partir de Septime Sévère, la province fut divisée en deux : la Syrie-Phénicie et la Koilè Syrie. On note aussi que la Cilicie, où se trouvent entre autres Tarse et Anazarbe, fut détachée du reste de la Syrie en 72, sous Vespasien<sup>9</sup>.

On constate donc que les provinces étaient à divers degrés hellénisées, mais que les élites l'étaient toutes. Isocrate écrivait d'ailleurs qu'on emploie « le nom des Grecs non plus comme celui de la race, mais celui de la culture, et qu'on appelle Grecs plutôt les gens qui participent à notre éducation que ceux qui ont la même origine que nous »<sup>10</sup>. Quoi qu'il en soit, hellénisation et urbanisation allaient également de pair, puisque aucune cité ne pouvait exister « sans qu'il y ait d'abord le noyau de notables hellénisés capables de la faire fonctionner ». Or, la *polis* grecque, on l'a vu, se définissait entre autres par les titres qu'elle possédait. Il n'y a donc aucune surprise à voir les villes de l'Orient, anciennes et nouvelles, entièrement ou partiellement hellénisées, se lancer dans la course aux *onomata*.

### Cités rivales

On l'a mentionné, l'émulation entre les cités grecques de l'époque romaine allait de la simple ambassade envoyée aux empereurs pour vanter les mérites d'une *polis*, à une

---

dans les comptoirs grecs de la côte de Syrie du Nord comme al-Mina, Rās al-Bassīt et Tell Sukās dès le VIII<sup>e</sup> siècle ».

<sup>9</sup> G. Downey, 1961, p. 239-241 ; M. Sartre, 1991a, p. 259. Cette division de la puissante province de Syrie avait pour but d'empêcher que se reproduise la situation à laquelle Sévère dut faire face à son arrivée au pouvoir, lorsque Nigér, alors gouverneur de la Syrie, lui contesta le trône.

<sup>10</sup> Isocrate, *Panégérique*, 50 : καὶ τὸ τῶν Ἑλλήνων ὄνομα πεποίηκεν μηκέτι τοῦ γένους, ἀλλὰ τῆς διανοίας δοκεῖν εἶναι, καὶ μᾶλλον Ἕλληνας καλεῖσθαι τοὺς τῆς παιδείας τῆς ἡμετέρας ἢ τοὺς τῆς κοινῆς φύσεως μετέχοντας (trad. de G. Mathieu et É. Brémond, Paris, Les Belles Lettres, 1961) ; cf. également M. Sartre, 1991a, p. 298. En fait, l'auteur accorde une place de choix à l'urbanisation et à l'hellénisation tout au long de son ouvrage. Sur l'urbanisation en Orient, on pourra également consulter M. Le Glay, 1986, p. 9-20.



surenchère pouvant friser l'hypocrisie<sup>11</sup>. En étudiant de plus près le cas des rivales, on en vient rapidement à la conclusion que le titre ayant suscité la compétition la plus vive fut la néocorie, sauf en Syrie. Malgré la présence des querelles dans la province, celles-ci ne concernaient pas le titre de néocore, même si les sources prouvent hors de tout doute l'existence du culte impérial. Cette situation s'expliquerait par un « référent différent », c'est-à-dire que les villes syriennes tenaient davantage à se démarquer par leur ancienneté en tant que *poleis* et par des statuts particuliers, tel celui de colonie<sup>12</sup>.

### ***Béroia et Thessalonique***

Béroia était néocore, métropole et siège du *koinon* de la Macédoine. On ne sait cependant pas à quel moment elle obtint ces honneurs. La plupart des auteurs croient que ce fut sous les Flaviens, mais tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est qu'elle les possédait sous Nerva, comme l'indiquent deux inscriptions honorifiques destinées à l'Empereur<sup>13</sup>.

L'un de ces textes est révélateur : « Le grand-prêtre des Augustes à vie et agonothète du *koinon* des Macédoniens Quintus Popillius Python, lui qui alla en ambassade en faveur de sa patrie Béroia auprès du divin Nerva afin qu'elle seule possède une néocorie des Augustes et ait aussi la dignité de métropole »<sup>14</sup>. Il semble clair que Béroia voulait conserver, seule, des titres déjà obtenus. Pour qu'une telle inscription soit nécessaire, il fallait également qu'une ou plusieurs cités aient contesté son monopole. C'est du moins ce qu'on peut établir à partir

<sup>11</sup> Comme dans le cas d'Éphèse qui utilisait la néocorie d'Artémis pour augmenter son prestige.

<sup>12</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 313-317. En fait, les cités de Syrie « furent détentrices du culte impérial provincial et rivales », mais cependant « ne se proclamèrent pas "néocores" », sauf à une époque tardive (p. 313).

<sup>13</sup> F. Papazoglou, 1988, p. 143-144 ; B. Burrell, 2004, p. 191. Il a déjà été question de ces deux inscriptions à la page 26, note 27.

<sup>14</sup> J.M.R. Cormack, 1940, p. 51-52 : τὸν διὰ βίου ἀρχιερεῖ τῶν Σεβαστῶν καὶ ἀγωνοθέτῃ τοῦ κοινοῦ Μ[α]κεδόνων Κ. Ποπίλλιον Πύθωνα π[ρ]εσβεύσαντα ὑπὲρ τῆς πατρίδος Βεροίας ἐπὶ θεὸν Νέρουαν ὑπὲρ τοῦ μόνην αὐτὴν ἔχειν τὴν νεωκορίαν τῶν Σεβαστῶν καὶ τὸ τῆς μητροπόλεως ἀξιῶμα καὶ ἐπιτυχόντα (trad. de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 150).

de l'usage d'une expression telle que ὑπὲρ τοῦ μόνῃν αὐτὴν ἔχειν (« afin qu'elle seule possède »). En outre, dans la seconde inscription, le terme συντηρήσαντα (conserver, maintenir) vient appuyer cette interprétation<sup>15</sup>.

On devine que la rivale de Béroia, même si son nom n'apparaît nulle part, était Thessalonique, à qui le titre de métropole aurait dû logiquement revenir. Après tout, elle était le centre administratif de la province et hébergeait les gouverneurs. D'ailleurs, Strabon la présentait comme la métropole de la Macédoine, titre qui n'avait sans doute rien d'officiel et qui reflétait plutôt la taille et l'importance de la cité<sup>16</sup>. Qui plus est, son statut de ville libre, qui l'excluait juridiquement du *koinon*, « n'est pas une explication satisfaisante puisque nous connaissons d'autres villes libres qui étaient centres des *koina* provinciaux et prenaient une part très vive à l'activité de ceux-ci »<sup>17</sup>. D'autre part, il se peut que Thessalonique n'ait pas obtenu l'honneur parce que son autorité dépassait les limites du *koinon*. En effet, on a vu dans le chapitre précédent que le titre était accordé par le Conseil, et que la détentrice exerçait son autorité au sein de celui-ci. On a également déjà mentionné que les frontières d'une province ne coïncidaient pas toujours avec celles des *koina*. Il se peut donc que Thessalonique ait agi en tant que métropole de la Macédoine, disposant ainsi d'une primauté dominant une plus grande étendue que celle conférée par le Conseil<sup>18</sup>.

D'autres indices laissent entendre que la rivale de Béroia fut Thessalonique, tels que deux monnaies frappées sous les règnes de Caracalla et Macrin, au début du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-

---

<sup>15</sup> Pour les inscriptions : J.M.R. Cormack, 1940, p. 50-52. On consultera aussi F. Papazoglou, 1988, p. 189-207 ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 149-155 ; B. Burrell, 2004, p. 191-192.

<sup>16</sup> Strabon, *Géographie*, VII, 7, 4. B. Burrell (2004, p. 192) précise : « Though metropolis is less likely to be an official title than a reflection of the city's size and status, it may have been in common enough use for Thessalonike to challenge Beroia for the right to be called metropolis ».

<sup>17</sup> F. Papazoglou, 1988, p. 143.

<sup>18</sup> Comme l'explique F. Papazoglou (1988, p. 143) : « La raison serait plutôt que Thessalonique était le siège du gouvernement d'une province beaucoup plus étendue que n'était le territoire compris par la confédération macédonienne ».

C. La légende de l'une (Κοινὸν Μακεδόνων Νεω(κόρον)) concernait de toute évidence Béroia, détentrice du titre de néocore, tandis que l'autre (Κοινὸν Μακεδόνων Ὁμόνοια) désignait sans doute possible Thessalonique, puisque l'on y retrouvait une représentation de la Victoire, symbole de la cité. Or, selon A.R.R. Sheppard, si ces monnaies ne permettent pas de prouver indiscutablement que le titre de métropole était disputé par les deux cités, la légende de la seconde (une monnaie d'*homonoia*) pourrait démontrer qu'elles avaient été en compétition pour le titre de néocore et que le *koinon* avait tranché en faveur de Béroia<sup>19</sup>.

Éventuellement, le titre de « gardienne du temple » fit lui aussi l'objet d'envie. Béroia et Thessalonique se disputèrent l'honneur et accumulèrent les néocories comme autant de trophées témoignant de leur supériorité. Ainsi, Béroia avait bénéficié d'une seconde néocorie sous Élagabal, mais la perdit à la mort de celui-ci, sous Sévère Alexandre. Grâce à Gordien III, Thessalonique devint elle aussi néocore, mais Béroia conserva sa suprématie en obtenant le privilège pour une deuxième fois sous le même empereur. Béroia obtint peut-être gain de cause en se plaignant tout simplement auprès de Gordien lorsque Thessalonique fut honorée. Selon B. Burrell, cette explication se défend mieux que les autres. En effet, certains auteurs pensent que Béroia aurait affiché une double néocorie en tenant compte non seulement de la sienne, mais de celle obtenue par Thessalonique, en tant que membre de son *koinon*. L'historienne retient plutôt l'idée de la surenchère, plus fidèle à l'esprit d'émulation grec et aux nombreuses querelles documentées dont on dispose sur la question des titres. Enfin, au fil des siècles, Thessalonique gagna et perdit maintes fois cet honneur, en fonction des besoins impériaux. Située stratégiquement au bord de la mer, alors que Béroia était au cœur des terres, elle voyait ainsi sa loyauté récompensée, marchandée<sup>20</sup>. Le tableau suivant résume l'acquisition et la perte du titre pour les deux cités.

<sup>19</sup> Cf. A.R.R. Sheppard, 1984-1986, p. 235-236 ; B. Burrell, 2004, p. 191-197. Pour les dédicaces sur les monnaies : H. Gäbler, 1904, p. 331-336. A.R.R. Sheppard (1984-1986, p. 236) résume parfaitement l'opinion de H. Gäbler : « Gäbler suggested that the Nike *Homonoia* coins marked the settlement of a dispute between Beroea and Thessalonica over the dignity of *Neokoros*, a settlement reached through the good offices of the *Koinon* ».

<sup>20</sup> F. Papazoglou, 1988, p. 143-144 et B. Burrell, 2004, p. 191-197. L'historienne ajoute : « It is more likely that Beroia was able to win back its second neokoria by complaining to the emperor ».

	Nerva 96-98	Élagabal 218-222	Sévère Alexandre 222-236	Gordien III 238-244	Trajan Dèce 249-251	Trébonien Galle 251-253	Valérien – Gallien 253-260
<b>Béroia</b>	I	II	-II	II			
<b>Thessalonique</b>				I	IV	-IV	-III

Tableau 1<sup>21</sup>

### *Nicomédie et Nicée*

L'histoire de Nicée et de Nicomédie a déjà été abordée. On sait que toutes deux portaient le titre de « première de Bithynie et du Pont » à l'époque de Domitien. Sur ses monnaies, Nicée n'aurait mentionné que la Bithynie, mais lorsque Nicomédie ajouta le Pont à son propre titre, elle suivit l'exemple de sa rivale par pur esprit de compétition<sup>22</sup>.

La compétition entre ces cités se voit également dans la surenchère touchant les titres de métropole et de néocore. Selon Strabon et Dion Cassius, au tout début du règne d'Auguste, Nicée était considérée comme la métropole de la double province, probablement parce qu'à cette époque, elle dominait la région. Mais Nicomédie prit rapidement le dessus et demeura longtemps la favorite. D'ailleurs, sur les monnaies d'Auguste et de Germanicus, on retrouve principalement le nom de cette dernière. Quoi qu'il en soit, sous le règne de Claude,

---

and/or Senate that Thessalonike, with its first, was encroaching on Beroia's primacy in the province » (p. 196).

<sup>21</sup> Les tableaux sont basés sur celui de E. Collas-Heddeland (1993, p. 251-252). Les signes de soustraction (-) indiquent la perte d'une néocorie et les cases avec fond gris (dans les prochains tableaux) une néocorie accordée pour une divinité.

<sup>22</sup> Voir L. Robert, 1977b, p. 4 et *supra*, page 6-7.

Nicomédie était non seulement « première », mais également métropole, et ces titres furent incontestés pendant les deux premiers siècles de notre ère<sup>23</sup>. Ce qui n'empêcha pas Nicée de convoiter les honneurs rendus à son adversaire, particulièrement le titre de néocore (voir le tableau 2).

	Auguste 27-14	Hadrien 117-138	Commode 180-183	Commode 183-192	Septime Sévère 193-211	Élagabal 218-222	Sévère Alexandre 222-236	Valérien - Gallien 253-260
<b>Nicée</b>		I			-I <sup>24</sup>			
<b>Nicomédie</b>	I		II	-II	II	III	-III	III

**Tableau 2**

On sait, grâce à une inscription trouvée sur l'architrave de la porte de Lefke, la porte de la cité de Nicée, qu'Hadrien accorda à celle-ci le titre de néocore. La dédicace à l'empereur se lit comme suit : « À l'empereur César, fils du divin Trajan Parthicus, petit-fils du divin Nerva, Trajan Hadrien Auguste, revêtu de la puissance tribunicienne, la très pieuse, néocore des Augustes, descendante de Dionysos et d'Héraklès, la première de la Bithynie et du Pont, la métropole, par décision des empereurs (a consacré ce monument) »<sup>25</sup>. Cette inscription prouve également que, pendant un certain temps, Nicée fut aussi métropole. Cet honneur fut

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 2, note 4 ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 104. Dans un texte rédigé en 18/19 ap. J.-C., Strabon mentionnait Nicomédie, mais sans préciser son statut (*Géographie*, XII, 4, 2) tandis qu'il présentait Nicée comme la métropole : Νίκαια, ἡ μητρόπολις τῆς βιθυνίας (XII, 4, 7). Dion Cassius (LI, 20) rappelait lui aussi que Nicée avait alors la prédominance, en écrivant qu'Auguste autorisa les villes les plus illustres de cette époque (en Asie et en Bithynie), c'est-à-dire Éphèse et Nicée, à bâtir des temples en l'honneur de Rome et de Jules César. Sur les conflits opposant Nicée et Nicomédie, on consultera également P.N. Langer, 1981, p. 140-146.

<sup>24</sup> La perte de la néocorie faisait suite à la prise de position de Nicée pour Niger.

<sup>25</sup> *IGR* III, 37 (trad. de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 110-111).

cependant de courte durée puisqu'il n'est inscrit sur aucune monnaie, ce que la cité n'aurait pas omis de faire vu l'importance du titre. Il faut noter que cette première néocorie de Nicée poussa certainement Nicomédie à en convoiter une seconde, afin de maintenir sa primauté<sup>26</sup>. Elle obtint donc une deuxième néocorie sous Commode, avant de la perdre peu après, ce qui serait imputable à son protégé, Saôtéros. En effet, Commode ne s'intéressait pas à la gestion de l'Empire et avait pris l'habitude de confier son administration à des proches. C'est ainsi que Saôtéros, natif de Nicomédie, aurait pris l'initiative de concéder l'honneur à sa patrie. Mais celle-ci le perdit lorsqu'il fut assassiné en 183 par les préfets du prétoire<sup>27</sup>. Cela ne marque pas véritablement un recul pour Nicomédie. Comme le tableau l'indique, après sa démise avec Septime Sévère, Nicée ne représenta jamais plus une menace pour sa suprématie.

### *Pergame, Smyrne et Éphèse*

L'exemple de Pergame, Smyrne et Éphèse, est éloquent. Toutes trois furent « premières », on le sait, mais elles étaient aussi « métropoles »<sup>28</sup>. La compétition entre ces cités, comme dans le cas de Béroia et Thessalonique, s'exprime principalement par le biais des ambassades envoyées aux empereurs. On a déjà mentionné celle du sophiste L. Flavius Hermocratès, qui obtint pour Pergame le rang de première cité de la province d'Asie<sup>29</sup>. Mais ce ne fut pas la seule, loin s'en faut.

<sup>26</sup> Voir l'article de L. Robert, 1977b, p. 6-20. Sur la question du titre de métropole, le savant refuse de conclure, car il ne s'agissait pas de l'objet de son étude. Il note lui aussi que le titre apparaissait uniquement sur la porte ; rien sur les monnaies. Il ajoute cependant que l'affichage public de l'honneur put envenimer la relation entre Nicée et Nicomédie (p. 19). Cf. aussi E. Collas-Heddeland, 1993, p. 110-112.

<sup>27</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 104-107 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIII, 12, 1.

<sup>28</sup> Éphèse, par exemple, se disait *μεγίστη μητρόπολις τῆς Ἀσίας* (*I. Ephesos*, 284 A). Smyrne (*I. Smyrna*, 667) et Pergame (*IdA*, 38) adoptèrent des *onomata* similaires.

<sup>29</sup> *IdA*, 34. *Supra*, p. 4.

Le rhéteur Polémon, bien qu'originaire de Laodicée en Carie, représenta les intérêts de Smyrne dans une démarche qui visait à gagner quelques avantages par rapport à Éphèse, qui avait obtenu d'Hadrien le titre de « première et plus grande métropole de l'Asie », ce que Smyrne acceptait difficilement. Son ambassade auprès du prince fut couronnée de succès et la cité reçut à son tour certains privilèges, dont une seconde néocorie : « et ce que nous avons obtenu du maître César Hadrien grâce à Antonius Polémon : le deuxième décret du Sénat, par lequel nous sommes devenus deux fois néocores... »<sup>30</sup>.

La bonne entente entre les sophistes et les empereurs jouait un rôle crucial lors des ambassades. D'après Philostrate, Polémon jouissait d'une situation privilégiée en cette matière. Ami de longue date d'Hadrien, il avait même hébergé dans sa maison de Smyrne son futur fils adoptif, puis empereur, Antonin le Pieux, lorsque celui-ci fut proconsul d'Asie<sup>31</sup>.

Les tensions entre Smyrne et Éphèse ne cessèrent pas pour autant. Dans un décret sur les sacrifices conjoints du *koinon* d'Asie, Smyrne n'utilisa pas la titulature appropriée d'Éphèse<sup>32</sup>. Les Éphésiens se plaignirent donc au nouvel empereur, Antonin le Pieux. On peut douter de leur sincérité, mais dans une lettre trouvée dans le *bouleutérion* d'Éphèse, on

---

<sup>30</sup> B. Burrell, 2004, p. 42-46. Pour l'inscription, voir *I. Smyrna*, 697 : καὶ ὅσα ἐπετύχομεν παρὰ τοῦ κυρίου Καίσαρος Ἀδριανοῦ διὰ Ἀντωνίου Πολέμωνος δεύτερον δόγμα συνκλήτου, καθ' ὃ δις νεωκόροι γεγόναμεν (trad. de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 46).

<sup>31</sup> Dans ses *Vies des Sophistes* (I, 530-539), Philostrate peint un portrait élogieux de Polémon, sans négliger pour autant de mentionner son arrogance. L'une des victoires de Polémon était d'avoir réussi à convaincre Hadrien du mérite de Smyrne, alors que ce dernier favorisait jusque-là Éphèse. Une anecdote racontée par Philostrate montre l'estime dans laquelle était tenu Polémon. En effet, le rhéteur aurait chassé Antonin de sa propre maison, alors qu'il revenait de voyage (on l'aurait traité comme un étranger qui n'était pas le bienvenu chez lui!). De façon surprenante, Hadrien ne lui en tint pas rigueur et son fils suivit l'exemple paternel. On consultera également sur ce sujet L.M. White, 1998, p. 338-339.

<sup>32</sup> *Sylloge*<sup>3</sup>, 849, appendice A, n° 1 : décret daté entre 140-144.



apprend que les Smyrniens, probablement après une réprimande impériale, affirmèrent qu'il s'agissait d'un simple oubli, voire d'un accident<sup>33</sup> :

L'empereur César Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trajan vainqueur des Parthes, descendant du divin Nerva, grand pontife, revêtu de la puissance tribunicienne pour la ... fois, salué *imperator* pour la deuxième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie, aux archontes, au conseil et au peuple des Éphésiens, salut!

J'ai prescrit aux Pergaméniens d'employer dans leur correspondance avec vous les titres dont j'ai décidé qu'userait votre cité. Je pense également que c'est par accident que les Smyrniens ont omis ces titres dans le décret concernant le sacrifice commun et qu'à l'avenir, ils témoigneront volontiers de bons sentiments (à votre égard) s'il s'avère que vous aussi, dans votre correspondance avec eux, vous mentionnez leur cité selon ce qui a été décidé.

Sulpicius Iulianus, mon procureur, a envoyé le décret. Portez-vous bien! Publius Vedius Antoninus qui assurait les fonctions de secrétaire a rédigé le décret<sup>34</sup>.

L'Empereur n'était pas dupe et savait pertinemment que les trois cités luttaient entre elles pour la primauté. Ainsi, bien qu'il rassure les Éphésiens, il leur rappelle qu'ils doivent eux aussi respecter leur rivale et la brève mention de Pergame indique sans doute possible que celle-ci était impliquée dans les querelles de titulature. Mais les tensions ne furent apaisées que momentanément, puisqu'une dédicace à Marc-Aurèle et Lucius Verus, quelque vingt années plus tard, témoigne de la reprise des hostilités<sup>35</sup>.

Mentionnons une dernière ambassade confiée une fois de plus à Polémon, peu avant sa mort. On ne connaît pas exactement les enjeux, ni la source des problèmes, mais Philostrate écrivait que les temples et les droits de Smyrne étaient remis en question (la querelle

---

<sup>33</sup> C.J. Cadoux, 1938, p. 263-264 ; A.R.R. Sheppard, 1984-1986, p. 234-235 ; E. Collas-Heddeland, 1995, p. 411 ; L.M. White, 1998, p. 338-339.

<sup>34</sup> Lettre d'Antonin le Pieux à Éphèse, datée entre 140 et 144 : *I. Ephesos*, 1489. Trad. de E. Collas-Heddeland, 1995, p. 411-412.

<sup>35</sup> E. Collas-Heddeland, 1995, p. 424 ; Aelius Aristide, *Discours XXIII*.



concernait donc probablement la néocorie). De santé fragile, Polémon mourut avant de pouvoir s'acquitter de sa mission. Antonin, peu impressionné par la délégation chargée de le remplacer, exigea qu'on lui envoie une copie du discours préparé par le sophiste. C'est donc à titre posthume que Polémon obtint que soient maintenus les privilèges de la cité<sup>36</sup>. Une fois encore, l'attribution des néocories permet de constater la rivalité entre les trois cités d'Asie.

	Auguste 27-14	Tibère 14-37	Vespasien 69-79	Trajan 98-117	Hadrien 117-138	Marc-Aurèle 161-169	Caracalla 211-217	Élagabal 218-222
<b>Éphèse</b>			I <sup>37</sup>		II		III <sup>38</sup>	IV
<b>Pergame</b>	I			II		II.I <sup>39</sup>	III	
<b>Smyrne</b>		I			II		III	

**Tableau 3**

Il n'est pas inutile de rappeler que c'est à partir des Flaviens, quand Éphèse reçut et annonça son titre, que Pergame décida d'afficher officiellement le sien pour la première fois. Il faut aussi signaler l'effet d'entraînement qu'eut la seconde néocorie de Pergame sur ses rivales<sup>40</sup>. De plus, on ne peut oublier que l'utilisation de l'honneur pour les divinités

<sup>36</sup> Philostrate, *Vies des Sophistes*, I, 539-540. C.J. Cadoux, 1938, p. 263-264 ; B. Burrell, 2004, p. 46-47.

<sup>37</sup> On a déjà mentionné que le titre avait été accordé par Domitien, mais qu'il fut reporté sur Vespasien après la *damnatio memoriae* de l'Empereur, afin de le conserver. Voir *supra*, page 31, note 44.

<sup>38</sup> Néocore d'Artémis.

<sup>39</sup> Pour Asclépios Sôter.

<sup>40</sup> On lira S.J. Friesen, 1990, p. 77-78 ; E. Collas-Heddeland, 1995, p. 418-422 ; L.M. White, 1998, p. 335-341.

témoigne aussi de la surenchère, que ce soit à Éphèse avec Artémis, ou à Pergame grâce au temple d'Asclépios Sôter<sup>41</sup>.

### *Tarse et Anazarbe*

La manifestation la plus évidente de la compétition entre Tarse et Anazarbe en Cilicie se trouve sur leurs monnaies. Plusieurs pièces portent la légende « πρώτη καὶ μεγίστη καὶ καλλίστη », ou du moins l'abréviation qui correspondait à cette expression, c'est-à-dire AMK : A pour *prôtè* (première), M pour *mégistè* (plus grande) et K pour *kallistè* (plus belle). Mais c'est Tarse qui était le siège du gouverneur et du *koinon* de Cilicie<sup>42</sup>.

Contrairement à ce qui semblait se passer ailleurs en Orient, il ne s'agissait pas pour Anazarbe d'acquérir des titres similaires ou supérieurs à ceux de Tarse, mais de la surpasser dans les faits, dans la réalité, pour s'approprier la première place de la province et la remplacer comme chef du *koinon*<sup>43</sup>. Dans ses *Discours tarsiques*, Dion de Pruse évoque à plusieurs reprises le mécontentement général qui dominait en Cilicie face aux abus de Tarse. À titre d'exemple, on sait que les habitants d'Aigeai se plaignaient de la mauvaise administration de la métropole, entre autres sur une question de registres. On ne connaît pas les détails, mais Dion mentionne rapidement l'incident afin de mettre Tarse en garde, les

<sup>41</sup> Cette néocorie de divinité n'est pas reconnue par tous les auteurs. Ch. Habicht (1969, p. 5-6, 21-23) croit qu'il s'agit bien de la divinité (à partir d'une restitution de l'inscription *IdA*, 10, l. 9-13). B. Burrell (2004, p. 243) pense quant à elle que l'inscription fait référence à l'asylie, et non à une néocorie. Pour sa part, E. Collas-Heddeland (1995, p. 424-425) trouve difficile de trancher. Elle ajoute cependant : « on peut se demander si la proclamation de la néocorie d'Asklépios ou de son asylie n'a pas sa place dans le contexte de ces rivalités : Pergame a pu renchérir pour reprendre sa position initiale de première cité par rapport à Éphèse et Smyrne ».

<sup>42</sup> Selon L. Robert (1980, p. 424), l'inscription citée (*IGR* III, 880) « a permis de comprendre les lettres AMK, qui se lisent régulièrement sur les monnaies de ces villes. Si l'on avait pu comprendre M et K, l'inscription seule a révélé que A était πρώτη ». Cf. aussi B. Burrell, 2004, p. 215. Pour un exemple de monnaie, on pourra consulter *SNG* Paris, 2, n° 1514.

<sup>43</sup> Pour l'analyse de B. Burrell : 2004, p. 212-233.

autres cités la trouvant « tyrannique et odieuse »<sup>44</sup>. Le rhéteur ajoutait que l'insatisfaction augmentait continuellement et que de nombreuses *poleis*, dont Soloi et Adana, exprimaient vertement leur frustration et salissaient sa réputation<sup>45</sup>.

La multiplication des néocories n'épargna pas la province. Mais la seule qui soit digne de mention concerne le troisième temple dédié aux empereurs, avec lequel Anazarbe surclassa pendant quelques années son ennemie. Positionnée de façon stratégique, elle obtint cet honneur de Trajan Dèce, en remerciement de l'aide qu'elle lui offrit dans les campagnes qu'il mena dans l'Est. Enfin, lorsque Tarse reçut sa troisième néocorie, les deux cités possédèrent alors des titulatures quasi identiques, car elles étaient également toutes deux métropole. Grâce à ses monnaies, on sait toutefois que Tarse conserva sa suprématie. En effet, celle-ci, comme Anazarbe, affichait sur ses pièces trois couronnes, symbolisant les trois éparchies sur lesquelles elle étendait son autorité : la Cilicie, l'Isaurie et la Lycaonie. Sur les monnaies de Tarse, l'une de ces couronnes représentait toutefois celle du Ciliciarque, c'est-à-dire du chef du *koinon*<sup>46</sup>.

Aigeai était elle aussi en compétition avec Tarse, mais sans que cela ait eu de conséquences notables. D'une part, elle ne posséda jamais plus d'une néocorie, et seulement pendant une très courte période (le règne de Sévère Alexandre) ; lorsque Maximinus lui

---

<sup>44</sup> *Discours XXXIV*, 10 : « For the people of Aegae, having resumed a foolish quarrel with you, being at fault in the matter of the registers, did indeed fail in that enterprise, but they made the dislike against you still greater, and they stealthily developed a prejudice against your city as being obnoxious and oppressive toward the other cities » (οἱ γὰρ Αἰγαῖοι φιλοτιμίαν ἀνόητον ἐπανελόμενοι πρὸς ὑμᾶς, τὸ περὶ τὰς ἀπογραφὰς ἐξαμαρτάνοντες, αὐτοὶ μὲν ἔπταισαν, ἔτι δὲ μᾶλλον τὸν καθ' ὑμῶν φθόνον καὶ τοιαύτην τινὰ ἡσυχῇ διαβολὴν εἰργάσαντο πρὸς τὴν πόλιν ὡς ἐπαχθῇ καὶ βαρεῖαν ταῖς ἄλλαις). Trad. de J.W. Cohoon et H.L. Crosby, 1940, vol. III, p. 347.

<sup>45</sup> *Discours XXXIII*, 46-52 et *XXXIV*, 7-14. Lire également J.W. Cohoon, H.L. Crosby, 1940, vol. III, p. 346, note 2 et C.P. Jones, 1978, p. 76.

<sup>46</sup> B. Burrell, 2004, p. 223-227. Pour la monnaie, voir J. Rumscheid, 2000, p. 138, n° 56.

succéda, le titre cessa d'apparaître sur les monnaies de la *polis*. Ensuite, l'honneur concernait une divinité (Asklepios) et non les Augustes. De ce fait, elle était moins prestigieuse<sup>47</sup>.

	Hadrien 117-138	Commode 180-192	Septime Sévère 193-211	Caracalla – Géta 211-217	Sévère-Alexandre 222-235	Trajan Dèce 249-251	Valérien – Gallien 253-260
<b>Aigeai</b>					I <sup>48</sup>		
<b>Anazarbe</b>			I	II		III	
<b>Tarse</b>	I	II					III

**Tableau 4**

On ne peut terminer ce survol des querelles entre les cités sans revenir sur le rôle important tenu par les ambassades. Quelques exemples supplémentaires viennent d'ailleurs appuyer cette affirmation. Il suffit de rappeler les onze villes d'Asie qui envoyèrent des délégués à Tibère pour obtenir le privilège de construire un temple en l'honneur de l'Empereur. Tacite, on l'a vu, expliquait que Smyrne l'emporta sur ses concurrentes : Hypèpe, Tralles, Laodicée, Magnésie, Ilion, Halicarnasse, Pergame, Éphèse, Milet et Sardes<sup>49</sup>.

On connaît également l'ambassade de Paul de Tyr qui se rendit auprès d'Hadrien pour que sa cité puisse conserver son titre de métropole de Syrie. Comme l'Empereur venait de

<sup>47</sup> B. Burrell, 2004, p. 230-233.

<sup>48</sup> Pour Asklépios.

<sup>49</sup> Tacite, *Annales*, IV, 55.

diviser la province en quatre éparchies, elle craignait de perdre son privilège au profit d'une autre, mais il n'en fut rien<sup>50</sup>.

En fait, les ambassades étaient si fréquentes que l'on tenta de restreindre leur fréquence et de limiter le nombre de délégués qui en faisaient partie<sup>51</sup>. Cela ne surprend pas, puisqu'elles représentaient le principal lien diplomatique entre le *koinon* et les cités d'une part, et Rome de l'autre. Dion Cassius allait jusqu'à suggérer que les ambassades soient limitées aux cas judiciaires<sup>52</sup>. Qui plus est, les cas qui avaient le plus de chance de se retrouver devant l'empereur ou le Sénat concernaient Rome, et non les querelles entre les cités. Bref, rencontrer l'empereur pouvait s'avérer difficile. Choisir le bon rhéteur, préférablement un ami du prince, était donc déterminant. Rien d'étonnant à ce qu'à l'instar de Polémon, ils furent souvent sélectionnés en fonction de l'estime que leur portaient les empereurs. C'était aussi le cas de Dion de Pruse, proche de Trajan, et de bien d'autres<sup>53</sup>.

Mais les répercussions de l'émulation et des ambassades dépassèrent largement la préparation de décrets honorifiques et la frappe de nouvelles monnaies reflétant des titres de plus en plus ronflants. On le verra, les Grecs ont beaucoup sacrifié pour acquérir et afficher la gloire de leurs cités.

---

<sup>50</sup> Voir la Souda, s.v. Παῦλος, Τύριος : ῥήτωρ, γεγονώς κατὰ Φίλωνα τὸν Βύβλιον ὃς ἐπὶ Ἀδριανοῦ τοῦ βασιλέως πρεσβεύσας μητρόπολιν τὴν Τύρον ἐποίησεν. ἔγραψε Τέχνην ῥητορικήν, Προγυμνάσματα, μελέτας. Consulter aussi *CIG* III, 5853 ; N. Jidejian, 1969, p. 90 ; *id.*, 1971, p. 93 ; J.P. Rey-Coquais, 1978, p. 54.

<sup>51</sup> Comme le stipule le droit romain. Voir le *Digeste*, 50.7.5.6 : *Praecipitur autem edicto divi Vespasiani omnibus civitatibus, ne plures quam ternos legatos mittant.*

<sup>52</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LII, 30, 7. Dion de Pruse obtint d'ailleurs des faveurs de Trajan (*Discours* XLV, 7).

<sup>53</sup> P.N. Langer, 1981, p. 151-156. Comme l'écrit l'auteur : « Since there were large numbers of ambassadors coming constantly to the Emperor, despite any attempts to discourage them, embassies on anything but important business were likely to get little attention, if any at all » (p. 153).

## Conséquences de la compétition

On peut regrouper les conséquences de la course aux *onomata* en deux catégories : les appels à la concorde (*homonoia*) et la guerre civile. La compétition n'était donc pas exempte de périls et les Grecs ne pouvaient faire autrement que d'en être conscients. Pourtant, cela ne suffit pas à les empêcher de s'y livrer entièrement.

### *Appels à la concorde*

On a vu que des monnaies d'*homonoia* ont régulièrement souligné la résolution, trop souvent temporaire, des conflits entre cités. Mais ce sont les discours incitant les citoyens à la concorde qui retiendront ici notre attention. Leur nombre élevé révèle que pour les contemporains de ces querelles, le problème était grave<sup>54</sup>.

Les premiers dommages de la lutte entre cités concernent sans contredit la réputation des Grecs. Comme l'écrivait Dion de Pruse : « Ces sortes de choses dont vous vous glorifiez sont considérées avec le plus grand mépris par les esprits sains et elles excitent particulièrement le rire des Romains et, ce qui est encore plus vexant, on les appelle « bêtises grecques »<sup>55</sup>. Il soutenait, par exemple, qu'un simple individu se disant roi, ou qu'un musicien ne pouvant jouer d'aucun instrument, ne pouvaient que susciter le ridicule. De même, afficher sur des inscriptions ou des monnaies sa prééminence ne pouvait suffire à faire d'une cité la première

---

<sup>54</sup> Paradoxalement, les sophistes qui prêchaient l'harmonie et la bonne entente entre les *poleis* étaient en compétition les uns avec les autres, ce qui les poussait à prendre des partis opposés dans les conflits entourant, entre autres, les titres. G.W. Bowersock (1969, p. 89-100) offre plusieurs exemples de cette rivalité, dont ceux de Polémon, défenseur de Smyrne, et Favorinus fidèle à la cause d'Éphèse. D'ailleurs, Philostrate (*Vies des Sophistes*, I, 536 et 541) racontait que Polémon n'hésitait pas à se moquer de l'impuissance de son adversaire et mentionne l'existence de discours prononcés contre Favorinus par Polémon. C.P. Jones (1978, p. 65-70) souligne également l'exemple du conflit entre Pruse et Apamée, dont on sait malheureusement peu de choses, sauf qu'Apamée n'obtint jamais de nécorie ou le titre de métropole. On pourra consulter à ce sujet le discours XXXV de Dion de Pruse.

<sup>55</sup> *Discours XXXVIII*, 38 : Τὰ γὰρ τοιαῦτα, ἐφ' οἷς μέγα φρονεῖτε, παρὰ πᾶσι μὲν τοῖς ὀρθῶς ἐννοουμένοις διαπτύεται, μάλιστα δὲ παρὰ τοῖς Ῥωμαίοις γέλωτα κινεῖ καὶ καλεῖται τὸ ἐτι ὑβριστικώτερον Ἑλληνικὰ ἀμαρτήματα (trad. de M. Cuvigny, 1994, p. 38).

de la province. Elle risquait plutôt de perdre la face si cela ne correspondait pas à la réalité. Bref, d'après Dion, il ne fait aucun doute que l'absence de gloire était nettement préférable à une fausse gloire<sup>56</sup>. Aelius Aristide ajoutait que ceux qui critiquaient inlassablement la supériorité d'autrui, ne faisaient en fait qu'étaler leur colère, leur envie et leur jalousie, ce qui ne correspondait aucunement à l'image que devait projeter celui qui détenait la primauté<sup>57</sup>.

Dion de Pruse soulevait un effet encore plus néfaste de ces dissensions pour les cités grecques : le pouvoir qu'elles donnaient aux gouverneurs provinciaux. Ces derniers, fréquemment accusés, à tort ou à raison, d'abus divers, trouvaient les appuis dont ils avaient besoin pour se tirer d'affaire dans le camp adverse. Par exemple, assaillis de reproches à Nicée, il leur suffisait de se tourner vers Nicomédie pour obtenir le soutien nécessaire. La justice était ainsi bien mal servie. Les gouverneurs n'hésitaient pas à abuser de cet avantage, ce qui leur permettait également de commettre impunément de nouveaux outrages<sup>58</sup>. Le rhéteur précisait :

Les gouverneurs se sont avisés que vous êtes frappés d'une folie collective et ils vous traitent comme des enfants à qui, au lieu d'objets de prix, on offre souvent des bricoles sans valeur. De la même façon, au lieu de vous offrir, à vous, la justice, de vous épargner le pillage des cités, la spoliation des particuliers, les outrages, les exactions, ils vous offrent des mots et déclarent et écrivent que vous êtes les « premiers ». Ensuite et

---

<sup>56</sup> *Discours XXXVIII*, 28 : « Et nous, nous nous imaginons que si nous sommes quelque part qualifiés de "premiers" dans une inscription, nous détiendrons le premier rang? » (τοὺς μὲν οὖν τοιούτους οὐδὲν κωλύσει καὶ μαινομένους δοκεῖν, ἡμεῖς δὲ οἰόμεθα, ἐὰν ἐπιγραφῶμέν πρῶτοι, τὸ πρῶτεϊον ἔξω). Trad. de M. Cuvigny, 1994, p. 35.

<sup>57</sup> Aelius Aristide, *Discours XXIII*, 29.

<sup>58</sup> *Discours XXXVIII*, 36 : Τὰ δὲ τῶν ἡγεμόνων νῦν μὲν ὅπως ἔχει, τί δεῖ πρὸς ἐπισταμένους λέγειν; ἢ γὰρ οὐκ ἐπαισθάνεσθε τῆς τυραννίδος, ἣν ἡ στάσις ἢ ὑμετέρα δίδωσι τοῖς ἀρχουσιν ὑμῶν; εὐθέως γὰρ ὁ βουλόμενος ἀδικῆσαι τὸ ἔθνος εἰδὼς ἡκεῖ τί δεῖ ποιήσαντα αὐτὸν μὴ δοῦναι δίκην. ἢ γὰρ τῇ Νικαέων ἐταιρείᾳ προστίθεται καὶ τὸ μέρος τὸ ἐκείνων ἔχει βοηθοῦν ἢ τοὺς Νικομηδεῖς ἐλόμενος ὑφ' ὑμῶν σώζεται. καὶ φιλεῖ μὲν οὐδετέρους, δοκεῖ δὲ τοὺς ἐτέρους φιλεῖν· ἀδικεῖ δὲ πάντας. ἀδικῶν δὲ σώζεται διὰ τοὺς μόνους οἰομένους ὑπ' αὐτοῦ φιλεῖσθαι.

pour le reste du temps, ils peuvent sans risque aucun vous traiter comme les derniers des derniers<sup>59</sup>.

Cette attitude belliqueuse, combinée aux nombreuses actions entreprises contre les gouverneurs et leurs excès, menaçait l'équilibre dans lequel se trouvaient les cités en tant que sujets de l'Empire. Continuellement divisées, elles risquaient en effet de ne plus être perçues comme des « victimes », mais comme des fauteuses de troubles qui refusaient de « se soumettre à l'autorité ». La division des *poleis* grecques ne pouvait donc que nuire aux relations entre les provinces et Rome<sup>60</sup>. Comme il n'était pas exclu que les Romains se décident à intervenir de façon musclée, Aelius Aristide affirmait que la tyrannie était préférable au désordre<sup>61</sup>. Dion, quant à lui, recommandait aux villes de s'unir, concluant : « Votre alliance vous permettra en effet de commander à toutes les cités, elle vous fera davantage respecter des gouverneurs et leur fera davantage appréhender de commettre des abus »<sup>62</sup>.

L'opinion des sophistes sur la course aux titres honorifiques allait cependant au-delà de ces quelques considérations pratiques. Plusieurs d'entre eux exprimèrent leurs craintes face à ce type de conflit qui s'éternisait sur de nombreuses générations, contrairement aux guerres, à la fois plus brèves et efficaces. Dion de Pruse, une fois encore, résumait parfaitement bien la situation en s'appuyant sur l'exemple de Nicomédie et de Nicée :

---

<sup>59</sup> *Discours XXXVIII*, 37 (trad. de M. Cuvigny, 1994, p. 37-38).

<sup>60</sup> Dion de Pruse, *Discours XXXIV*, 9 : οὐ τῷ πλέον τι πάσχειν, ἀλλὰ τῷ μὴ ἐθέλειν ἄρχεσθαι (trad. de A. Heller, 1999, p. 243). Voir aussi le *Discours XXXVIII*, 36. Pour des exemples d'abus des gouverneurs (accusés entre autres d'arrogance et de violence) et de l'attitude des Grecs, cf. A. Heller, 1999, p. 237-243. C.P. Jones (1978, p. 83-94) s'est penché lui aussi sur le sujet et sur le *Discours XXXVIII* de Dion. Il écrit : « By siding with either of the two cities, a governor could count on all the votes it controlled if the question arose of his prosecution » (p. 88).

<sup>61</sup> *Discours XXIV*, 20.

<sup>62</sup> *Discours XXXVIII*, 34 : καὶ γὰρ τῶν πόλεων ὁμοῦ γενομένοι πασῶν ἄρξετε, καὶ τοῖς ἡγεμόσι γενήσεται πλείων διατροπὴ πρὸς ὑμᾶς καὶ φόβος, ἐὰν ἀδικεῖν θέλωσιν (trad. de M. Cuvigny, 1994, p. 36-37).



Commençons donc, Nicomédiens, par considérer les raisons du conflit et, si elles sont si sérieuses qu'il vaille la peine de faire une guerre, non pas brève, comme celles où l'on recourt aux armes et qui peuvent trouver un remède dans la rapidité de la décision, mais une guerre longue et interminable que vous léguerez à vos enfants et à leur descendance et qui exclut tout espoir de réconciliation, luttons, disputons-nous et causons-nous tous les ennuis possibles, tout en étant désolés de ne pouvoir en causer plus<sup>63</sup>.

Aelius Aristide croyait d'ailleurs que les factions au sein de l'Empire, ou d'une cité, étaient toujours dommageables, puisqu'elles nuisaient au déroulement des guerres et menaçaient la paix durement acquise. Le rhéteur ajoutait qu'il était absurde pour les Grecs de se montrer reconnaissants envers Rome et la *Pax Romana*, pour ensuite dépenser autant d'énergie dans une quête de gloire pouvant s'avérer encore plus néfaste que la guerre<sup>64</sup>.

Enfin, la dernière flèche lancée par Aristide concernait l'importance accordée par les Hellènes à leurs institutions dites communes, telles que leurs sanctuaires, leurs assemblées et leurs concours. Selon lui, ils auraient dû avoir honte de se disputer aussi âprement ce qui devait les unir, les rendre plus forts et devenir le plus grand symbole de leur gloire<sup>65</sup>.

Les appels à la concorde ont donc mis en lumière un danger pernicieux, bien que très réel, pour les cités de l'Occident. Mais, quoi qu'en dirent les rhéteurs, la guerre comportait

---

<sup>63</sup> *Discours XXXVIII*, 21 (trad. de M. Cuvigny, 1994, p. 32). Dion ne se trompait pas, car les dissensions entre Nicée et Nicomédie durèrent tout le II<sup>e</sup> siècle, avant de se terminer dans la guerre civile qui opposa Nigér et Septime Sévère (voir M. Cuvigny, 1994, p. 32, note 8).

<sup>64</sup> *Discours XXIII*, 54. On a déjà mentionné la reprise des troubles entre Smyrne, Éphèse et Pergame, environ vingt ans après l'intervention d'Antonin le Pieux. C'est en réaction à ce retour des conflits qu'Aristide rédigea, entre 160 et 169, son discours sur la concorde (XXIII). On consultera à ce sujet E. Collas-Heddeland, 1995, p. 424.

<sup>65</sup> *Discours XXIII*, 66 : « As if you meant these titles to be refutations of faction, you have called your council chambers 'common', your temples and contests 'common', and everything which is most important, one might say, 'common'. Yet how must you not be in error in one way or the other? For if you are rightly proud of these things which are held in common, how should you not be ashamed to engage in strife because of them? » et 75-76 : « ...harmony is best. This is the true adornment of cities, this is their greatest protection, this is their greatest glory » (trad. de C. A. Behr, 1981).

son propre lot de difficultés et de problèmes, ce que certaines *poleis* apprirent à leurs dépens, lors de la guerre civile qui divisa l'Empire vers la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

### ***Guerre civile (stasis)***

Les hostilités entre l'empereur légitime, Septime Sévère, et l'usurpateur Pescennius Niger furent de courte durée (moins de deux ans), mais les cités de l'Orient romain, où se joua l'avenir de l'Empire, eurent amplement le temps de choisir un parti. Et on ne sera pas surpris de constater que leur choix s'appuyait sur la longue inimitié qui régnait entre elles à propos des *onomata*, plutôt que sur une réelle préférence.

D'ailleurs, les *poleis* qui eurent la mauvaise idée de s'allier à Niger furent sévèrement punies lors de sa défaite en 194, et la plupart des châtiments concernaient la perte de leur titulature honorifique au profit de leur ennemie, comme l'indiquent nos principales sources sur le sujet : Hérodien et Dion Cassius.

Les auteurs, modernes comme anciens, utilisent le terme de *stasis* (guerre civile) lorsqu'ils abordent cet épisode de l'histoire gréco-romaine. Tous font la même réflexion, à savoir qu'on parle de *guerre* contre les barbares, mais de *stasis* quand le conflit oppose des Grecs<sup>66</sup>. Dion de Pruse l'exprimait en ces mots : « À l'égard de gens qui sont si près et qui ont avec nous une frontière commune, la dispute et la haine ne ressemblent à rien d'autre qu'à une dissension à l'intérieur d'une même cité... »<sup>67</sup>. À propos de la *stasis* entre Sévère et Niger, Hérodien écrivait quant à lui :

---

<sup>66</sup> A. Heller, 1999, p. 249-250. L'historienne écrit : « l'orateur insiste sur les nombreux liens (de mariage, d'amitié, de commerce...) qui unissent les deux cités (Pruse et Apamée) et qui rendent leur différend exactement semblable à la discorde au sein d'une seule et même cité » (p. 250).

<sup>67</sup> Dion de Pruse (*Discours* XL, 27) : 'Η δὲ τῶν ἐγγύς οὕτως καὶ ὁμόρων διαφορὰ καὶ τὸ μῖσος οὐδενὶ ἄλλῳ ἔοικεν ἢ *στάσει* μιᾶς πόλεως (trad. de M. Cuvigny, Paris, Les Belles Lettres, 1994). Même Platon (*République*, V, 470c) utilisait le terme de *stasis* quand la guerre divisait des Grecs.

...quand circula la nouvelle de la victoire de Sévère (à Cyzique), aussitôt chez tous ces peuples la sédition (*stasis*) et la diversité de jugement s'abattirent sur les villes, non point tant par haine contre les empereurs en guerre ou par dévouement pour eux que par jalousie et querelle entre elles, et par envie, et pour la destruction de leurs frères de race. C'est la vieille maladie des Grecs qui, toujours en discorde les uns contre les autres et voulant détruire ceux qui paraissent dominer, ont épuisé la Grèce. Cette maladie de la jalousie et de l'envie passa aux villes de notre temps dans leur apogée<sup>68</sup>.

À la fin du II<sup>e</sup> siècle, qui de Sévère ou de Niger allait devenir l'empereur légitime était loin de faire l'unanimité. Les Romains étaient alors aux prises avec un prince dépravé, Didius Iulianus, tandis que Niger était gouverneur de la Syrie et Sévère légat de Panonie supérieure. Le mécontentement, bien que généralisé, était particulièrement fort en Syrie, où Niger ne tarda pas à se faire proclamer empereur par le peuple et ses légions. Convaincu d'une victoire facile, il ne se rendit pas immédiatement à Rome pour affronter Iulianus, mais préféra rester quelque temps encore à Antioche, où il était particulièrement apprécié. De son côté, Sévère décida lui aussi de profiter de l'insatisfaction romaine pour s'emparer du pouvoir. Contrairement à son adversaire, il se rendit sans attendre à Rome, où il fut plutôt bien accueilli. Mais selon Hérodien, les Romains accordèrent leur appui à Sévère parce qu'ils avaient peur de sa force (après tout, il pouvait compter sur l'appui de dix-sept légions, alors que Niger en avait entre six et huit). De plus, ils désapprouvaient la négligence de Niger et la couardise de Iulianus. En effet, ce dernier voyant sa position fragilisée, avait proposé à Sévère un partenariat qui ne dura cependant qu'un temps : en 193, le Sénat fit assassiner l'Empereur et donna les rênes de l'Empire à Sévère. Celui-ci se rendit sans attendre dans l'Est pour affronter Niger<sup>69</sup>.

---

<sup>68</sup> Hérodien, *Histoire romaine*, III, 2, 7-9 (trad. de L. Robert, 1977b, p. 23-24). L'auteur choisit le mot *στάσις* (III, 2, 7) lorsqu'il mentionne la réaction des cités orientales au moment où Septime Sévère prit le pouvoir : *ὥς δὲ διέδραμεν ἡ φήμη τῆς Σεβήρου νίκης, εὐθὺς ἐν πᾶσι τοῖς ἔθνεσιν ἐκείνοις στάσις καὶ διάφορος γνώμη ἐνέπεσε ταῖς πόλεσιν...*

<sup>69</sup> *Histoire romaine*, II, 7-14. Voir aussi A. Daguet-Gagey, 2000, p. 198-241 : Septime Sévère fut reconnu par le Sénat le 1<sup>er</sup> juin 193. Malgré sa victoire, Niger possédait le soutien d'une partie du Sénat et de plusieurs villes en Orient, dont Antioche.

Le gouverneur de Syrie réagit cette fois plus rapidement et envoya immédiatement le proconsul Asellius Aemilianos prendre Byzance en son nom. Il s'agissait d'une décision stratégique, puisque la ville était non seulement la plus grande et la plus prospère de la Thrace, mais également une des principales voies de communication entre l'Europe et l'Asie. Pendant l'été 193, la cité fut donc occupée par l'usurpateur. Sévère s'installa non loin de là, à Périnthe, pour entreprendre un siège qui s'avéra fort long. Byzance étant une place forte, elle était en mesure de résister aux assauts des troupes, entre autres grâce à ses murailles imposantes<sup>70</sup>.

À partir de ce moment, on assista dans les provinces orientales à l'explosion de la rivalité entre les cités. Les conflits qui les divisaient déjà, entre autres sur la question des titres honorifiques, trouvèrent dans cette guerre civile un exutoire qu'il ne leur fallut pas longtemps à saisir<sup>71</sup>. L'exemple de Nicomédie et de Nicée<sup>72</sup>, qui accueillirent et soutinrent chacune un candidat au trône et ses armées (Nicée pour Niger et Nicomédie pour Sévère) a été mentionné. En Syrie, le bastion de Niger, les cités se rallièrent promptement à l'usurpateur. Parmi elles : Laodicée et Antioche en Syrie, Tyr et Bérytos en Phénicie. Mais, lorsque Niger commença à essuyer quelques défaites, certaines *poleis* en profitèrent pour lui retirer leur soutien et, en même temps, s'opposer à leurs rivales. Ce fut le cas de Laodicée et de Tyr<sup>73</sup>.

---

<sup>70</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIV, 10, 3-4 : « Byzance avait des murailles très fortes. Le parapet était d'épaisses pierres carrées, reliées par des plaques d'airain; l'intérieur était fortifié par des chaussées et par des édifices, en sorte que l'ensemble semblait ne former qu'un mur épais, derrière lequel se trouvait un chemin couvert, facile à garder, qui longeait l'enceinte. Il y avait aussi, à l'extérieur, quantité de grandes tours avec des fenêtres se correspondant les unes aux autres tout à l'entour, de sorte que les assaillants se trouvaient pris dans l'intérieur du cercle formé par elles... » (trad. de E. Gros et V. Boissée, Paris, Firmin-Didot, 1870).

<sup>71</sup> D. Magie, 1950, p. 669-672.

<sup>72</sup> Tel que mentionné dans l'*Introduction* de ce travail de recherche.

<sup>73</sup> Hérodien, *Histoire romaine*, III, 1-3. Pour un récit complet du conflit entre Niger et Sévère, on lira également D. Magie, 1950, p. 669-672. Cf. aussi M. Chéhab, 1962, p. 35-36.

La bataille finale eut lieu en avril 194, dans la plaine d'Issos en Syrie<sup>74</sup>, où Niger subit une défaite totale. Vaincu, il prit la fuite pour chercher refuge d'abord à Antioche, puis chez les Parthes. Il fut toutefois arrêté et mis à mort avant de parvenir à destination<sup>75</sup>. Sa tête fut envoyée à Byzance, afin d'intimider les habitants qui refusaient toujours de se rendre, mais sans grand succès, puisque la cité résista jusqu'en 196. Le siège avait donc duré trois ans (de 193 à 196)<sup>76</sup>.

Après sa victoire à Issos, Sévère ne tarda pas à prendre des mesures punitives contre les *poleis* qui avaient soutenu Niger. Nicée perdit ainsi son titre de « première » au profit de Nicomédie, qui devint la seule à posséder cet honneur fort envié<sup>77</sup>. On a vu que depuis l'époque de Domitien, toutes deux portaient celui de « première de Bithynie et du Pont ». Or, le statut de *πρώτη*, qui apparaissait jusque-là sur la porte de Lefke à Nicée, a été raturé, probablement à l'époque de Sévère<sup>78</sup>.

<sup>74</sup> Consulter Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIV, 7, 2-4 et Hérodien, *Histoire romaine*, III, 4, 5. Voir aussi A. Daguet-Gagey, 2000, p. 240.

<sup>75</sup> En fait, il eut la tête coupée, et celle-ci fut envoyée à Byzance et attachée à une croix. Septime Sévère souhaitait que cette preuve de la défaite de Niger et de sa puissance pousse le peuple de Byzance à reconnaître sa victoire (Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIV, 8, 3).

<sup>76</sup> Cf. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIV, 8, 3 et Hérodien, *Histoire romaine*, III, 4, 4-5.

<sup>77</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIV, 8, 4 ; Hérodien, *Histoire romaine*, III, 2, 7-10 ; L. Robert, 1977b, p. 1-3, 22-25 ; B. Burrell, 2004, p. 163-165.

<sup>78</sup> Voir L. Robert, 1977b, p. 4, 20-24. Comme l'indiquait L. Robert (1977b, p. 22), ce « martelage systématique du titre, – ne se conçoit guère qu'en un temps de crise », auquel correspondent parfaitement les premières années du règne de Sévère. P.N. Langer (1981, p. 140-142) précisait : « Certainly they (les titres) had been lost by the time of Caracalla (le successeur de Sévère), when an inscription refers to Nicaea by a number of honorary epithets (*λαμπρωτάτη, φίλη, εὐσεβεστάτη*, etc.) but not by the titles metropolis, protos, or neokoros ». Pourtant, l'historienne (p. 143-144) n'est pas d'accord avec les conclusions tirées par L. Robert. Elle ne croit pas que Nicée fut dépouillée de son titre par Sévère, puisque les sources épigraphiques et numismatiques laissent croire que la cité perdit ses honneurs avant son arrivée au pouvoir : « But Nicaean coins from Antoninus Pius to Septimius Severus are totally lacking in city titles » (p. 143). Alors qu'on sait très bien qu'une cité n'aurait pas hésité à afficher ces honneurs si elle les avait possédés. A. Heller (2006, p. 292-294) réfute elle aussi l'analyse de L. Robert, pour des raisons similaires : l'absence de continuité dans la titulature de la ville entre Hadrien et Septime Sévère.

Celle qui subit sans contredit le châtement le plus sévère fut pourtant Byzance, dont le siège s'était éternisé. Elle perdit non seulement ses titres au profit de sa rivale, Périnthe, mais fut réduite au statut de village (*kome*), et tomba de ce fait sous la domination de sa voisine honnie, qui la traita d'ailleurs fort mal. En outre, la cité fut détruite par les troupes de l'Empereur et il ne resta rien des théâtres, des bains et des murailles qui avaient fait sa fierté. Si la plupart des citoyens s'en tirèrent avec la confiscation de leurs biens, les soldats et les magistrats ne bénéficièrent pas de cette clémence et furent mis à mort. Périnthe obtint également les terres de Byzance, ce qui permettait à Sévère d'aider les villes qui l'avaient soutenu à se relever d'une guerre qui avait drainé leurs ressources. Dans le cas de Périnthe, ces nouvelles terres permirent de financer la construction d'un temple. La cité put ainsi devenir la première à obtenir une néocorie en Thrace<sup>79</sup>.

Entièrement dévouée à Niger, Antioche fut elle aussi durement sanctionnée. Sévère lui retira son autonomie et la rétrograda au statut de *kome* soumise, à l'instar de Byzance, à son ennemie Laodicée. L'Empereur interdit probablement les spectacles et les festivals. On croit par exemple que Sévère mit fin au festival olympique célébré dans la cité pour le combiner à des jeux se déroulant plutôt à Issos, afin de commémorer sa victoire (probablement en 196). Il établit également son quartier général à Antioche pendant la guerre contre les Parthes (197-198), ce qui taxa les ressources de la ville. De plus, afin de payer ses soldats, il obligea les Antiochiens à fournir quatre fois les montants qu'ils avaient consentis à Niger. Enfin, c'est pour cette raison que vers la fin de 194 ou au début de 195, il divisa la province de Syrie en deux, afin de réduire sa puissance et de mieux la contrôler : la Koilè Syrie (dont la capitale fut Laodicée, et non Antioche comme par le passé) et la Syrie-Phénicie (Tyr).

---

<sup>79</sup> A. Daguet-Gagey, 2000, p. 221-228 et B. Burrell, 2004, p. 236-237. Cette dernière écrit : « The punishment for Byzantium's crimes of revolt and stubborn defiance was particularly severe. All the soldiers and magistrates were put to death, the walls were demolished, and citizens' property was confiscated ». Pour les sources : Hérodien, *Histoire romaine*, III, 6, 9-10 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIV, 10-14 et LXXV, 14. Une des premières pièces de monnaie désignant Périnthe comme Néocore date de la seconde visite de Sévère dans la cité, en 196, et fut frappée en l'honneur de sa victoire sur Byzance. Il est cependant possible que le titre ait été accordé lors d'un premier séjour, en 193-194 (B. Burrell, 2004, p. 236). Pour la monnaie : *BMC*, 33. Byzance retrouva ses droits possiblement en 201 (C.R. Whittaker, London, Loeb Classical Library, 1969, p. 294, note 1).

Sévère fit également construire des édifices publics à Laodicée et la monnaie de la cité devint la principale monnaie de l'Est<sup>80</sup>. La déchéance d'Antioche ne dura pourtant pas et, à la demande de Caracalla, le fils de l'Empereur alors consul et de passage à Antioche, elle put reprendre son rang et regagna son autonomie et son statut de capitale en 202. Sévère avait alors modifié sa politique et tentait de se concilier les provinces. Il est même possible que la pétition de Caracalla voulant réhabiliter la ville ait été instiguée par lui, dans ce but<sup>81</sup>.

Même les cités qui se rangèrent aux côtés du vainqueur ne s'en tirèrent pas sans dommage. Laodicée et Tyr, par exemple, subirent la vengeance de Niger lorsqu'elles changèrent de camp. Le gouverneur se montra sans pitié et ordonna à ses troupes maures de détruire les traîtresses. Les soldats pillèrent et incendièrent les deux villes, en plus de massacrer les habitants. Selon Hérodien, ils firent également endurer de nombreux outrages aux Laodicéens<sup>82</sup>.

Sidon connut un sort similaire à celui de Laodicée et de Tyr. Une inscription funéraire commémorant la bravoure d'Antipatros, un Sidonien, permet de le croire. On pense en effet que Niger aurait pu lancer ses troupes africaines sur la ville : « Ci-gît le chef d'un absolu

---

<sup>80</sup> Pour un exemple de monnaie à l'époque où Laodicée dominait : *BMC Rom. Emp.*, V, p. cxxii. Sur la division de la Syrie, on peut également lire A. Béranger-Badel, 2004, p. 44-45. Celle-ci souligne l'importance du légat de Syrie dont la puissance influença plus d'une fois l'histoire romaine, entre autres grâce aux légions qu'il contrôlait et qui pouvaient appuyer un empereur en cas de besoin. Ce fut le cas pour Niger, ainsi que pendant la guerre civile de 68-69, lorsque Vespasien put compter sur quatre légions syriennes fournies par le légat C. Licinius Mucianus. Grâce à leur soutien, Vespasien put occuper le trône. Voir également M. Chéhab, 1962, p. 35-36.

<sup>81</sup> E.S. Bouchier, 1921, p. 115-116 ; D. Magie, 1950, p. 672 ; G. Downey, 1961, p. 239-243. que Laodicée était jalouse d'Antioche. Fondées toutes les deux par Séleucos Nikatôr, elles avaient à l'origine une taille et un rang égaux. Par contre, Antioche prit rapidement de l'importance et devint la principale ville de Syrie, avant de devenir la capitale de la province romaine (*ibid.*, p. 239-240). Hérodien (*Histoire romaine*, III, 6, 9) résumait : ...ὥσπερ καὶ Ἀντιόχεια Λαοδικεῦσιν. ἔπεμψε δὲ καὶ χρήματα πλεῖστα ἐς ἀνοικισμὸν τῶν πόλεων ἃς ἦν λυμηνάμενος ὁ Νίγρου στρατός.

<sup>82</sup> Hérodien, *Histoire romaine*, III, 3, 3-5. L'historien affirmait que l'obéissance totale des troupes maures aux ordres de Niger reposait sur leur soif de sang, ainsi que leur insouciance devant la mort et le danger (III, 3, 5). À propos des outrages (III, 3, 5) : ἐπιπεσόντες τοῖς Λαοδικεῦσιν οὐ προσδοκῶσι παντὶ τρόπῳ τὸν τε δῆμον καὶ τὴν πόλιν ἐλυμήναντο.

courage, Antipater, qui tient en honneur d'être l'ami unique de tous les hommes, qui sauva sa patrie de la guerre des Maures de son sang et de sa vie. Utile et excellent, il vécut ... ans ». Cependant, contrairement à Tyr qui reçut en remerciement le titre de colonie romaine, aucun avantage ou signe de faveur de la part de Sévère n'a encore été découvert<sup>83</sup>. C. Apicella précisait : « On peut invoquer les lacunes de nos sources, mais il est curieux que les monnaies n'attestent aucun changement de statut de la cité, aucun titre honorifique qu'on puisse mettre en relation avec la fidélité de Sidon à Septime Sévère »<sup>84</sup>.

Il n'est donc pas exclu que Sidon ait choisi de soutenir Niger, en tant que Légat de Syrie, d'autant plus que la cité portait le titre de *nauarchis*, c'est-à-dire qu'elle pouvait abriter la flotte romaine. « Si celle-ci ou une de ses escadres était stationnée à Sidon au moment de la guerre civile, Sidon serait naturellement restée fidèle à Niger »<sup>85</sup>. De plus, on comprendrait mieux pourquoi Hérodiens<sup>86</sup> ne mentionne pas la cité, alors qu'il accorde beaucoup d'attention à celles de Tyr et de Laodicée. Mais là encore, les preuves sont absentes et rien ne permet de conclure à la loyauté de Sidon envers l'usurpateur (punition de Sévère, etc.). Cette préférence face à Tyr correspondrait donc davantage à une perte de prestige de Sidon à cette époque, ce qui expliquerait également pourquoi Tyr se querellait davantage avec Bérytos<sup>87</sup>.

---

<sup>83</sup> C. Apicella, 2002, p. 146, note 208 et p. 147 ; M. Sartre, 2001, p. 654, note 69. Pour la traduction de l'inscription (conservée au Louvre, dans le département des Antiquités orientales, numéro d'inventaire AO 4924) : M. Sartre dans *Liban, l'autre rive*, Paris, 1998, p. 305.

<sup>84</sup> C. Apicella, 2002, p. 148, note 213.

<sup>85</sup> *Ibid.*, 2002, p. 148. M. Sartre soulignait également (2001, p. 622 et 705) que les villes de Tyr et de Laodicée portaient elles aussi le titre de *nauarchis*. C'est donc la *présence* de la flotte à proximité de la ville, plutôt que le titre lui-même, qui devait être un facteur important.

<sup>86</sup> En effet, dans son histoire romaine, Hérodiens ne mentionne nulle part la ville de Sidon. Par contre, il fait maintes références à Tyr et Bérytos. Pour n'en donner qu'un exemple : κατὰ δὲ Φοινίκην Τύριοι Βηρυτίων ἔχθει (III, 3, 3).

<sup>87</sup> C. Apicella, 2002, p. 148. Cf. également M. Sartre, 2001, p. 654, note 69 : « En réalité, on observe qu'à l'époque impériale, la véritable rivalité oppose Tyr à Bérytos, ce qui confirme le déclin relatif de Sidon dans la hiérarchie des cités de Phénicie ».



L'étude des querelles entre les cités et de leurs conséquences, tant pour la réputation des Grecs que pour leur statut au sein des provinces, permet de constater toute l'importance des titres honorifiques pour les Hellènes. Malgré les nombreux problèmes générés par la course aux honneurs, qu'il s'agisse du temps consacré aux ambassades, du sacrifice de leurs soldats sur les champs de bataille ou encore de la remise en question de leur loyauté, les Grecs s'acharnèrent à enrichir, coûte que coûte, la titulature de leurs cités. Quelle était leur motivation? Pourquoi étaient-ils prêts à tous ces excès? On ne peut s'empêcher de croire qu'une partie de la réponse se trouve dans les avantages concrets qui devaient y être attachés, qu'ils soient de nature politique, économique ou sociale.

### CHAPITRE III

#### AVANTAGES ET ENJEUX

Comme on l'a mentionné, sans les privilèges *matériels* liés aux titres, la course aux honneurs peut sembler bien puérile, malgré l'ancienneté des *onomata* dans le monde grec. Mais si la présence d'avantages tangibles ne fait aucun doute (la plupart des auteurs en signalent quelques-uns), personne n'a encore essayé de les rassembler de manière à mesurer leur importance et leur impact. La tâche n'est d'ailleurs pas facile. On ne dispose que de bribes d'informations, obtenues à partir de fouilles archéologiques partielles<sup>1</sup>, d'extraits de discours cherchant davantage à convaincre la foule qu'à transmettre des faits, et de quelques inscriptions.

Une autre difficulté à ne pas négliger concerne la relation de tous les titres avec le culte impérial, qu'il soit local ou provincial. Un grand nombre de bienfaits sont donc présents dans toutes les cités qui ont élevé un temple à un empereur, même s'il n'y avait aucun lien avec le titre de néocore. Or, il faudra retenir uniquement les privilèges attachés aux *poleis* qui ont reçu l'honneur d'ériger un temple *provincial*, dont le rôle était de rassembler dans une même célébration l'ensemble des cités du *koinon*<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Toutes les villes néocores, par exemple, n'ont pas fait l'objet de fouilles, soit par manque de moyens financiers, soit parce que la présence d'une ville moderne les rend impossibles.

<sup>2</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 244 : « il est manifeste que toutes ces obligations de la cité "néocore" ne sont pas le privilège des cités "néocores" seulement, mais de toutes les cités dans lesquelles fut institué un culte impérial provincial ». On a vu que le culte impérial existait ailleurs, mais que les cités ne se battaient pas pour le titre, car elles avaient un référent différent (ancienneté, etc.). C'était le cas en Syrie, mais aussi dans les provinces occidentales de l'Empire.

Enfin, le défi est également accru par la définition parfois déconcertante des *onomata* qui, on l'a vu, se recoupent les uns les autres. Par conséquent, on constate rapidement que l'analyse des avantages ne peut se faire par « titre », car il serait difficile de déterminer à quel honneur sont associés certains d'entre eux. Une approche par « cité » s'avère elle aussi peu pratique, principalement parce qu'on ne possède pas d'informations pertinentes sur chacune d'entre elles. Seule une étude thématique (avantages économiques, politiques et sociaux) permet de contourner ces obstacles et d'obtenir un portrait aussi complet que possible de la situation.

### **Avantages économiques**

On sait que les titres honorifiques furent souvent accompagnés de privilèges financiers substantiels. Par contre, leur attribution n'obéissait à aucune règle précise, en plus de varier énormément selon les empereurs, les cités et les époques. On remarque néanmoins qu'à l'exception de quelques avantages fiscaux, la plupart des contributions de nature économique concernaient les concours et les festivals du culte impérial. On possède également de nombreux exemples de la générosité impériale en matière de développement urbain.

### ***Développement urbain***

M. Corbier a consacré plusieurs ouvrages à la fiscalité romaine. Dans un article qui portait entre autres sur les dépenses du prince, elle rappelait que ce dernier était avant tout un bâtisseur, dont le « devoir public » consistait à financer des constructions dans l'ensemble de l'Empire, tant en Occident qu'en Orient. Il faut toutefois préciser que les sommes investies ne provenaient pas nécessairement de ses réserves personnelles. Généralement, l'empereur se contentait d'autoriser l'utilisation d'une partie des impôts pour les travaux, ou encore il permettait la création d'une nouvelle taxe. Il pouvait aussi se contenter d'envoyer les spécialistes requis (architectes, arpenteurs, géomètres, etc.)<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> M. Corbier, 1985, p. 221-223. Voir aussi P. Veyne, 1976, p. 638-642. L'historien écrivait : « L'empereur fait construire des édifices utiles, ce qui est son devoir et ne peut passer pour une

Cela étant dit, la libéralité des princes n'était pas désintéressée, puisque les édifices publics ainsi élevés, comme les *fora* et les temples, étaient des symboles du pouvoir romain, visibles jusque dans les cités les plus éloignées de Rome<sup>4</sup>. Cette forme de propagande impériale était d'ailleurs plus efficace dans les villes de grande envergure que dans les bourgades de second ordre, puisque les signes du pouvoir y étaient admirés par un public beaucoup plus large<sup>5</sup>.

Rien d'étonnant, donc, à ce que les empereurs aient souvent choisi d'investir dans le développement urbain lorsqu'ils accordèrent un titre à une *polis* qui se démarquait. Les recherches menées sur les trois principales villes d'Asie (Smyrne, Pergame et Éphèse) enrichissent nos connaissances sur ce point, particulièrement pour la période qui s'étend de Domitien à Hadrien, époque qui correspond, on l'a vu, à la naissance de la compétition entre ces rivales et à la multiplication des néocories.

Dans le cas d'Éphèse, on se rappellera que la cité avait obtenu le titre de « gardienne » sous Domitien, honneur qui fut transféré à Vespasien lors de sa *damnatio memoriae*. Cela permit aux Éphésiens de conserver le temple élevé pour l'occasion. H. Halfmann décrivait ainsi le somptueux complexe religieux :

Il s'agissait de l'édifice le plus imposant construit depuis la période augustéenne. Il dominait l'agora civique, sur une puissante terrasse (soutenue par des substructions) de

---

évergésie que dans le style monarchique ; il en fait construire d'autres qui satisfont son goût de bâtir, son désir d'exprimer sa majesté ou tout simplement le royal caprice qu'il a pour une cité qui est sa favorite » (p. 639).

<sup>4</sup> A. Arnaud-Portelli (2005) qualifie de « monuments symboliques » les édifices qui, comme les *fora*, les basiliques judiciaires et les temples, représentaient le pouvoir romain à Carthage. Il en allait certainement de même pour les monuments et espaces réservés au culte impérial.

<sup>5</sup> B. Burrell, 2004, p. 355-356 : « Thus the Romans made frequent evaluations of which cities in a province were foremost in importance and honor, and it was generally those that won further and greater honors. [...] Provincial centers like Ephesos received the most, probably because that was where propaganda value of such donations was greatest ».

64,5 mètres sur 85,6, que l'on atteignait par un escalier extérieur situé au nord et au centre de laquelle s'élevait un périptère de 24 mètres sur 34<sup>6</sup>.

La construction, achevée en 88-89, est sans conteste un avantage économique découlant de la néocorie, puisque les coûts générés n'étaient pas défrayés par la cité qui hébergeait le culte provincial, mais par l'ensemble des *poleis* du *koinon* d'Asie. Ce qui, d'ailleurs, valait pour toutes les néocores de l'Orient romain ayant eu à bâtir un nouveau temple<sup>7</sup>.

En outre, Domitien envoya à Éphèse un « délégué à la construction », le procurateur Ti. Claudius Clemens, responsable de la supervision des travaux. Stimulée par la prestance du nouveau temple, la ville entreprit elle aussi de grands chantiers (un nymphée, un gymnase, etc.), auxquels participa parfois l'Empereur. Par exemple, en 86, il aurait assumé les dépenses liées au développement d'une nouvelle rue<sup>8</sup>.

Dans les années qui suivirent l'attribution du titre, on vit aussi apparaître de nombreux espaces consacrés au déroulement des *Olympieia*, dont une grande place et une palestre. Or, l'entretien de cet ensemble était assuré par une fondation dont le principal bienfaiteur était Domitien<sup>9</sup>. Il est vrai que des concours communs étaient parfois déjà en place dans les cités, avant qu'elles ne deviennent officiellement néocores. Il semble que ce fut le cas des *Olympieia* d'Éphèse. Il s'agirait donc probablement d'un ancien concours, auquel on insuffla

---

<sup>6</sup> H. Halfmann, 2004, p. 58.

<sup>7</sup> *Ibid.* Pour une liste des temples construits en relation avec une néocorie, on pourra consulter E. Collas-Heddland, 1993, p. 175-195 et B. Burrell, 2004, p. 305-314. Par contre, il semble que toutes les cités n'ont pas participé aux frais de façon équivalente, mais plutôt selon leur taille et leur capacité.

<sup>8</sup> On lira à ce sujet H. Halfmann, 2004, p. 58-63. Cf. *I. Ephesos*, 853 (une inscription honorant le procurateur), et *I. Ephesos*, 263b (une inscription trouvée sur un édifice d'Éphèse, concernant une rue construite par Domitien). À propos de la relance de la construction dans la cité, H. Halfmann (2004, p. 58) invoque comme preuve l'extrait suivant d'un décret urbanistique (*I. Ephesos*, 449, l. 11-15) : « puisqu'à la grandeur nouvelle des constructions impériales convient aussi la rénovation des anciens édifices... » (ἐπεὶ τοῖς νέοις τῶν Σεβαστείων ἔργων μεγεθέσιν καὶ ἡ τῶν παλαιῶν κτισμάτων ἀνανέωσις ἔπρεπεν). Trad. de E. Collas-Heddland, 1993, p. 342.

<sup>9</sup> H. Halfmann, 2004, p. 58-63.

une nouvelle vitalité<sup>10</sup>. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ancienneté de ces jeux n'empêcha pas l'Empereur d'assurer en partie leur financement, après avoir accordé à la cité le titre de gardienne.

Trajan se montra moins généreux que Domitien<sup>11</sup>. Il n'accorda aucun honneur à Éphèse et les nouvelles constructions, beaucoup plus rares, ne bénéficièrent pas de l'aide impériale. La cité et certains citoyens privilégiés assumèrent seuls les frais des travaux<sup>12</sup>. Par contre, les deux faits ne sont pas nécessairement liés, puisque Pergame obtint sa deuxième néocorie sous l'Empereur (la première ville, on le sait, à posséder le titre deux fois), sans que ce dernier investisse dans le développement urbain de la *polis*. À l'instar d'Éphèse, les constructions importantes entreprises sous son règne à Pergame furent financées par de riches résidents, tels que C. Antius A. Iulius Quadratus, alors proconsul d'Asie<sup>13</sup>. À l'exception peut-être du temple impérial (le *Traianeum*), dont les coûts, comme le voulait la coutume, furent sans doute partagés par la province. En fait, ce temple « nécessita des

---

<sup>10</sup> B. Burrell, 2004, p. 68 : « though a contest known as *Olympia* was celebrated in Ephesos under Domitian, this was probably a revival of an earlier festival; the evidence does not associate it with either the provincial temple of the Augusti or with Domitian personally ». A. Heller (2006, p. 191) ajoutait d'ailleurs que « si le statut exact des *Olympia* d'Éphèse [...] (peut) prêter à discussion, l'essentiel reste que l'obtention de la néocorie a indubitablement entraîné des constructions à grande échelle, dans le but d'accueillir les nombreux visiteurs attendus lors de fêtes qui, sans être des *Koina Asias*, profitaient du rayonnement du nouveau culte impérial provincial ».

<sup>11</sup> Par contre, sous Domitien, aucun chantier important ne semble avoir été lancé à Pergame, ce qui pourrait s'expliquer par le fait qu'elle ne reçut aucun honneur de l'Empereur. La seule néocorie qu'elle possédait étant celle d'Auguste (H. Halfmann, 2004, p. 57).

<sup>12</sup> H. Halfmann, 2004, p. 87-97. L'auteur donne de nombreux exemples de constructions ou de réfections entreprises par des particuliers, comme les travaux du prytanée, par le prytane Dionysodôros (*I. Ephesos*, 1024, l. 12-13 : τοῦς τε βωμοὺς καὶ τὰ λοιπὰ, ὅσα κατεσκεύακεν ἡ ἐπεσκεύακεν πρύτανις Διονισόδωρος, πάντα διὰ...).

<sup>13</sup> Pour un survol des travaux amorcés sous Trajan, on consultera H. Halfmann, 2004, p. 67-76. Par exemple, le développement de l'acropole de Pergame, la construction de nouvelles voies, l'agrandissement du gymnase, etc.

travaux d'une telle ampleur, répondant à un plan si ambitieux, qu'il paraît peu probable que l'évergétisme impérial n'ait pas trouvé là l'occasion de se manifester »<sup>14</sup>.

Sous Hadrien, Pergame et Éphèse devinrent toutes deux métropoles. Pergame reçut l'honneur lors de la visite du prince en 123, mais il est impossible de discerner une aide impériale quelconque dans les travaux lancés à la même époque. Éphèse, quant à elle, obtint le titre avant 124, ou avant 132<sup>15</sup>. Ce n'est cependant qu'à partir de 129, après le second passage d'Hadrien dans la ville, que la *polis* commença à bénéficier de l'aide financière de l'Empereur, grâce à laquelle elle entreprit divers travaux, dont certains dans le sanctuaire et d'autres dans le port. Il fit également venir du blé d'Égypte<sup>16</sup>. Mais comme on ne connaît pas la date exacte de l'attribution du titre de métropole, on ne peut relier ces avantages au nouveau statut de la cité avec certitude. On sait cependant qu'ils ne peuvent découler de la deuxième néocorie d'Éphèse, accordée uniquement entre 131 et 132, quelques années après qu'Hadrien eut commencé à faire preuve de générosité<sup>17</sup>.

Pourtant, Hadrien se montra particulièrement prodigue dans la distribution des honneurs. Comment expliquer alors que ni Éphèse, ni Pergame, deux des principales villes d'Asie, n'en aient pas profité davantage ? On connaît déjà une partie de la réponse : leur rivalité avec

---

<sup>14</sup> A. Heller, 2006, p. 182.

<sup>15</sup> À Éphèse, on note une baisse des travaux en général. Tandis qu'à Pergame, les traces dont on dispose font plutôt état de la participation de riches particuliers. M. Le Glay, 1986, p. 170-173 ; H. Halfmann, 2004, p. 77-83 ; B. Puech, 2004, p. 402.

<sup>16</sup> H. Halfmann, 2004, p. 98-100. Voir aussi *I. Ephesos*, 274, une inscription d'Éphèse honorant l'Empereur pour sa générosité : ...καὶ σωτήρα διὰ τὰς ἀνυπερβλήτους δωρεὰς Ἀρτέμιδι, διδόντα τῇ θεῷ τῶν κληρονομιῶν καὶ βεβληκότων τὰ δίκαια καὶ τοὺς νόμους αὐτῆς, σειτοπομπή[ας δὲ] ἀπ' Αἰγύπτου παρέχοντα καὶ τοὺς λιμένας πο[ιήσαν]τα πλωτοῦς, ἀποστρέψαντά τε καὶ τὸν βλά[πτοντα τοὺς] λιμένας ποταμὸν Κάυστρον διὰ τὸ...

<sup>17</sup> Comme l'écrit E. Collas-Heddeland (1993, p. 65) : « la date exacte de l'obtention de cette deuxième néocorie est loin d'être sûre. Le dernier document mentionnant le simple titre de "néocore" est daté des années 130/131 ; le premier à proclamer le titre de "deux fois néocore" date des années 132/133 ».

Smyrne<sup>18</sup>. Car Hadrien avait décidé de favoriser cette dernière, comme l'indique une inscription datant de 124 ap. J.-C. (ou un peu plus tôt). Ce texte établit sans équivoque possible un rapprochement entre le titre de « gardienne du temple impérial » et des bienfaits économiques :

...et ce que nous avons obtenu du maître César Hadrien grâce à Antonius Polémon : le deuxième décret du Sénat, par lequel nous sommes devenus deux fois néocores, le concours sacré, l'immunité fiscale, des théologues, des hymnodes, un million cinq cent mille drachmes, des colonnes pour l'*aleiptérion* : soixante douze en marbre de Synnada, vingt en marbre de Numidie et six en porphyre<sup>19</sup>.

Il faudra revenir à quelques reprises sur cette inscription, puisqu'elle mentionne plusieurs contributions impériales ayant suivi la deuxième nécorie. Cependant, dans le cadre du renouvellement urbain, on doit surtout retenir l'exemple des colonnes fournies pour l'*aleiptérion*, « un édifice où l'on s'enduit d'huile »<sup>20</sup>. C'est d'ailleurs ce que confirme Philostrate, dans sa biographie du sophiste Polémon, en écrivant que l'argent offert par Hadrien servit à construire le « plus magnifique gymnase de l'Asie », dont faisait logiquement partie l'*aleiptérion*. Polémon ajoutait que la somme consentie permit également d'aménager un marché aux grains, et de bâtir un temple sur un promontoire situé à proximité de la ville<sup>21</sup>.

<sup>18</sup> H. Halfmann (2004, p. 99) le justifie d'ailleurs ainsi : « Il faut vraisemblablement chercher aussi les raisons de cet état de chose dans la rivalité avec Smyrne et dans la personne du sophiste Polémon ».

<sup>19</sup> *I. Smyrna*, 697, l. 33-42 : καὶ ὅσα ἐπετύχομεν παρὰ τοῦ κυρίου Καίσαρος Ἀδριανοῦ διὰ Ἀντωνίου Πολέμωνος· δεύτερον δόγμα συνκλήτου, καθ' ὃ δις νεωκόροι γεγόναμεν· ἀγῶρα ἱερὸν, ἀτέλειαν, θεολόγους, ὑμνωδοὺς, μυριάδας ἑκατὸν πεντήκοντα, κείοντας εἰς τὸ ἀλειπτήριον Συναδίου οὐβ', Νομεδικούς κ', πορφυρείτας ς' (trad. de E. Collas-Heddeland, 1993, p. 237). Cette inscription a déjà été citée (partiellement) lorsqu'il fut question du rôle des sophistes dans l'obtention des titres (p. 57, note 177). Voir aussi à ce sujet H. Halfmann, 2004, p. 98.

<sup>20</sup> A. Heller, 2006, p. 191.

<sup>21</sup> *Vies des Sophistes*, I, 531 : Ἀδριανὸν γοῦν προσκείμενον τοῖς Ἐφεσίοις οὕτω τι μετεποίησε τοῖς Σμυρναίοις, ὥς ἐν ἡμέρᾳ μιᾷ μυριάδας χιλίας ἐπαντλήσαι αὐτὸν τῇ Σμύρνῃ, ἀφ' ὧν τὰ τε τοῦ σίτου ἐμπόρια ἐξεποιήθη καὶ γυμνάσιον τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν μεγαλοπρεπέστατον καὶ νεὼς τηλεφανὴς ὁ ἐπὶ τῆς ἄκρας ἀντικεῖσθαι δοκῶν τῷ Μίμαντι.



Ces sources permettent de constater que la compétition avait un impact direct sur les avantages obtenus par une cité. Après tout, comme Smyrne, Éphèse était elle aussi deux fois néocore. De plus, elle fut métropole sous Hadrien, alors que Smyrne dut attendre l'arrivée des Sévères. Sans l'ambassade de Polémon auprès de l'Empereur, sans leur relation d'amitié déjà mentionnée, la réalité aurait pu être bien différente. Autrement dit, l'obtention d'un titre ne garantissait probablement pas la concession de privilèges financiers, surtout en Asie, où trois villes se disputaient la primauté. Encore fallait-il que la *polis* se démarque pour mériter une part des recettes impériales.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les *onomata* ont parfois été accompagnés d'avantages économiques ayant favorisé la construction, surtout dans le cas de la néocorie. D'ailleurs, la présence d'un temple provincial était un des principaux enjeux de la course aux honneurs, puisque les concours et les festivals qui l'accompagnaient étaient une source d'enrichissement.

### *Concours et festivals*

Le culte impérial était en effet l'occasion pour une cité de célébrer l'empereur tout en profitant d'avantages économiques non négligeables. Les festivités prenaient diverses formes, dont la procession qui rassemblait les délégués du *koinon* et qui était menée par les représentants des « premières ». D'autres activités occupaient également les visiteurs, comme les prières, les sacrifices et, bien sûr, les concours et les fêtes qui étaient assurément

---

On a vu que les sophistes comme Polémon pouvaient jouer un rôle important dans l'attribution des honneurs et des avantages (*supra*, p. 56-58), surtout dans le cas de Smyrne, Pergame et Éphèse, qui furent longtemps, on le sait, en compétition. Il existe par contre un écart entre le contenu de l'inscription et le texte de Philostrate. Ce dernier mentionne dix millions de drachmes, et non cinq cent mille. Si rien ne permet de trancher sur ce point, le biographe semble se tromper sur la séquence d'attribution des deuxième néocories de Smyrne et d'Éphèse. Comme on l'a mentionné, Smyrne avait envoyé Polémon en ambassade auprès de l'empereur afin de défendre ses intérêts face à Éphèse. Or, Philostrate semble croire qu'Éphèse avait déjà obtenu sa deuxième néocorie à ce moment, d'où la nécessité pour Smyrne d'agir. Mais ce n'était pas le cas. L'inscription citée comportait entre autres une liste de consuls (*I. Smyrna*, 697, l. 5-6) qui permet de la dater avec une certaine précision, puisqu'ils étaient en fonction en 124 ap. J.-C. Smyrne a donc dû recevoir sa deuxième néocorie avant

au programme<sup>22</sup>. Les concours permettaient aux athlètes et artistes de se mesurer les uns aux autres dans des compétitions diverses, et pouvaient inclure des panégyriques et des combats de gladiateurs. Leur fréquence était probablement variable, mais il est possible qu'ils aient d'abord eu lieu aux quatre ans, avant de devenir annuels. Les festivals, quant à eux, étaient organisés pour souligner des événements particuliers, tel l'anniversaire d'un empereur. Dans le cas des jeux comme des fêtes, les réjouissances pouvaient durer plusieurs jours<sup>23</sup>.

Cette fois encore, il ne sera pas facile de rattacher les avantages économiques à un statut précis, le siège du culte impérial pouvant tout autant être associé au titre de néocore qu'à celui de métropole. D'autant plus que la fondation de certains concours précédait l'acquisition d'un nouveau statut. Mais il est possible d'expliquer la relation entre les jeux et les titres, basée sur une hiérarchie dans l'attribution des honneurs (concours communs d'abord, suivis de la néocorie et, enfin, du titre de métropole)<sup>24</sup>. Mais il faut surtout retenir

---

Éphèse, qui elle ne l'a obtenue qu'après 130-131 ap. J.-C., tel qu'expliqué précédemment. Cf. à ce sujet E. Collas-Heddeland, 1993, p. 46-47 et H. Halfmann, 2004, p. 98.

<sup>22</sup> Cf. E. Collas-Heddeland, 1993, p. 213. L'historienne rappelait que la procession était aussi composée du grand-prêtre provincial, des magistrats et de certains particuliers.

<sup>23</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 232-233 ; S.R.F. Price, 1984, p. 104-106. Sur la fréquence, on sait qu'en Bithynie, par exemple, les concours se déroulaient alternativement à Nicée et Nicomédie : « They are pentaeteric (following a four-year cycle) and appear in both Nicomedia and Nicaea. Each city had a separate cycle and the evidence of their coinages [...] indicates that the games fell alternately in Nicomedia and Nicaea at two-year interval » (P.N. Langer, 1981, p. 106). Ce qui, comme le précise l'historienne, donnait le temps aux organisateurs de préparer les jeux. S.R.F. Price (1984, p. 106-107) donnait comme exemple de fêtes celles qui furent célébrées à Éphèse en l'honneur de l'anniversaire d'Antonin le Pieux, et qui durèrent cinq jours. Chaque journée était accompagnée de spectacles et de distributions d'argent pour les sacrifices. Les combats de gladiateurs qui avaient parfois lieu pouvaient durer entre deux et treize jours.

<sup>24</sup> *Supra*, p. 43. A. Heller, 2006, p. 187-197. Ainsi, il existe une multitude d'exemples où les concours communs furent accordés avant que la cité ne devienne la gardienne du culte impérial. Ce fut le cas de Laodicée qui célébra des concours dès l'époque de Néron, mais qui ne reçut une néocorie que sous Caracalla, ainsi que celui d'Éphèse, qui avait probablement obtenu elle aussi l'autorisation de célébrer des jeux sous Néron, peut-être même avant, et qui se vit accorder une néocorie sous Domitien. Ou encore de Nicée qui organisa des jeux dès le 1<sup>er</sup> siècle, mais dut attendre Hadrien pour obtenir l'honneur d'héberger le culte provincial. L'historienne concluait : « Étant donné que des cités sont connues comme sièges des *koina Asias* ou *Bithynias* avant d'être attestées comme néocores, mais que le contraire, à ma connaissance, ne se produit pas, il semble que le premier privilège était plus facile à obtenir que le second » (p. 187).

que toutes les cités qui hébergèrent des concours communs obtinrent éventuellement une néocorie. De plus, on dispose d'un grand nombre de textes qui permettent d'affirmer que des concours étaient généralement fondés lorsqu'une cité devenait néocore<sup>25</sup>. Enfin, si on reprend l'inscription de Smyrne dans laquelle Hadrien accordait à la cité « un concours sacré », on ne peut nier qu'un lien étroit existait bel et bien entre les jeux et les *onomata*.

Les enjeux économiques attachés aux concours sont, sur certains points, similaires à ceux du développement urbain. C'est-à-dire que comme pour la construction d'un temple, les coûts engagés dans leur organisation étaient probablement assumés par la province toute entière : « ...ces statuts permettent d'accueillir des fêtes et des concours assurés d'un très fort rayonnement, sans pour autant entraîner de frais excessifs, puisque les dépenses sont à la charge du *koinon*. Ainsi les coûts de ces événements de grande envergure sont répartis, alors que leurs bénéfices matériels et symboliques sont concentrés sur la cité privilégiée »<sup>26</sup>.

Une lettre de Valérien et Gallien à Philadelphie, datée de 255, indique également que les frais des panégyries et du personnel du culte, comme les grands-prêtres, devaient être partagés pas le *koinon* :

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 187-188. Certains historiens ont une opinion différente. Par exemple, selon S. Friesen (1993, p. 114-115), les concours communs en Asie (sauf ceux de Rome et d'Auguste à Pergame), n'étaient pas nécessairement liés au culte impérial. Mais, comme le soulignait A. Heller (2006, p. 186), on voit mal « autour de quel autre culte que celui d'un empereur pouvaient se réunir toutes les cités d'une province, aux trois premiers siècles de notre ère ». Pour des exemples de concours liés au culte impérial : P.N. Langer, 1981, p. 116-117 (sur les *Severeia* à Nicomédie, en l'honneur de Septime Sévère) ; S. Friesen, 1990, p. 163-169 (entre autres pour un concours à Éphèse sous Domitien) ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 231-245 (à propos des concours et du culte impérial) ; B. Burrell, 2004, p. 335-341 (sur les concours et le culte impérial en général) et A. Heller, 2006, p. 187-188 (sur les *Hadrianeia* d'Éphèse, à l'occasion de sa deuxième néocorie).

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 209. L'auteur s'appuie sur une citation d'Aristide pour établir un lien entre le financement des temples et des concours. Aristide, *Discours XXIII*, 65 : « je m'étonne que, tout en ne tirant pas une mince fierté des temples et des concours que vous considérez communs, vous vous disputiez à cause d'eux » (trad. de A. Heller, 2006, p. 185). L'argument peut sembler un peu faible, mais il est clair que le fait pour les concours d'être communs revêtait une importance particulière. En outre, les deux avantages (temple et concours) étant apparemment liés, il semble tout à fait logique que leur financement soit similaire.

...votre ambassadeur, *uir clarissimus*, notre ami, dans une (seconde ?) entrevue à propos de votre décret, a demandé que nous dispensions la cité de la contribution à fournir aux métropoles, pour les frais des grandes-prêtrises du culte impérial et des directions de panégyries, arguant du fait qu'il lui avait été donné à elle aussi, dans le passé, d'être comptée au nombre des métropoles<sup>27</sup>.

Les « contributions » devaient, en toute logique, provenir du *koinon* d'Asie, où était située Philadelphie<sup>28</sup>. Cette lettre laisse aussi entendre que les métropoles pouvaient être exemptées de participer lorsque, comme on l'a vu avec la multiplication des honneurs, plusieurs cités d'une même province pouvaient obtenir le titre.

Les frais des grandes-prêtrises n'étaient pas les seuls concernés. D'après l'inscription de Smyrne, Polémon obtint non seulement des colonnes et un concours sacré, mais également des théologues et des hymnodes, dont le rôle consistait à honorer l'empereur par des discours et des hymnes. Comme pour les temples et les jeux, il semble que les dépenses liées au personnel du culte impérial provincial furent aussi prises en charge par le *koinon*<sup>29</sup>. La source principale à ce sujet est un édit du gouverneur Paullus Fabius Persicus, daté de 44, dans lequel on apprend que les hymnodes du culte d'Auguste à Pergame étaient à l'origine des « volontaires non salariés », mais qu'ils ont par la suite « été rémunérés aux frais de l'Asie

<sup>27</sup> [- - -E]IAS ὑμῖν ὁ | [- - - πρ]εσβευτῆς ὁ λαμπρότα|τος - - φίλος ἡμῶν καὶ διαλεχθεὶς πάλ|[λιν ?- - -]ἐπὶ τοῦ ψηφίσματος ἦται τε | [- - -] ἡμᾶς ἀφεῖναι τὴν πόλιν τῆς ἐπὶ τὰς | [ἀρχιερ]ωσύνας καὶ τὰς τῶν πανηγύρεων ἀρχὰς | [πρὸς τὰς μητροπόλεις συντελείας ὡς ὑπάρξαν | αὐτῇ πρότερον τὸ καὶ ταῖς μητροπόλεσιν αὐταῖς | συναριθμεῖσθαι (B. Puech, 2002, n° 206). Trad. de B. Puech, 2004, p. 400.

<sup>28</sup> B. Puech, 2004, p. 390 : quand il y avait plus d'une métropole dans le *koinon*, « les contributions fournies par les autres cités étaient mises en commun et réparties ensuite entre les métropoles ».

<sup>29</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 228 : les hymnodes de Pergame, par exemple, « au nombre de trente-six (ou trente-cinq ou trente-trois) étaient rétribués grâce à un impôt levé sur toute la province et étaient rattachés au culte de Rome et d'Auguste », dans le cas de la première nécorie de la cité. Voir, entre autres, *IGR* IV, 353. B. Burrell (2004, p. 349) précisait : « Associations of hymnodoi to sing the emperors' praises were established at specific provincial temples of Asia by imperial permission. The first and most famous group was that for Augustus at Pergamon, an elite hereditary organization of up to forty men, supported by a levy on the entire province. Smyrna apparently also had hymnodoi for its temple of Tiberius, Julia, and the Senate ».

toute entière ». D'après A. Heller, « nous sommes là encore assez tôt dans le développement du culte impérial ; il est fort à parier que les futures cités néocores s'empresseront de demander des bienfaits similaires et qu'en général elles obtiendront satisfaction »<sup>30</sup>.

Le coût de certaines fêtes pouvait également être divisé. C'était le cas lors de la συνθύσις, c'est-à-dire le sacrifice commun auquel étaient conviés les représentants d'une province lorsqu'une *polis* recevait le titre de néocore. Les célébrations comportaient différentes activités, telles que des courses de chars et de taureaux, des combats de gladiateurs et d'animaux, des concours (athlétiques, musicaux, poétiques, rhétoriques, etc.), des pièces de théâtre et une foire. C'est ce que fit Éphèse pour sa deuxième néocorie, et c'est à cette occasion que les Pergaméniens auraient omis de lui donner tous ses titres, situation que l'on a déjà abordée, et qui connut son dénouement grâce à la lettre d'Antonin le Pieux aux Éphésiens<sup>31</sup>.

Mais le principal enjeu économique de ces concours et de ces fêtes était incontestablement celui d'attirer une foule nombreuse, puisque les visiteurs représentaient une source de revenus importante<sup>32</sup>. Des signes très concrets de cette affluence sont identifiables dans les cités. À Éphèse, entre autres, on le voit au programme d'aménagement de la ville, qui devait se préparer à accueillir une foule immense lors de sa première néocorie.

---

<sup>30</sup> Voir A. Heller, 2006, p. 184. Pour l'édit : *I. Ephesos*, 18d, l. 4-19. Consulter également B. Burrell, 2004, p. 349.

<sup>31</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 233-234. Plusieurs inscriptions font référence à ces sacrifices communs. Mais la plus intéressante est certes la lettre d'Antonin le Pieux (*I. Ephesos*, 1489), déjà citée (*supra*, p. 57).

<sup>32</sup> S. Mitchell, 1993, p. 206 : « these disputes over primacy were not merely disputes about titles. At major provincial festivals, seating and processional arrangements certainly made a city's position in the hierarchy clear for all to see. More important still, a city which acquired the right to celebrate an important festival, or to hold assizes, thereby gained a vital economic advantage for itself. Visitors on such occasions were an important source of local revenue ». De plus, les concours et le culte impérial étaient une des rares occasions pour les pauvres d'établir un lien avec l'empereur, puisqu'ils n'avaient pas les moyens de faire de la politique, ou de participer à des cultes plus fermés/exclusifs, comme les cultes à mystères (voir P.N. Langer, 1981, p. 105-107). Sur l'afflux de personnes : V. Chapot, 1904, p. 442 ; P.N. Langer, 1981, p. 106-107 ; P. Arnaud, 2005, etc.

Qu'il ait été nécessaire de construire de nouvelles infrastructures ou de remettre en bon état celles déjà en place, des chantiers de toutes sortes virent le jour, tant pour le gymnase, le port, les théâtres, les routes, les ponts, l'hôtellerie que l'approvisionnement en eau<sup>33</sup>.

L'afflux de personnes dans les *poleis* était vital pour le commerce. Pour les marchands, bien sûr, mais également pour les riches propriétaires fonciers qui devaient vendre leurs surplus, afin d'accumuler de la richesse et de maintenir leur rang social. Le marché local étant limité, il fallait exporter les biens ou attirer une clientèle potentielle, entre autres par le biais des concours et des festivals du culte impérial provincial. L'enjeu était donc de taille et permet de comprendre la féroce compétition qui, on l'a vu, agitait les cités. Après tout, il y allait de leur survie économique : l'exportation étant souvent difficile, les voies terrestres laissaient plus souvent qu'autrement à désirer et les commerçants n'étaient pas outillés pour assurer le transport des marchandises<sup>34</sup>.

L'importance du nombre de visiteurs fut d'ailleurs soulignée par Dion de Pruse, lorsqu'il mentionnait les avantages dont bénéficiaient les centres de *conventus* (district judiciaire)<sup>35</sup>, dont l'envergure était comparable à celle des « gardiennes du culte impérial provincial » :

« ...they bring together an unnumbered throng of people – litigants, jurymen, orators, princes, attendants, slaves, pimps, muleteers, hucksters, harlots, and artisans. Consequently not only can those who have goods to sell obtain the highest prices, but also nothing in the city is out of work, neither the teams nor the houses nor the women. And this contributes not a little to prosperity; for wherever the greatest throng of people comes together, there necessarily we find money in greatest abundance, and it stands to reason that the place should thrive »<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> À ce sujet : E. Collas-Heddeland, 1993, p. 344 et H. Halfmann, 2004, p. 62.

<sup>34</sup> Pour certaines cités bien situées (le long d'une voie romaine, sur les côtes, etc.), il était possible de prospérer économiquement. « But throughout most of the interior, a city's main hope of betterment lay in attracting wealthy foreign customers, thereby disposing of the problem of transportation which bedeviled any attempt to export goods » (S. Mitchell, 1993, p. 258).

<sup>35</sup> Pour une étude sur les *conventus*, cf. A. Heller, 2006, p. 125-162.

<sup>36</sup> *Discours XXXV*, 15-16 : Πρὸς δὲ τοῦτοις αἱ δίκαι παρ' ἔτος ἄγονται παρ' ὑμῖν καὶ ξυνάγεται πλῆθος ἀνθρώπων ἀπειρον δικαζομένων, δικαζόντων, ῥητόρων, ἡγεμόνων,

De toute évidence, ce privilège financier n'était pas le monopole des cités titrées. Il était partagé par toutes celles qui célébraient des concours, ou agissaient comme un centre administratif quelconque. Mais le fait que les néocores et les métropoles étaient, on l'a vu, parmi les *poleis* les plus importantes de leur époque, qu'elles accueilleraient par la même occasion les réunions du *koinon* et célébraient le culte impérial au nom de toute la province, ne pouvait qu'ajouter à l'affluence et au prestige de ces festivités. Ce qui ne manquait pas de susciter la convoitise des cités, alimentant de la sorte la rivalité qui les opposait.

### *Fiscalité*

Malgré ce qu'écrivait Dion de Pruse<sup>37</sup>, c'est-à-dire que ces disputes entre cités ne concernaient pas des terres ou des revenus, il semble que cela ait pu, dans certains cas, être l'enjeu de la course aux *onomata*.

Certains textes font état de dons de terres, d'immunité fiscale, etc. Au terme de la guerre entre Sévère et Niger, par exemple, Antioche avait été rattachée à Laodicée, dont elle était devenue la κώμη (village). Cela eut des répercussions très concrètes sur son économie, puisqu'elle dut, à partir de ce moment, « verser des impôts à Laodicée, ce qui représentait l'essentiel du "cadeau" impérial et une aide à la reconstruction de Laodicée, prise et détruite par Niger »<sup>38</sup>.

---

ὑπηρετῶν, οἰκετῶν, μαστροπῶν, ὀρεοκόμων, κατήλων, ἐταιρῶν τε καὶ βαναύσων. ὥστε τὰ τε ὦνια τοὺς ἔχοντας πλείστης ἀποδίδοσθαι τιμῆς καὶ μηδὲν ἀργὸν εἶναι τῆς πόλεως, μήτε τὰ ζεύγη μήτε τὰς οἰκίας μήτε τὰς γυναῖκας. τοῦτο δὲ οὐ σμικρὸν ἐστὶ πρὸς εὐδαιμονίαν· ὅπου γὰρ ἂν πλείστος ὄχλος ἀνθρώπων ξυνή, πλείστον ἀργύριον ἐξ ἀνάγκης ἐκεῖ γίγνεται, καὶ τὸν τόπον εἰκὸς εὐθηνεῖν· Trad. de J.W. Cohoon et H.L. Crosby, Cambridge, Harvard University Press, 1940, vol. III.

<sup>37</sup> *Discours XXXVIII*, 22 (voir *supra*, p. 7).

<sup>38</sup> C'est du moins ce que l'on apprend d'Hérodien (*Histoire romaine* III, 6, 9), dans un passage déjà cité : « The same had happened to Antioch which became subordinate to Laodicea. Large grants of money were also made for the reconstruction of cities devastated by Niger's army » (...ὥσπερ καὶ Ἀντιόχεια Λαοδικεῦσιν. ἔπεμψε δὲ καὶ χρήματα πλείστα ἐς ἀνοικισμὸν τῶν πόλεων ἃς ἦν λυμηνάμενος ὁ Νίγρου στρατός). Trad. de C.R. Whittaker, Cambridge, Harvard University Press, 1969-1970. On lira aussi A. Béranger-Badel, 2004, p. 53-54. De plus, dans son étude des revenus des

L'inscription de Smyrne indiquait également que la cité obtint l'*ateleia* à l'occasion de sa seconde néocorie, c'est-à-dire l'immunité fiscale (exemption d'impôts)<sup>39</sup>. Mais rien ne prouve qu'il s'agissait d'un avantage allant de pair avec la néocorie : chaque *polis* devait obtenir des avantages financiers qui lui étaient propres, décidés au cas par cas<sup>40</sup>. De plus, rien n'indique qu'ils furent concédés de façon permanente. Dans le cas de Smyrne, ils furent peut-être temporaires, au même titre que d'autres formes d'aide impériale accordées aux cités qui en avaient besoin (après un tremblement de terre, par exemple)<sup>41</sup>.

Le discours prononcé par Dion de Pruse devant les Nicomédiens appelle lui aussi quelques commentaires, car il s'agit d'une des rares sources disponibles sur les bienfaits du titre de « première ». D'après le texte, le rhéteur désapprouvait l'attitude de ces derniers, qui cherchaient apparemment à reprendre la dignité de *πρώτη* aux Nicéens, et à récupérer ainsi leur primauté en Bithynie. Or, la lecture du discours pourrait laisser croire que ce statut était attaché à des prérogatives fiscales (les dîmes et les tributs) :

Et nous, si nous recouvrons le premier rang parce que les Nicéens nous l'auront remis sans combat, percevrons-nous les tributs qu'ils perçoivent actuellement ? Convoquerons-nous ici les cités qui ressortissent à leur juridiction ? Allons-nous leur envoyer des harmostes ? Serons-nous pour autant dispensés de leur remettre les dîmes de la Bithynie ? Que se produira-t-il ? Qu'y gagnerons-nous ? Car je pense, moi, que la

---

cités, M. Corbier (1991, p. 219) écrivait : « To give a territory – a *chora* – is in fact to confer a revenue ».

<sup>39</sup> *I. Smyrna*, 697, l. 38 : ἀτέλειαν.

<sup>40</sup> M. Sartre, 1991a, p. 299 ; E. Collas-Heddeland, 1995, p. 425-426.

<sup>41</sup> T.R.S. Broughton, 1959, p. 740 : « The imperial government was genuinely concerned for the welfare of the cities and made generous grants to many ; it was determined, however, that these grants should not be permanent immunities but simply temporary or emergency help. Such I take to be the immunity that was part of Hadrian's great gift to Smyrna ». L'auteur ajoutait (p. 741) que la multiplication des rivalités entre les cités pour les titres s'intensifia. À tel point que vers la fin du II<sup>e</sup> siècle, ils n'avaient plus grand lien avec le statut et l'importance des cités. Après tout ce qui a été dit jusqu'à présent, et grâce aux nombreux ouvrages écrits depuis, cette conclusion semble non seulement hâtive, mais erronée.



passion qu'on met à faire quelque chose n'est ni gratuite, ni fortuite, mais qu'une lutte a toujours un enjeu<sup>42</sup>.

Il est pourtant peu probable que ces privilèges aient relevé de la *prôteia*. D'abord, on sait que la prédominance de Nicomédie ne fut jamais réellement en danger. Elle était néocore et métropole, devançant continuellement sa rivale qui, on l'a vu, ne se releva jamais de la défaite de Niger. Sa suprématie était donc assurée, sauf, peut-être, en ce qui avait trait au titre de « première ». Mais là encore, rien ne prouve que Nicomédie, au moment où Dion préparait son discours, ne possédait pas le titre, puisqu'on ne connaît pas la date exacte du plaidoyer (avant, pendant ou après le règne de Domitien)<sup>43</sup>. On sait en revanche que Nicée reçut le statut sous Vespasien (69-79), et que Nicomédie dut patienter jusqu'à Domitien (81-96). Il est donc possible que le discours ait été rédigé avant que Nicomédie ne rejoigne Nicée au rang des « premières », mais rien n'est moins sûr. Il aurait très bien pu être écrit au moment où elles l'étaient toutes les deux, l'usage du verbe « recouvrer » dans la traduction ne faisant pas l'unanimité<sup>44</sup>.

---

<sup>42</sup> *Discours XXXVIII*, 26 : 'Ημεῖς δὲ ἂν ἀπολάβωμεν τὸ πρωτεῖον ἀμαχεὶ παραδόντων αὐτὸ τῶν Νικαέων, πότερα ληψόμεθα τοὺς φόρους οὓς νῦν ἐκεῖνοι λαμβάνουσιν; ἢ τὰς πόλεις τὰς συντελούσας εἰς τὸ παρ' ἐκείνοις δικαστήριον ἐνταυθοὶ καλέσομεν; ἢ πέμφομεν αὐτοῖς ἀρμοστάς; ἢ δεκάτας τὰς παρὰ τῶν Βιθυνῶν ἐκείνοις ἔλαττον παρέξομεν; ἢ τί ἔσται; καὶ τί ἡμῖν γενήσεται πλέον; ἐγὼ γὰρ ὑπὲρ ἀπάντων νομίζω τοὺς ἀνθρώπους τῶν πραττομένων οὐχὶ μάτην οὐδ' εἰκῇ σπουδάζειν, ἀλλ' αἰεὶ γίγνεσθαι τὸν ἀγῶνα ἀντί τινος. Trad. de M. Cuvigny, 1994, p. 34.

<sup>43</sup> M. Cuvigny, 1994, p. 19-21. L'auteur introduit les différentes théories développées sur la datation du discours de Dion de Pruse.

<sup>44</sup> *Ibid.* L'auteur choisit de traduire le verbe ἀπολαμβάνω par « recouvrer », ajoutant que si ce n'est pas certain, cela demeure probable. Ce sens, s'il est retenu, semblerait indiquer que Nicomédie avait, au moment où le discours fut prononcé, déjà été « première ». En fait, pendant une brève période sous le règne de Tibère, Nicomédie produisit des monnaies sur lesquelles elle se disait « première ». Si rien ne permet d'affirmer la légitimité de cet honneur, il demeure possible que la cité l'ait possédée bien avant Nicée, et qu'elle l'ait perdue entre Tibère et Domitien. Le discours aurait alors été prononcé avant qu'elle ne le recouvre (p. 20). C.P. Jones (1978, p. 84-85) soutenait lui aussi que Nicomédie ne possédait pas le titre de « première » lorsque le discours fut prononcé.

En somme, rien ne confirme qu'au moment où Dion se présenta devant les Nicomédiens, ceux-ci n'étaient pas déjà détenteurs du titre, et qu'ils ne désiraient pas simplement en être les seuls possesseurs. Mais, où que se situe la vérité, il est peu plausible que ces bienfaits aient découlé de la *prôteia*. Si les Nicomédiens l'avaient déjà obtenue, les privilèges mentionnés par le rhéteur ne pouvaient être liés à l'honneur, car Nicomédie en aurait possédé des similaires, ce que le texte semble exclure. S'ils n'étaient pas « premiers », d'autres indices indiquent que les avantages énoncés (perception de tributs, centre de *conventus*, etc.), ne relevaient vraisemblablement pas de la primauté. Il faudrait plutôt les attribuer au ton parfois ironique de l'orateur<sup>45</sup>, et au fait qu'il avait sélectionné ses arguments judicieusement, en cherchant à convaincre son public de la futilité de ses demandes. Quoi de mieux que de choisir des avantages que ce dernier savait impossibles à obtenir, en rien attachés au titre. D'ailleurs, le rhéteur contestait la validité de cette « lutte », insinuant qu'elle était dépourvue de véritables objectifs. Que Nicomédie ait ou non été « première » apparaît donc secondaire, les privilèges mentionnés par Dion ne pouvant y être liés.

Il reste beaucoup d'inconnu en ce qui concerne les enjeux financiers, mais tout indique qu'ils relevaient du cas par cas, et qu'ils se traduisaient plus souvent qu'autrement par le développement urbain et la répartition des coûts du culte impérial provincial. Culte qui, d'ailleurs, avait une dimension politique autant que religieuse.

### **Avantages politiques**

Les privilèges politiques, bien qu'ils existent, étaient plus rares. Ce qui s'explique en partie par les changements survenus dans le monde grec avec la domination romaine. Comme on l'a vu, sans signifier la mort des *poleis*, celles-ci conservèrent un pouvoir essentiellement local. Elles purent exercer une certaine autonomie au sein des *koina*, mais cette dernière était avant tout religieuse et orientée sur la célébration du culte impérial.

---

<sup>45</sup> Sur le style parfois ironique de Dion de Pruse, on consultera C.P. Jones (1978, p. 65-70) qui

Or, le culte des Augustes, auquel étaient attachés tous les *onomata*, tenait autant du domaine politique que du domaine religieux. C'est-à-dire que la structure et les célébrations (temples, sacrifices, jeux, prêtrises, etc.) étaient tout aussi importantes, sinon plus, que la doctrine<sup>46</sup>. Elles permettaient d'établir une hiérarchie formelle entre les cités, ainsi qu'entre celles-ci et les empereurs<sup>47</sup>. En outre, le culte permettait aux Grecs d'afficher leur allégeance envers le pouvoir romain, s'attirant ainsi la faveur impériale<sup>48</sup>.

Les relations de pouvoir se trouvaient donc représentées dans le culte impérial. Et il était naturel que les cités trônant au sommet de cette hiérarchie, grâce à leurs titres, obtiennent quelques privilèges politiques dans leur *koinon*. On sait, par exemple, que les *onomata* permettaient à la cité de se démarquer, de montrer à tous sa prééminence. C'était d'ailleurs l'une des principales fonctions de la dignité de métropole. Car sans désigner une capitale, cet honneur positionnait une *polis* au-dessus des autres cités de sa région. Sa prédominance était

---

relève quelques exemples dans le *Discours XXXV*.

<sup>46</sup> S. Friesen, 1990, p. 196-199. S.R.F. Price (1984, p. 15-16) soulignait que le culte impérial comportait bien une dimension religieuse, mais qu'il ne s'y limitait pas : « Most scholars agree that the imperial cult was only superficially a religious phenomenon. It was "fundamentally a secular institution", more a matter of practical politics than of religion ». Il ajoutait (p. 132) : « the imperial cult, like other civic cults, was tied up with the political, social and economic structures of the contemporary world, whose ideals and conflicts were articulated through it ». Bref, le concept de séparation des pouvoirs religieux et temporel n'existait pas encore.

<sup>47</sup> S. Friesen (1990, p. 199) ajoutait : « ...at issue was the establishment of proper hierarchies, the maintenance of relationships, the preservation of ancestral ways. In this context there was no great difference between relationships we call "political" and those we call "religious" ». À l'époque républicaine, lorsque les premiers cultes dédiés à Rome ou à certains Romains virent le jour, il s'agissait d'un moyen pour les cités et leurs citoyens les plus élevés d'établir des relations diplomatiques, de montrer qu'il existait de bonnes relations entre les *poleis* grecques et les Romains. Ce qui se poursuivait sous l'Empire grâce au culte impérial (G.W. Bowersock, 1965, p. 112-117).

<sup>48</sup> Le culte impérial s'inscrivait dans la même catégorie que celui des divinités olympiennes. Les fêtes, les édifices, les demandes de protection, etc., étaient similaires (S. Friesen, 1990, p. 196-199). Mais si l'empereur faisait partie du monde divin, il demeurait distinct des autres dieux (S.R.F. Price, 1984, p. 207-220).

ainsi officialisée, reconnue aux yeux de tous, ce qui était primordial chez les Grecs qui désiraient non seulement le premier rang, mais les signes qui l'accompagnaient<sup>49</sup>.

Le titre de « première » conférait l'un des avantages tangibles de la *prôteia*, en permettant aux délégués de la cité de marcher à la tête de la procession, lors de la célébration du culte impérial (la *propompéia* dont il a déjà été question). Certains historiens croient qu'il donnait également une place de choix dans le *koinon*. En effet, dans son discours sur la concorde, Aelius Aristide mentionnait la suprématie des trois « premières » d'Asie, soit Pergame, Smyrne et Éphèse, sur le Conseil, c'est-à-dire qu'elles pouvaient exprimer leur opinion avant les autres. Il s'agissait d'ailleurs du seul statut à véritablement conférer un rang qui permette de dominer la vie politique du *koinon*<sup>50</sup>. En effet, à l'époque d'Aristide (environ celle d'Hadrien), l'Asie comptait déjà plus de trois néocores, dont Cyzique et Sardes, qui n'étaient pas mentionnées dans le discours du rhéteur. Quant au titre de métropole, Smyrne ne l'obtint qu'au début du III<sup>e</sup> siècle, sous Caracalla<sup>51</sup>. La seule dignité à être partagée par Pergame, Éphèse et Smyrne, et seulement elles, était donc la *prôteia*.

On apprend par Strabon que cette autorité sur le Conseil pouvait se traduire par un nombre de voix supplémentaires lors des votes. Le géographe indiquait qu'en Lycie, le *koinon* accordait trois voix aux cités les plus grandes, deux aux moyennes, tandis que les autres n'en possédaient qu'une<sup>52</sup>. On ignore si ce fut également le cas en Asie, mais on sait

---

<sup>49</sup> À propos de la hiérarchie et de sa reconnaissance par l'ensemble des cités d'un *koinon*, voir S. Friesen, 1995, p. 240.

<sup>50</sup> B. Puech, 2004, p. 397 (et la note 178). Aelius Aristide, *Discours XXIII*, 34 : « I believe that just as everyone would most certainly think that generals should be better than their soldiers, or at least not worse, so also the cities which have the chief voice in the Council should not be less intelligent than the mass of inferior cities ». Trad. de C. A. Behr, 1981.

<sup>51</sup> Voir E. Collas-Heddeland (1993, p. 251) pour les néocories, et B. Puech (2004, p. 402) pour le titre de métropole de Smyrne.

<sup>52</sup> Ce privilège devait relever davantage du titre de *πρώτη* que du « rang » de métropole ou de néocore, qui n'aurait pas eu d'impact sur le nombre de voix des cités (B. Burrell, 2004, p. 349-350). Consulter Strabon, *Géographie*, XIV, III, 3 : « There are twenty-three cities that share in the vote.

grâce à Aristide que les principales cités envoyaient un nombre de délégués plus élevé que les autres aux réunions du *koinon*<sup>53</sup>. De plus, une *polis* importante pouvait exercer son influence et obtenir le soutien des plus petites. Dans son discours adressé aux Nicomédiens, Dion de Pruse mentionnait les dangers associés aux rivalités inter-poliades pour la réputation des Grecs. Mais il signalait également que, si elles s'unissaient, les plus grandes avaient la possibilité de contrôler le *koinon*<sup>54</sup>.

Les métropoles devaient tout de même posséder quelques avantages par rapport à leur rang dans la province. Libanios, dans un discours qu'il destinait à l'empereur Théodose, reprochait au consul de la Syrie, Tisamenus, d'avoir préféré Béroé à Antioche (la « première » de la province), ce qui allait à l'encontre de la hiérarchie provinciale établie. Il écrivait : « ...le gouverneur a humilié la première ville au profit d'une ville qui n'est même pas la seconde de la province [...]; agir ainsi, c'est proclamer qu'Antioche doit être placée au-dessous de Béroé, qu'elle doit être privée du nom de métropole, que sa boulè doit obéir à

---

They come together from each city to a general congress (le *koinon*), after choosing whatever city they approve of. The largest of the cities control three votes each, the medium-sized two, and the rest one » (Εἰσὶ δὲ τρεῖς καὶ εἴκοσι πόλεις αἱ τῆς ψήφου μετέχουσιν· συνέρχονται δὲ ἐξ ἑκάστης πόλεως εἰς κοινὸν συνέδριον, ἣν ἂν δοκιμάσωσι πόλιν ἐλόμενοι· τῶν δὲ πόλεων αἱ μέγιστα μὲν τριῶν ψήφων ἐστὶν ἑκάστη κυρία, αἱ δὲ μέσαι δυεῖν, αἱ ἄλλαι μιᾶς). Trad. de H.L. Jones, Cambridge, Harvard University Press, 1917-1932, vol. VI.

<sup>53</sup> Cf. B. Burrell, 2004, p. 349-350, 358. On peut tirer cette conclusion de deux textes rédigés par Aelius Aristide. Ainsi, dans *Discours sacrés* IV, 103, le rhéteur mentionnait que « les délégués » de sa cité, Smyrne (l'une des premières de la province), avaient souhaité qu'il soit nommé au Conseil. Et dans l'extrait du *Discours* XXIII (34) précédemment reproduit, lorsqu'il était question de la domination de certaines cités sur le Conseil.

<sup>54</sup> *Discours* XXXVIII, 34 : « Votre alliance vous permettra en effet de commander à toutes les cités, elle vous fera davantage respecter des gouverneurs et leur fera davantage appréhender de commettre des abus. Pour le moment, votre querelle transporte d'aise les autres cités : vous leur donnez en effet l'impression d'avoir besoin d'elles et vous avez réellement besoin d'elles du fait de la lutte qui vous oppose et il vous arrive ce qui se produit lorsque deux personnages égaux en importance deviennent des adversaires politiques. Ils sont forcés de courtiser tout le monde, même ceux dont la condition est la plus éloignée de la leur » (Trad. de M. Cuvigny, 1994). Voir aussi les commentaires de B. Burrell, 2004, p. 350.

l'autre boulè, le citoyen de l'une à celui de l'autre »<sup>55</sup>. Mais on peut difficilement s'appuyer sur ce texte. D'abord, on ne possède aucune autre source sur ce possible avantage du titre de métropole. De plus, il est tardif. Datant du IV<sup>e</sup> siècle, on s'éloigne de la période d'intense rivalité entourant les *onomata*, et bien des choses ont pu changer. Et enfin, comme le mentionnait P. Petit, Libanios utilisait « l'exagération rhétorique » pour se plaindre avec véhémence auprès de l'Empereur. L'historien nuancait cependant sa critique du document : « Sa valeur institutionnelle est faible, mais c'est un document humain. Si le peuple, heureux d'avoir sa *venatio*, n'y regardait sans doute pas de si près, Libanios exprime ici l'opinion des bouleutes ses amis : étonnante survivance de l'esprit formaliste des anciennes cités grecques ». C'est-à-dire que chaque cité demeurait « un monde fermé » et que « la solidarité provinciale » n'existait toujours pas. Il serait donc plus probable que les métropoles aient exercé une domination morale et culturelle plutôt que politique ou administrative<sup>56</sup>.

Les métropoles possédaient peut-être également un rôle diplomatique et leur aurait conféré le privilège de représenter leur *ethnos*<sup>57</sup> à l'extérieur de ses limites. C'est à ce titre qu'Éphèse aurait représenté l'Asie lors de l'inauguration de l'*Olympieion* d'Athènes en 132, événement auquel auraient été conviées toutes les métropoles. Sur la base de la statue qu'elle offrit à cette occasion, Éphèse aurait inscrit son titre, alors qu'elle ne le faisait habituellement pas à cette époque. B. Puech en concluait que la présence de la cité à cette fête était liée à son statut. L'argument semble faible, ce que A. Heller ne manque pas de signaler, pointant du doigt la faiblesse des sources de sa consœur. Elle rappelait par exemple que plusieurs cités

---

<sup>55</sup> Apparemment, Tisamenus n'avait pu trouver de volontaire pour tenir la position de *Syriarchate* à Antioche, un rôle qui consistait à présenter des spectacles d'animaux. Il avait donc invité un citoyen de Béroé pour occuper cette fonction, ce qui représentait une disgrâce pour la métropole (A.F. Norman, 1977, vol. II, p. 212-213, note b). *Discours XXXIII*, 23 : ὁ δ' ἐν τῷ δεῦρο τὸν ἐκ Βεροίας ἐφ' οἷσπερ ἤγαγεν ἄγειν ἐβόα πρὸς ἅπαντας ὅτι τήνδε τὴν πόλιν ὑπ' ἐκείνῃ κείσθαι δεῖ καὶ τοῦ τῆς μητροπόλεως ὀνόματος ἀποστατέον αὐτῇ καὶ τῇ βουλῇ τὴν βουλὴν ὑπεικτέον καὶ ἄνδρα ἀνδρὶ καὶ γνωστόν τοὺς ἀμείνονας. Trad. de P. Petit, 1955, p. 176.

<sup>56</sup> P. Petit, 1955, p. 176-177.

<sup>57</sup> Voir *supra*, page 21, note 9, sur la question de l'*ethnos*, car une métropole pouvait étendre son autorité sur un peuple, comme celui des Lyciens, etc.

d'Asie étaient présentes à l'*Olympieion*, sans pour autant être des métropoles (Cyzique, Milet, Magnésie du Méandre, etc.). Selon elle, Éphèse ne pouvait donc pas être là en tant que représentante de sa province<sup>58</sup>.

Comme pour les avantages économiques, la présence de privilèges politiques ne fait donc aucun doute, bien qu'il soit parfois difficile de les repérer. Les sources, rares, offrent cependant quelques indices qui permettent d'émettre, prudemment, quelques possibilités.

### **Avantages sociaux**

Les privilèges sociaux sont, curieusement peut-être, plus faciles à identifier. Les longues titulatures étaient des plus séduisantes pour les individus à la recherche de positions prestigieuses. L'attrait que ces *poleis* exerçaient sur eux contribua donc à en faire de véritables centres culturels et intellectuels.

#### ***Prestige social***

Le prestige, tant individuel que civique, jouait un rôle complexe, mais fondamental, dans le monde grec. Il en sera d'ailleurs question dans le prochain chapitre, consacré aux valeurs helléniques. Cependant, on peut d'ores et déjà souligner qu'il s'agissait d'un avantage social non négligeable, surtout pour les représentants du culte impérial.

En effet, pour les cités néocores, le partage des frais engagés dans ces postes représentait le privilège le plus intéressant. Mais pour les individus, peu importait la provenance des sommes nécessaires. Ce qu'ils recherchaient plus que tout était la notoriété attachée au

---

<sup>58</sup> B. Puech, 2004, p. 395-397. On lira aussi A. Heller 2006, p. 204-206. L'historienne écrivait : « La raison du décalage entre les titulatures "intérieure" et "extérieure" d'Éphèse est bien plutôt à chercher dans le contexte particulier des dédicaces à l'*Olympieion* : celles-ci étaient placées les unes à côté des autres dans un défilement monotone que certaines cités ont visiblement voulu rompre en affichant des titres qui mettaient en valeur leur place particulière au sein de l'Empire » (p. 204). Pour la dédicace d'Éphèse : *CIG* 335 ; *IG* II<sup>2</sup>, 3297.

service du culte impérial *provincial*, d'occuper les plus hautes fonctions dans le plus élevé et le plus prestigieux des temples.

La position la plus convoitée était sans contredit celle des grands-prêtres, élus pour une année (dans la plupart des cas) à la tête du culte provincial. Mais on se rappellera qu'il est difficile de déterminer à quel titre, néocore ou métropole, ils étaient liés, et qu'il pouvait y en avoir plus d'un par province, lorsque celle-ci abritait plusieurs temples<sup>59</sup>.

On sait que leur rôle consistait à diriger le temple, ainsi qu'à présider aux cérémonies et aux concours. Entre autres, ils menaient les processions, accomplissaient les sacrifices, et s'acquittaient de quelques tâches administratives, comme la proposition de décrets honorifiques et la rédaction, au nom du Conseil, de lettres destinées à certaines cités. Cette dernière responsabilité pourrait laisser entendre qu'ils ont parfois agi à titre de chef du *koinon* (Asiarque, Pontarque, Lyciarque, etc.), mais ce n'était pas la coutume. Issus de familles de notables fortunés (de rang équestre ou sénatorial), ils ont pu, parfois, cumuler les deux fonctions mais, habituellement, ils ne les occupèrent probablement pas en même temps. Néanmoins, comme le rôle principal du Conseil consistait à célébrer le culte impérial, il est normal que certaines fonctions se soient recoupées<sup>60</sup>.

---

<sup>59</sup> Pour distinguer les grands-prêtres des cultes impériaux locaux des provinciaux, ces derniers ajoutaient à leur titre le nom du *koinon* qu'ils servaient. Par exemple, « grand-prêtre du temple du *koinon* à Pergame », etc. Consulter B. Burrell, 2004, p. 346.

<sup>60</sup> Sur les fonctions des grands-prêtres : S. Friesen, 1990, p. 119-120 et E. Collas-Heddeland, 1993, p. 215-224. Les deux auteurs présentent un bel aperçu des débats qui ont entouré la possibilité que les grands-prêtres aient aussi été à la tête des *koina*. Pour un exemple de décret honorifique : *I. Ephesos*, 3825. Pour un exemple de lettre, voir *Sardis*, 7.8, VII et VIII : « Demetrios son of Herakleides, citizen of Mastaura, high-priest of the goddess Rome and of the Imperator Caesar Augustus son of the god, to the magistrates, Council and People of the Sardians, greeting : At their meeting for the election of officials, the Hellenes in Asia were moved to honour Menogenes son of Isidoros the son of Menogenes, your fellow-citizen, for his noble qualities and for the loftiness of his character in all respects, with a painted portrait on a gilt shield, which Menogenes may place in any spot in Asia that he may wish, inscribed as follows: "The Hellenes in Asia honoured Menogenes son of Isidoros the son of Menogenes, citizen of Sardis, a good man who does honour Asia" ». Trad. de W.H. Buckler et D.M. Robinson, 1932, p. 22.



La grande-prêtrise du *koinon* était considérée comme le « sommet d'une carrière provinciale ». Il s'agissait cependant d'une fonction qui coûtait cher. Les *archiéreïs* devaient assumer les frais de plusieurs activités liées au culte, allant de certains jeux pendant les concours à la construction de bâtiments, et en passant par le paiement d'une taxe provinciale. Leur générosité était récompensée par des privilèges particuliers. Ainsi, ils pouvaient marcher à la tête des processions (la *propompeia*)<sup>61</sup> et, comme l'écrivait Dion de Pruse, ils pouvaient porter une couronne et s'habiller de pourpre, honneur habituellement réservé aux empereurs<sup>62</sup>.

Les grands-prêtres n'étaient pas obligatoirement natifs de la cité où ils exerçaient leur office. Ce qui les intéressait donc, c'était le prestige et la gloire personnelle que cela leur apportait. En outre, comme pour les cités, cela permettait à ces aristocrates de montrer leur allégeance à Rome tout en devenant des « magnats provinciaux » plutôt que seulement « locaux »<sup>63</sup>. Pour la *polis*, cela pouvait s'avérer avantageux, puisque qu'elle attirait ainsi des individus bien nantis, dont la prodigalité profitait à la réputation de l'ensemble de la communauté.

---

<sup>61</sup> E. Collas-Heddeland, 1993, p. 215. B. Burrell, 2004, p. 346. Voir aussi S.R.F. Price (1984, p. 122-128) au sujet des grands-prêtres, notamment (p. 122) : « to be an imperial priest was a mark of distinction, as was true of priesthoods in general, according to Artemidorus (II 30), while to be a provincial high priest was the pinnacle of achievement. [...] The priests constantly record their gifts of banquets and largesses to the city, and their generosity was quite largely responsible for making the imperial cult possible ».

<sup>62</sup> *Discours XXXV*, 10 : « I refer to the "blessed ones", who exercise authority over your priests, whose title represents one of the two continents in its entirety. For these men too owe their "blessedness" to crowns and purple and a throng of long-haired lads bearing frankincense » (τοὺς μακαρίους λέγω, τοὺς ἀπάντων ἄρχοντας τῶν ἱερέων, τοὺς ἐπωνύμους τῶν δύο ἡπείρων τῆς ἐτέρας ὅλης. ταῦτα γὰρ ἐστὶ τὰ ποιοῦντα καὶ τούτους εὐδαίμονας, στέφανος καὶ πορφύρα καὶ παιδάρια κομῶντα λιβανωτὸν φέροντα). Trad. de J.W. Cohoon et H.L. Crosby, Cambridge, Harvard University Press, 1940, vol. III.

<sup>63</sup> Il est fort probable que les grands-prêtres d'Asie aient également rempli la fonction d'Asiarque (chef du *koinon* d'Asie). Mais comme on l'a mentionné, ce n'était sans doute pas une règle (G.W. Bowersock, 1965, p. 117).

D'autres auxiliaires du culte impérial sont aussi mentionnés : les théologues et les hymnodes. On sait qu'ils étaient présents à Smyrne, selon la volonté impériale, mais on les retrouvait dans toutes les villes possédant un temple dédié aux Augustes. Éphèse comptait d'ailleurs neuf théologues, ainsi que quatorze thesmodes (ceux qui transmettaient les instructions des oracles). Il existait aussi des positions de secrétaires, par exemple dans le *koinon* d'Asie (des *grammateis*), ainsi que des sébastophantes (spécialistes du culte des Augustes) et des hiérophantes (responsables des mystères). Ou encore les agonothètes, chargés des jeux et des concours<sup>64</sup>. Tout comme pour les *archiéreïs*, l'avantage consistait à être attaché au culte *provincial*, le plus illustre de la province.

Les cités qui hébergeaient un temple impérial provincial, que ce soit à titre de néocore ou de métropole, attiraient donc une multitude de personnes aux buts et aux talents différents, désireuses de s'approprier une part de l'honneur conféré par ces statuts. Ces *poleis* devinrent donc les carrefours intellectuels et culturels de leur époque, où s'échangeaient argent et idées.

### ***Centre culturel et intellectuel***

La présence d'un sanctuaire commun pouvait en effet favoriser le développement d'une cité dans bien des domaines. La renommée des néocores, métropoles et premières n'attirait pas que des individus désirant se démarquer dans le culte impérial. Parmi eux se trouvaient également des évergètes, qui préféraient faire preuve de générosité dans des *poleis* d'envergure, comme les sièges des *koina*, où leurs largesses leur conféreraient davantage de prestige<sup>65</sup>. D'ailleurs, on a pu le constater lorsqu'il a été question du développement urbain, une cité comme Éphèse, bien que bénéficiant du soutien financier impérial, connut le

---

<sup>64</sup> Cf. B. Burrell, 2004, p. 346-349.

<sup>65</sup> Voir M. Corbier, 1985, p. 221 : la générosité des évergètes était également motivée par l'exemple impérial. Comme l'écrivait l'auteur, « l'évergétisme impérial » stimulait « l'évergétisme des particuliers ». On lira aussi E. Collas-Heddeland, 1993, p. 344 ; H. Halfmann, 2004, p. 125-127.

« sommet de son développement urbanistique » grâce aux dons de particuliers, surtout après Hadrien<sup>66</sup>. Les bienfaiteurs étaient donc fort appréciés dans leur cité d'adoption.

Les néocores et les métropoles étaient également des centres intellectuels, attirant maints orateurs<sup>67</sup>. C'était le cas de Polémon qui, on l'a vu, était originaire de Laodicée en Carie, mais s'installa à Smyrne (ville titrée s'il en est une) pour défendre ses intérêts.

En outre, certains historiens croient que les métropoles possédaient des avantages « universitaires », citant pour s'appuyer une loi du Digeste<sup>68</sup>, plus précisément un édit d'Antonin le Pieux, transmis par le juriste Modestin, au III<sup>e</sup> siècle :

D'abord, les plus petites villes obtiennent des exemptions pour avoir cinq médecins, trois sophistes et trois grammairiens. Ensuite, les grandes villes ont sept médecins, quatre sophistes et quatre grammairiens. Enfin, les plus grandes cités, dix médecins, ainsi que cinq rhéteurs et cinq grammairiens<sup>69</sup>.

---

<sup>66</sup> H. Halfmann, 2004, p. 98-101. Malgré le changement d'attitude d'Hadrien envers Éphèse, l'auteur mentionnait qu'à partir de la deuxième néocorie de l'Empereur, le développement urbain d'Éphèse fut surtout maintenu par la générosité des évergètes. Par exemple, un certain Dionysos aurait donné de l'huile et des gradins pour le gymnase (vers la fin ou peu après le règne d'Hadrien). Voir *I. Ephesos*, 661 (ἐλαιον ἐν πᾶσι τοῖς γυμνασίοις [...] ὑποσχόμενον ἐν τῷ σταδίῳ σαλίδας δύο).

<sup>67</sup> Cf. B. Burrell, 2004, p. 354.

<sup>68</sup> Entre autres A.H.M. Jones, 1963, p. 8 et J.-P. Rey-Coquais, 1978, p. 54, note 127.

<sup>69</sup> Voici l'article complet du Digeste (XXVII, 1, 6, 2), tel que révisé par Modestin : Ἔστιν δὲ καὶ ὁ ἀριθμὸς ῥητόρων ἐν ἐκάστη πόλει τῶν τὴν ἀλειτουργίαν ἔχοντων, καὶ αἱρέσεις τινὲς προσκείμεναι τῷ νόμῳ, ὅπερ δηλοῦται ἐξ ἐπιστολῆς Ἀντωνίνου τοῦ Εὐσεβοῦς γραφείσης μὲν τῷ κοινῷ τῆς Ἀσίας, παντὶ δὲ τῷ κόσμῳ διαφερούσης, ἧς ἐστὶν τὸ κεφάλαιον τοῦτο ὑποτεταγμένον· Αἱ μὲν ἐλάττους πόλεις δύνανται πέντε ἰατροὺς ἀτελεῖς ἔχειν καὶ τρεῖς σοφιστὰς καὶ γραμματικούς τοὺς ἴσους· αἱ δὲ μείζους πόλεις ἐπτὰ τοὺς θεραπεύοντας, τέσσαρας τοὺς παιδεύοντας ἐκατέραν παιδείαν· αἱ δὲ μέγισται πόλεις δέκα ἰατροὺς καὶ ῥήτορας πέντε καὶ γραμματικούς τοὺς ἴσους. ὑπὲρ δὲ τοῦτον τὸν ἀριθμὸν οὐδὲ ἡ μέγιστη πόλις τὴν ἀτέλειαν παρέχει. εἰκὸς δὲ τῷ μὲν μεγίστῳ ἀριθμῷ χρῆσασθαι τὰς μητροπόλεις τῶν ἐθνῶν, τῷ δὲ δευτέρῳ τὰς ἐχούσας ἀγορὰς δικῶν, τῷ δὲ τρίτῳ τὰς λοιπὰς.

Modestin, mécontent du manque de précision de cette loi, tenta de la clarifier. C'est pourquoi on peut lire, dans le dernier passage de l'article, la note suivante : « Probablement qu'on trouve en premier les plus grandes cités, les métropoles de l'ethnos, en deuxième étant les centres d'assise, et en troisième, celles qui restent »<sup>70</sup>.

Cette interprétation, bien que séduisante – surtout dans le contexte de cette recherche – ne fait cependant pas l'unanimité chez les modernes. « La référence à la taille des cités pour exprimer leur importance est classique en grec. Or, Modestin la réinterprète à la lumière de catégories directement issues de la provincialisation », écrivait A. Heller. Force est de constater que l'édit ne faisait aucune mention de métropoles, ni des centres de *conventus*, qui sont liés à l'administration romaine. Comme le soulignait à juste titre B. Puech, ce commentaire du juriste en disait « plus sur l'idée que l'on se faisait des métropoles au III<sup>e</sup> siècle que sur leurs droits réels »<sup>71</sup>. Il n'est pas exclu que les métropoles, en tant que cités prédominantes de leur région, aient bénéficié de ces avantages universitaires. Simplement, elle le devait à leur taille et à leur importance plutôt qu'à leur titre. On ne peut donc établir un lien incontestable entre les deux.

Les privilèges sociaux, dans l'état actuel de nos connaissances, se limitent donc principalement à la gloire et au prestige que les *onomata* conféraient aux cités, ou aux individus qui en tiraient partie. S'il s'agit d'un avantage moins concret, il n'en demeurerait pas moins enviable, surtout dans le contexte du monde grec.

## Conclusion

Les néocores, métropoles et premières ont donc bénéficié de plusieurs avantages tangibles, surtout dans le domaine économique, à travers le développement urbain, le partage

---

<sup>70</sup> Digeste, XXVII, 1, 6, 2 : εἰκὸς δὲ τῷ μὲν μεγίστῳ ἀριθμῷ χρῆσασθαι τὰς μητροπόλεις τῶν ἐθνῶν, τῷ δὲ δευτέρῳ τὰς ἐχούσας ἀγορὰς δικῶν, τῷ δὲ τρίτῳ τὰς λοιπὰς.

<sup>71</sup> On lira à ce sujet B. Burrell, 2004, p. 355, B. Puech, 2004, p. 397 et A. Heller, 2006, p. 150.

des frais engagés dans le culte impérial et la stimulation du commerce. Mais on a pu constater que, dans une certaine mesure, ces bienfaits relevaient davantage du bon vouloir des empereurs et des besoins spécifiques de la cité que du titre lui-même. En effet, l'accord des *onomata* et de certains privilèges semble dépendre de deux décisions impériales distinctes, bien que probablement souvent liées.

Les avantages politiques et sociaux, eux aussi indéniablement présents, furent cependant plus difficiles à étudier et les preuves dont on dispose sont moins solides qu'on aurait pu l'espérer. Les bienfaits retenus sont d'ailleurs d'une nature plus symbolique que concrète, comme on l'a vu avec l'exemple du prestige individuel et communautaire conféré par les titres.

Bref, si on ne peut douter de l'existence des privilèges, ils ne semblent pas aussi élevés qu'on aurait pu le croire, et on peut se demander si, à eux seuls, ils suffisent à expliquer les excès de la course aux honneurs. En fait, tout porte à croire qu'il faut envisager une autre possibilité. Comme on l'a vu dans l'Introduction de cette recherche, l'esprit de compétition occupait une place importante dans le monde hellénique. Une partie de la réponse se trouve donc peut-être dans la mentalité grecque et l'*agôn*.

## CHAPITRE IV

### MENTALITÉ AGONALE CHEZ LES GRECS

Comme les avantages tangibles attachés aux titres honorifiques ne suffisent pas à justifier l'attitude belliqueuse des cités, on doit chercher une explication dans les valeurs qui façonnèrent la société grecque. Le culte de l'excellence, de la gloire et de la primauté occupait une place trop importante pour ne pas avoir une incidence certaine sur la rivalité entourant les *onomata*. Une incursion dans la nature agonale des Hellènes s'avère donc nécessaire, car la course aux titres honorifiques ne prend sans doute tout son sens que dans le contexte culturel particulier du monde grec.

L'*agôn*<sup>1</sup>, ou le désir d'émulation, était présent dans tous les domaines d'activité. Il fut, au même titre que le théâtre et la philosophie, un trait caractéristique de la culture des anciens Grecs, d'autant plus que son intégration dans les mentalités se fit principalement à travers Homère, dont l'œuvre majeure servit à éduquer la jeunesse pendant plusieurs siècles<sup>2</sup>. L'*Illiade*, surtout, dictait la conduite à adopter, constituant en quelque sorte le code moral de la société hellénique. Non seulement l'importance de l'honneur imprégnait le récit tout entier mais l'aède, par le biais des recommandations paternelles faites à Achille et au Lycien

---

<sup>1</sup> À l'origine, le mot *agôn* signifie plutôt une assemblée de personnes. Cette définition s'applique d'ailleurs aux jeux et aux concours, car il s'agissait avant tout d'un rassemblement d'athlètes, de juges et de spectateurs. Cette façon de concevoir l'*agôn* mettait l'accent sur la *rencontre*, la *réunion*, plutôt que sur la *division* entre ceux qui s'affrontaient (voir D. Hawee, 2002, p. 185-186).

<sup>2</sup> H. Funke (1992, p. 35) écrivait à propos de la *paidea* : « Homère fut l'éducateur de la Grèce ; ses œuvres ont permis aux Grecs d'apprendre à lire et à écrire ; les personnages et les actions de ses poèmes épiques leur ont fourni les critères de leur monde, leurs normes et leurs valeurs ».

Glaucos par exemple, expliquait l'*agôn* aux futures générations : « À Achille, le vieux Pélée recommandait d'être le meilleur toujours, de surpasser tous les autres »<sup>3</sup>. « En m'envoyant à Troie, avec instance il (son père) me recommandait d'être le meilleur partout, de surpasser tous les autres, de ne pas déshonorer la race de mes aïeux »<sup>4</sup>, affirmait Glaucos. Le choix des mots et la répétition de ces conseils impliquaient une obligation, un idéal que l'on devait absolument tenter d'atteindre ; en aucun cas une suggestion<sup>5</sup>.

Les récits homériques seront donc d'une aide cruciale dans les pages qui suivent. À la fois reflets et véhicules des valeurs helléniques, il est impossible de broser un portrait culturel du monde grec antique sans s'y référer constamment. Ce serait, du moins, bien mal débiter ce chapitre qui se veut une étude des substrats se cachant derrière toutes les formes de compétition, qu'elles soient individuelles ou civiques. Il s'agit donc d'une étape incontournable, qui devrait mettre en évidence les mécanismes à l'œuvre dans la psychologie grecque. Cela permettra de mesurer l'influence de l'esprit agonale par rapport aux bénéfices plus concrets (sociaux, économiques et politiques) dans la course aux titres honorifiques.

Quelle fut donc la fonction de la compétition et de l'honneur dans le développement de la société ? Comment ces vertus attachées au départ aux individus sont-elles pertinentes lorsqu'il s'agit de comprendre les relations entre les cités ? Voilà ce à quoi il faudra répondre pour rencontrer notre objectif. Il s'agira en fait de souligner les valeurs qui sont à la base de la société grecque et qui furent si profondément ancrées en elle, que ni les guerres qui la déchirèrent, ni la domination romaine, n'influencèrent réellement sa façon de se définir.

---

<sup>3</sup> *Illiade*, XI, 783-784 : Πηλεὺς μὲν ὥς παιδὶ γέρον ἐπέτελλ' Ἀχιλλῇ αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων·

<sup>4</sup> *Illiade*, VI, 208 (trad. de P. Mazon, 1937, p. 161) : καὶ ἐκ τοῦ φημι γενέσθαι πέμπε δέ μ' ἐς Τροίην, καὶ μοι μάλα πάλλ' ἐπέτελλεν, αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων, μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνέμεν. D'ailleurs, A. Duplouy (2006, p. 273) affirme que les poèmes homériques sont la « première expression littéraire de l'idéal agonistique » en Grèce.

<sup>5</sup> H. Funke, 1992, p. 36.

## **L'*agôn***

L'éthique de l'émulation des Hellènes ne fait aucun doute, et la plupart des publications qui portent sur l'histoire culturelle grecque y consacrent quelques lignes. Celles qui approfondissent davantage l'analyse sont cependant beaucoup plus rares, même si l'*agôn* joua pendant longtemps un rôle prépondérant dans l'établissement des structures sociales.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un ouvrage qui influença par la suite de nombreuses études, J. Burckhardt posa un regard novateur, mais plutôt fermé, sur la mentalité agonistique grecque. L'esprit de compétition y était envisagé comme le propre des aristocraties de l'époque archaïque, période durant laquelle les nobles purent se consacrer presque entièrement à des concours dans lesquels ils pouvaient se démarquer les uns des autres, avec pour seules récompenses l'honneur, la gloire et la renommée. L'argument principal de l'historien suisse reposait sur la liberté dont bénéficiait l'élite. D'après lui, elle permettrait de comprendre en quoi la nature agonale des Hellènes était unique et n'avait pas d'équivalent dans les autres civilisations<sup>6</sup>. C'est-à-dire qu'en Grèce, l'émulation était devenue une force motrice, le « ferment universel qui [faisait] germer chaque vouloir et chaque pouvoir »<sup>7</sup>, alors qu'ailleurs, en Asie ou en Égypte par exemple, les systèmes de castes fortement hiérarchisés ou le despotisme impliquaient une trop grande rigidité sociale pour encourager le développement d'un esprit de compétition aussi élevé<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> J. Burckhardt, 2002 (1898-1902), p. 123 : « La compétition apparaissait partout, même dans les milieux les plus restreints ; le plein épanouissement de l'individu était lié au fait que l'on ne cessait pas de se mesurer et de se comparer les uns aux autres, et ce par des exercices où l'on n'avait pas en vue un intérêt direct et pratique. En conséquence, presque partout les enfants de personnes libres auront été confiés au maître de gymnastique (pédotribe), dont l'enseignement, à côté de celui du cithariste et du grammatiste, constituait l'éducation ; mais seules les personnes un peu aisées pouvaient persévérer dans cette voie tout au long de leur vie, et seuls les hommes totalement indépendants pouvaient y consacrer leur vie ».

<sup>7</sup> La traduction de ce passage est de F. Mugler (voir J. Burckhardt, 2002 (1898-1902), p. 115), mais l'expression « force motrice » est de H. Funke (2002, p. 37).

<sup>8</sup> J. Burckhardt, 2002 (1898-1902), p. 115-116 ; A. Duplouy, 2006, p. 272.



C'est donc à tous les niveaux (physique, matériel et intellectuel) que les Grecs auraient trouvé l'occasion de se mesurer les uns aux autres. Dans les concours athlétiques, bien sûr, mais aussi dans l'accumulation de biens<sup>9</sup>, dans la philosophie, les arts, etc. Toutefois, si l'*agôn* était omniprésent dans les aristocraties archaïques, J. Burckhardt croyait qu'il en allait tout autrement dans les siècles précédents ou suivants. Ainsi, à l'époque mycénienne, la rivalité ne s'exerçait, selon lui, qu'occasionnellement, lors d'événements spéciaux<sup>10</sup>. Quant à l'époque classique, l'arrivée de la démocratie y aurait rapidement mis un frein. D'après l'historien, les changements apportés par le nouveau régime politique eurent des conséquences considérables pour la noblesse, puisque la perte de ses privilèges aurait contribué à l'éloigner des compétitions, du moins de celles qui demandaient un investissement important (temps, argent, etc.). En effet, jusque-là, seuls les hommes qui disposaient d'une certaine fortune pouvaient dédier leur vie à l'étude et à l'entraînement requis. Or, avec la démocratie, ils « perdirent leur pouvoir et souvent même leur richesse »<sup>11</sup>, et furent incapables de poursuivre ces activités avec autant d'assiduité.

La plupart des auteurs modernes ne partagent plus cette vision, qui limite la mentalité agonale à une période spécifique et à un groupe social donné<sup>12</sup>. À la lumière des études plus récentes sur le sujet, il faut bien admettre que certaines conclusions de J. Burckhardt ont mal

---

<sup>9</sup> Dans *Le prestige des élites* (2006, p. 151-183), A. Duploux étudie la valorisation sociale à travers l'accumulation de biens dans un chapitre pertinemment intitulé « Collectionner le monde ». De nombreux exemples, venant principalement des nécropoles, montrent la fonction des objets rares et luxueux dans l'établissement du statut social des individus.

<sup>10</sup> L'historien suisse (2002 (1898-1902), p. 119-120) donne l'exemple des funérailles, lors desquelles la famille du défunt organisait des jeux, comme le fit Achille pour Patrocle dans l'*Illiade*. Il suggère que les jeux funèbres avaient peut-être pour fonction d'attirer un grand nombre de personnes à la cérémonie.

<sup>11</sup> A. Duploux, 2006, p. 272.

<sup>12</sup> Pour n'en nommer que quelques-uns : H. Funke, 1992, A. Schnapp-Gourbeillon, 2002 et A. Duploux, 2006. Même F. Nietzsche, qui fut un ami et un collègue de J. Burckhardt à l'université de Bâle, ne partageait pas entièrement l'opinion de son aîné sur cette périodisation de l'*agôn*. Dans un texte écrit en 1872 (*La joute chez Homère*), le philologue écrivait d'ailleurs que la joute était « la plus noble et la plus fondamentale des idées grecques », peu importe l'époque (1975, p. 200).

vieilli et ont perdu de leur justesse. L'*agôn* n'était pas un simple moyen de valorisation sociale pour une classe privilégiée, libre de faire ce qui lui plaisait. Au contraire, il contribua de façon significative à l'élaboration de la structure sociale grecque pendant plus de mille ans.

Cette fonction de hiérarchisation s'explique en grande partie par l'absence d'une définition claire de l'aristocratie<sup>13</sup>. Pendant longtemps, aucune loi ne vint établir les critères d'appartenance à une classe de façon ferme et sans équivoque. Même les généalogies, un des piliers de la société romaine, étaient fragiles dans le monde grec, d'où les références aux ancêtres divins pour justifier la grandeur d'une lignée familiale. L'existence d'une certaine mobilité sociale, surtout à l'époque archaïque, rendit la situation encore plus confuse, puisqu'un individu qui se distinguait, à la guerre par exemple, pouvait se joindre au rang des mieux nantis<sup>14</sup>.

Sans critères et repères précis, l'aristocrate grec devait donc obtenir par tous les moyens possibles le prestige correspondant à ses ambitions<sup>15</sup>. La compétition entre ainsi dans la

---

<sup>13</sup> A. Duploux s'est longuement interrogé sur cette question. Il remarque l'absence de consensus sur la définition de l'aristocratie, et sur le fait que la naissance, la richesse et le pouvoir ne suffisent pas à la cerner. Selon lui, cette définition devrait se fonder sur une analyse de la réalité antique. Or, le terme *aristocrateia* fut créé par les auteurs grecs classiques pour nommer le régime politique de la période archaïque. Il s'agirait donc d'une forme de constitution des cités archaïques, mais non d'un groupe de personnes. Il n'a pas été utilisé pour nommer la classe dirigeante, cet usage serait purement moderne. En outre, ainsi que l'affirme A. Duploux, le lien entre *aristocratie* et *aristocrate* n'est pas toujours présent. Certains individus possèdent la gloire et le prestige, mais pas le pouvoir politique, comme pour certains athlètes olympiques tels que Cylon (2006, p. 11-15 et 282-284). M. Sartre (2006, p. 14) affirme d'ailleurs que la « force du livre d'Alain Duploux est de montrer combien ce statut (celui d'aristocrate) se révèle instable puisqu'il repose sur des bases qui peuvent être en permanence remises en cause », comme la naissance, la richesse, etc.

<sup>14</sup> Je reprends ici les conclusion de A. Schnapp-Gourbeillon, 2002, p. 321-322. L'historienne donne également un exemple de perméabilité sociale à partir du chant XIV de l'*Odyssée*, quand Ulysse invente une histoire chez le porcher Eumée. Il se dit le fils d'une esclave et d'un homme riche qui, par sa débrouillardise et sa valeur, aurait cependant réussi à s'élever dans la société, à posséder une maison, des navires, etc. Cf. également A. Duploux, 2006, p. 11.

<sup>15</sup> *Ibid.*, 2006, p. 12, 29 et 273. On peut dire que ce « processus de compétition pour le pouvoir à l'intérieur d'une société fondée désormais sur les rapports entre pairs a modelé les comportements »,

catégorie des *modes de reconnaissance sociale*<sup>16</sup>, et elle contribua au développement de la hiérarchie en permettant aux individus de se démarquer.

Cette approche souligne la continuité dans le développement de l'esprit agonal grec, plutôt qu'une rupture temporelle. Il faut d'ailleurs remonter jusqu'aux premières traces de compétitions, visibles sur des céramiques du HRIIIIC représentant des courses de chars, pour comprendre l'ampleur et la profondeur du phénomène. En effet, l'apparition des concours serait liée à la chute des palais mycéniens et au morcellement du pouvoir, jusque-là fortement centralisé et hiérarchisé. J. Burckhardt n'avait pas tort lorsqu'il appuyait son argumentation sur la liberté sociale, car ce n'est qu'une fois cette liberté en place que les rivalités et les différences purent véritablement s'exprimer. Toutefois, contrairement à ce que le savant avançait, il ne fallut pas attendre la période archaïque pour que l'*agôn* tienne un rôle actif dans les stratégies sociales<sup>17</sup>.

Peu après la chute des palais, des marques tangibles d'un *agôn aristocratique* apparurent, comme en témoigne le *hérôon* de Lefkandi en Eubée, datant de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle. La tombe, d'une superficie imposante, appartenait selon toute vraisemblance à un prince local. Les archéologues y ont découvert une grande quantité de biens luxueux<sup>18</sup>, provenant notamment d'Anatolie. La richesse de la sépulture serait en fait un « acte de démonstration sociale », profitant au prestige de la famille du défunt. Le nombre

---

car il s'agit d'une lutte « pour la suprématie entre gens de statut aristocratique égal » (A. Schnapp-Gourbeillon, 2002, p. 322).

<sup>16</sup> « Les modes de reconnaissance sociale sont donc toutes ces pratiques qui rendaient évident le rang des individus, en même temps qu'elles contribuaient à l'acquisition du prestige nécessaire aux ambitions de chacun » (A. Duplouy, 2006, p. 30).

<sup>17</sup> Voir A. Schnapp-Gourbeillon, 2002, p. 322 et A. Duplouy, 2006, p. 15 et 273.

<sup>18</sup> Les archéologues trouvèrent de nombreux trésors dans cette tombe, la plus magnifique de son époque. Par exemple : un collier d'or, probablement une antiquité mésopotamienne de plus de mille ans. Elle contenait également une urne funéraire en bronze ouvragé, provenant de Chypre (*ibid.*, p. 154-158). Les dimensions de la sépulture étaient d'environ 40 mètres par 10 mètres.

d'objets précieux auxquels celle-ci renonçait en les plaçant dans la tombe, tout comme les sacrifices (dont quatre chevaux et possiblement l'épouse du héros), ainsi que la destruction de certains *orientalia* retrouvés avec le mort (vases brisés, bijoux défaits, etc.), sont autant de signes attestant du rang élevé de l'occupant et de la nécessité de le faire reconnaître publiquement<sup>19</sup>.

Les propos de J. Burckhardt doivent donc être nuancés et l'analyse poussée un peu plus loin. Ce n'est pas seulement parce que les aristocrates étaient relativement libres à l'époque archaïque, c'est-à-dire sans les limites imposées par un gouvernement autoritaire et centralisateur (les palais), qu'ils ont pu se consacrer à diverses compétitions. C'est plutôt qu'une fois leurs références, leur structure sociale, disparues, ils ont tenté de se définir. Et l'*agôn* est devenu un facteur dominant dans ce processus.

Au fil des siècles, l'esprit d'émulation ne fit que s'accroître jusqu'à envahir, comme on l'a vu, tous les aspects de la société archaïque. Pour preuve, l'apparition des joutes de toutes sortes (musique, sports, philosophie, etc.). Quant à l'émergence des cités, bien qu'il s'agisse d'un phénomène aux multiples répercussions, elle ne fit pas disparaître la fonction de l'*agôn* dans la construction de la hiérarchie sociale, comme le révèle l'exemple des évergètes rivalisant de libéralité. Leurs investissements importants, bien que correspondant à leur rang et à leur capacité financière, pouvaient s'avérer très coûteux et atteindre plusieurs millions de drachmes<sup>20</sup>. Il a déjà été question de leur générosité dans le développement urbain de cités à l'époque impériale. Ce fut entre autres le cas, au II<sup>e</sup> siècle, lorsque Hérode Atticus, alors gouverneur des cités libres d'Asie et héritier d'une fortune familiale colossale, demanda à

---

<sup>19</sup> A. Schnapp-Gourbeillon, 2002, p. 15, 105 ; A. Duploux, 2006, p. 170, 265 et 273. C'est à Knossos et à Lefkandi que furent placés pour la première fois des objets venant d'Orient (A. Duploux, 2006, p. 154).

<sup>20</sup> De grosses sommes d'argent étaient en jeu. M. Sartre (1991a, p. 154-155) illustre cette affirmation par une énumération des donations de plus de 100 000 deniers (Ménodôra de Sillyon, Q. Veranos Philagros, etc.). Il écrivait que cela devait d'ailleurs « poser de sérieux problèmes de liquidités » (p. 155).

l'empereur Hadrien la somme de trois millions de drachmes pour doter Troie d'un système d'approvisionnement en eau. L'ampleur du projet provoqua rapidement une escalade des dépenses et les coûts firent plus que doubler. Hadrien, conseillé par ses représentants en Asie, manifesta sa désapprobation à Atticus, qui offrit de s'acquitter de la différence, soit quatre millions de drachmes<sup>21</sup>. Sans que la participation d'Hérode Atticus soit motivée par l'esprit de compétition, ce type d'exemple permet de souligner l'importance de surpasser tous les autres dans le monde grec. Dans ce cas-ci, on imagine sans peine ce que cette générosité, supérieure à celle de l'Empereur, put faire pour le prestige personnel de l'évergète.

En 1976, P. Veyne consacra un chapitre à l'évergétisme grec dans son ouvrage *Le pain et le cirque*. Selon lui, le but réel des bienfaiteurs était le maintien de leur statut, par la démonstration de leur « munificence ». L'évergétisme, tel que décrit par l'historien, ne visait donc plus le bien de la cité, mais offrait aux notables un moyen d'exprimer leur « supériorité politique ». Le contexte social et politique qui régnait à ce moment (de 350 av. J.-C. à 400 ap. J.-C.) serait responsable de cette situation. Les besoins économiques grandissants des cités poussèrent les évergètes à faire preuve de leur grandeur à travers des bienfaits publics, plutôt que par l'accumulation et la démonstration de richesses personnelles, comme dans le cas de la tombe de Lefkandi. De plus, le fait de poser un geste *civique* n'était pas négligeable, puisque la participation à la vie politique de la cité contribuait davantage au rang que la richesse ou la naissance<sup>22</sup>. Et ce rang devait être plus enviable dans une *polis* d'envergure, comme Smyrne, Éphèse ou Pergame, ce qui expliquerait la mobilité des évergètes qui, on l'a vu, étaient attirés par les cités titrées.

---

<sup>21</sup> À propos de l'évergétisme, consulter M. Sartre, 1991a, p. 147-166. Hérode Atticus avait appris que les Troyens devaient avoir recours à des puits boueux et recueillir l'eau de pluie (Philostrate, *Vies des Sophistes*, II, 546-549).

<sup>22</sup> P. Veyne, 1976, p. 232-241, 261-271. Il ajoute : « c'est la vie publique qui caractérise la classe élevée, plutôt que la richesse ou la naissance ; un riche qui se tiendrait à l'écart de la politique ne vivrait que d'une vie diminuée, soutiendrait mal son rang » (p. 261). L'évergétisme serait donc un « moyen de distance sociale ».

P. Veyne affirmait également que cette démonstration extérieure de puissance reposait sur « la tendance à actualiser les possibilités et à exprimer les supériorités qui est naturelle aux êtres sociaux »<sup>23</sup>. Poursuivant son raisonnement, il alla jusqu'à retirer de l'équation l'esprit de compétition. La recherche des honneurs et du meilleur rang ne s'expliquait donc pas par l'amour de l'*agôn*, mais par un processus mental enraciné dans l'inconscient de chacun<sup>24</sup>.

L'étude de P. Veyne fut sévèrement critiquée par certains historiens, qui lui firent des reproches tant méthodologiques qu'analytiques<sup>25</sup>. Pour eux, l'*agôn* était un facteur déterminant dans le processus de distance sociale qui, contrairement à ce qu'avancait le savant, ne pouvait se réduire à un phénomène « psychologique individuel ». M. Sartre résumait ainsi les motivations de l'évergétisme :

Aux origines de cette conduite se trouve le souci d'émulation, de compétition, d'*agôn*, profondément ancré dans les mentalités grecques. La volonté de faire mieux, de faire plus, d'être le meilleur et le premier, s'accompagne du souci de voir reconnaître son mérite par le peuple entier et d'entrer ainsi dans la mémoire civique<sup>26</sup>.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, 1976, p. 237.

<sup>24</sup> Pour reprendre ses propres mots : « Si les honneurs n'avaient pas été beaucoup plus que des honneurs, ils n'auraient produit d'effets qu'anecdotiques, comme chez nous ; mais ils étaient une pièce dans le système de distance sociale ; les Grecs les appréciaient, non parce qu'ils avaient le goût de la compétition (...) Les gens prêts à se ruiner pour être décorés n'auraient pas été plus nombreux chez les Grecs que chez nous, mais il s'agissait de bien plus : de maintenir son rang » (*ibid.*, p. 271). Voir aussi, pour un résumé de l'opinion de P. Veyne, M. Sartre, 1991a, p. 163.

<sup>25</sup> Ces critiques méthodologiques firent l'objet d'un article de J. Andreau, P. Schmitt et A. Schnapp (1978, p. 307-325), qui mentionnent surtout les lacunes dans sa définition de l'évergétisme (confusion dans les périodes, vocabulaire théâtral, pas de distinction entre les termes - mécénat, évergétisme, etc.). En outre, des notions importantes, comme celle de classe, sont utilisées mais non définies. Bref, les reproches sont nombreux et, précisons-le, convaincants et formulés avec véhémence.

<sup>26</sup> M. Sartre, 1991a, p. 162.

La reconnaissance de la communauté, on l'a vu, était obligatoire pour que le statut de notable du bienfaiteur soit reconnu, mais aussi pour que ce titre puisse s'appliquer à sa famille et à sa descendance<sup>27</sup>. En outre, la gloire attachée aux plus grandes évergésies pouvait être garante d'une certaine immortalité. D'abord, à travers l'établissement de fondations qui perpétuaient le nom et la générosité de l'évergète. Ensuite, comme le clamait Hérode Atticus en songeant au prestige qui serait attaché à l'ouverture de l'Isthme de Corinthe, une telle largesse « conserverait son souvenir intact pour l'éternité »<sup>28</sup>.

Toute cette question de la mémoire civique et de l'évergétisme est d'ailleurs fort intéressante. À partir de l'époque hellénistique, la gloire et la reconnaissance sociale ne pouvaient plus reposer sur les prouesses guerrières. La mémoire civique est indissociable des pratiques sociales et politiques de l'époque où elle se construit. Or, l'évergétisme, à travers les fondations, offrait un substitut parfait. Il permettait au bienfaiteur de s'élever dans la hiérarchie sociale, tout en inscrivant sa famille « au rang des notables », jouant de ce fait un « rôle important dans la reproduction du système social »<sup>29</sup>.

Loin de disparaître avec l'arrivée de Rome, l'évergétisme atteignit son niveau le plus élevé sous l'Empire<sup>30</sup>, et la compétition demeura tout aussi présente que par le passé. Les

---

<sup>27</sup> Les décrets honorifiques concernant les évergètes prennent souvent la forme suivante (*IG* II<sup>2</sup>, 351, l. 20-28) : « Plaise au peuple d'accorder l'éloge à Eudèmos fils de Philourgos, Platéen, et de le couronner d'une couronne de lierre en raison de son dévouement envers le peuple des Athéniens et de l'inscrire parmi les évergètes du peuple des Athéniens, lui et ses descendants » (δ]εδόχθ[αι] τῶι δήμῳ ἐπαι[νέσαι] Ε]ὐδημ[ον] [φι]λούργου Πλατα[ιέα] καὶ σ[τε]φανῶσαι αὐτὸν θαλλο στεφ[άνῳ] εὐνοίας ἕνεκα τῆς εἰς τὸν δῆμον τοῦ Ἀθηναίων καὶ εἶν[αι] αὐτὸν ἐν τοῖς εὐεργέταις το[ῦ] δήμου τοῦ Ἀθηναίων [α]ὐτὸν κα[ὶ] ἐκγόνους <αἱ εἰν]α[ι] αὐτῶι). Voir aussi P. Schmitt-Pantel, 1982, p. 179-180 et p. 183-184.

<sup>28</sup> Philostrate, *Vies des Sophistes*, II, 552 : « ἡ δὲ τοῦ Ἰσθμοῦ τομὴ ἔργον ἀθάνατον καὶ ἀπιστούμενον τῇ φύσει ». Voir aussi M. Sartre, 1991a, p. 162-163.

<sup>29</sup> P. Schmitt-Pantel, 1982, p. 177 et 183.

<sup>30</sup> C'est ce qu'affirme M. Sartre, 2006, p. 132. À ce sujet, on peut également consulter P. Veyne, 1976 et P. Gauthier, 1985.

nécropoles, ces « lieux de démonstration sociale par excellence »<sup>31</sup>, permettent d'ailleurs de constater l'enracinement de l'*agôn* dans la société, à tel point qu'il concerne même les enfants qui y reposent. En effet, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, les valeurs véhiculées dans l'*Iliade* se retrouvent dans les épigrammes et le vocabulaire utilisé est souvent identique ou équivalent à celui des vers homériques. Par exemple, le terme ἀριστεία, employé par Pélée pour recommander à Achille d'être le meilleur, apparaît régulièrement<sup>32</sup>. Les vertus de la société grecque avaient donc connu peu de changement. Mais l'objectif des épitaphes n'était pas de souligner la supériorité *guerrière* de l'enfant. En affirmant qu'il avait surpassé ses « camarades », il s'agissait principalement de le glorifier pour lui assurer une forme d'immortalité, malgré sa mort prématurée. D'autre part, le fait de reconnaître la valeur de l'enfant, même s'il n'avait pas encore intégré la vie publique, permettait de faire miroiter le rang qu'il aurait pu atteindre<sup>33</sup>. Des épigrammes funéraires de ce genre furent trouvées un peu partout dans le monde grec, dont en Asie Mineure, région qui revêt une grande importance dans le cadre de ce mémoire. Ainsi, à Smyrne au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., on peut lire sur la tombe d'un enfant de 11 ans : ὃς παίδων πάντων ἡγήσατο<sup>34</sup>, ou encore en Bithynie, pour un jeune homme de 19 ans : χρησ[τό]τατον παίδων<sup>35</sup>.

Ces enfants, on doit le reconnaître, appartenaient sans doute aux classes supérieures<sup>36</sup>. Il ne faut pas conclure pour autant que l'*agôn* ne concernait que les aristocrates. À l'inverse d'Homère, qui ne parlait pas des couches sociales inférieures, Hésiode accorda à ces

<sup>31</sup> A. Duploux, 2006, p. 274.

<sup>32</sup> Par exemple, à Rome au III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : τῶδ' ἐνὶ τύμβῳ [ἐγὼ] κεῖμαι παίδων ὅχ' ἄριστο[ς] (A.-M. Vérilhac, 1978-1982, vol. 1, 53,1) ou encore, à Philippes, au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : ἄμφω ἀριστεύειν ἡμὲν Μούσας ἡδὲ πα[λαίστραν] (A.-M. Vérilhac, 1978-1982, vol. 1, 51,7).

<sup>33</sup> A.-M. Vérilhac, 1978-1982, vol. 2, p. 28-34 ; A. Duploux, 2006, p. 273.

<sup>34</sup> A.-M. Vérilhac, vol. 1, 61,9.

<sup>35</sup> W. Peek, 1980, I, 523, 1.

<sup>36</sup> Tel que l'écrit A.-M. Vérilhac, 1978-1982, vol. 2, p. 33.



dernières beaucoup d'attention dans *Les travaux et les jours*, stipulant dès le départ que l'émulation (la *lutte*), n'était pas toujours néfaste. Si elle incitait à la guerre et à la destruction, elle était bien sûr mauvaise, mais si elle encourageait les hommes à ne pas se complaire dans la paresse, alors elle était bonne, car bénéfique à la société (le potier cherchait alors à surpasser les autres potiers, même scénario pour le paysan, l'artiste, l'aède, etc.)<sup>37</sup>. Dans les deux poèmes, pour des groupes différents, on retrouve donc « une culture commune de la reconnaissance sociale »<sup>38</sup>. On peut également assumer qu'il en allait de même lorsque les cités de l'époque impériale se querellaient pour des titres honorifiques. Après tout, on a vu qu'ils conféraient aux *poleis* un rang privilégié dans les *koina*<sup>39</sup>.

En somme, à toutes les époques et pour toutes les classes, l'*agôn* fut l'un des principaux modes de reconnaissance sociale. Grâce à lui, ceux qui le désiraient pouvaient accéder au sommet de la hiérarchie, dans la mesure où la compétition leur permettait de démontrer le prestige et la grandeur indispensables à de telles aspirations. Tout reposait donc sur la *réputation* de l'individu, ce qui explique les efforts incessants des Grecs pour protéger et rehausser l'image qu'ils projetaient<sup>40</sup>.

---

<sup>37</sup> Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 19-26 : ἦτε καὶ ἀπάλαμόν περ ὁμῶς ἐπὶ ἔργον ἔγειρεν. Εἰς ἕτερον γάρ τις τε ἰδίων ἔργοιο χατίζει πλούσιον, ὃς σπεύδει μὲν ἀρώμεναι ἡδὲ φυτεύειν οἶκόν τ' εὖ θέσθαι· ζηλοῖ δέ τε γείτονα γείτων εἰς ἄφενος σπεύδοντ' ἀγαθὴ δ' Ἔρις ἡδὲ βροτοῖσιν. καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων, καὶ πτωχὸς πτωχῷ φθονέει καὶ ἀοιδὸς ἀοιδῷ.

<sup>38</sup> A. Duploux, 2006, p. 275.

<sup>39</sup> Ainsi que mentionné précédemment (voir B. Burrell, 2004, p. 343-358).

<sup>40</sup> Sur ce point, A. Duploux (2006, p. 30) précise : « L'impression que laissent les individus, le souvenir que les autres gardaient d'eux ou la hantise d'une réputation désastreuse sont des sujets récurrents chez les poètes archaïques », comme Hésiode. Outre cet exemple, il mentionne également (p. 31), celui offert par Hérodote (*Histoires*, VI, 129), alors qu'Hippokleidès se vit refuser la main de sa promise après s'être ridiculisé en dansant.

## Réputation et honneur

Dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode conseillait d'ailleurs à son frère : « Cherche à éviter la dangereuse réputation que font les hommes. Car une mauvaise réputation est chose légère, qu'on soulève fort aisément ; mais elle est ensuite pénible à porter et difficile à déposer. Nulle réputation ne meurt tout entière, quand nombreux sont ceux qui l'ont proclamée »<sup>41</sup>.

On sait que cette réputation s'appuyait sur le prestige, l'estime et le respect dont bénéficiait l'individu. Or, toutes ces caractéristiques recouvrent le même concept : l'honneur<sup>42</sup>. D'ailleurs, il s'agissait d'un des principaux avantages de la course pour le personnel du culte impérial. Mais la quête perpétuelle de la *timè* ne s'explique pas seulement par le désir de se hisser dans l'échelle sociale. La mentalité agonale grecque est complexe, et pour en saisir toutes les subtilités, une autre approche s'avère également nécessaire. On ne peut, par exemple, éviter de se questionner sur les valeurs qui étaient les plus porteuses d'honneur. Il faut aussi prendre en considération les facteurs psychologiques qui expliquent l'impact du jugement de la communauté. Une fois de plus, les auteurs anciens, mais également les anthropologues, seront d'une aide précieuse pour révéler les mécanismes mentaux qui étaient à l'œuvre.

L'acquisition d'un statut élevé, comme on l'a vu, passait obligatoirement par l'obtention d'une bonne réputation. Un extrait tiré d'Hérodote résume parfaitement la place de la gloire et sa relation avec l'*agôn*. En apprenant que les Grecs, dans les compétitions d'Olympie, concouraient pour une couronne d'olivier, le Perse Tritantaichmès se serait adressé en ces mots à un grand général : « Grands dieux, Mardonios, contre quelle sorte d'hommes nous as-

---

<sup>41</sup> *Les Travaux et les Jours*, v. 760-764 : ὣδ' ἔρδειν· δεινεὴν δὲ βροτῶν ὑπαλέυεο φήμην. Φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται, κούφη μὲν αἶραι ῥεῖα μάλ', ἀργαλή δὲ φέρειν, χαλεπὴ δ' ἀποθέσθαι. Φήμη δ' οὐτις πάμπαν ἀπολλυται, ἣν τινα πολλοὶ λαοὶ φνιμίωσι. Θεὸς νύ τίς ἐστι καὶ αὐτή. La traduction est de A. Duplouy, 2006, p. 30.

<sup>42</sup> Définition de S. Brandes, 1985, p. 121.

tu amenés faire la guerre ? des hommes qui ne se disputent pas la possession de richesses, mais un glorieux renom (ἀρετή) ! »<sup>43</sup>.

Hérodote utilisait le terme *arété*, difficile à définir, mais souvent associé à l'*agôn* chez les Hellènes. Il désigne essentiellement une vertu qui permet d'exceller, de tendre vers la perfection. Dans leurs traductions, les modernes privilégient donc « excellence », « valeur », ou « grande renommée ». L'*arété*, tout comme l'*aristeia* et quelques autres qualités (*agathos*, *esthlos*, etc.), conférait à celui qui la possédait une noble réputation<sup>44</sup>. Pour que ce soit le cas, ces vertus devaient cependant être reconnues par la société<sup>45</sup>.

De tous les héros de l'Antiquité, Achille est l'incarnation la plus parfaite de cette quête constante de la meilleure réputation possible. D'abord, grâce à ses dons de guerrier : Homère le dit fort, rapide, pareil aux dieux et le meilleur des Achéens<sup>46</sup>. Ensuite, parce que pour l'honneur, le fils de Pélée est prêt à tout sacrifier : une longue vie, la victoire contre les Troyens, etc. Mais surtout, Achille personnifie l'excellence à travers ses actions, et celles-ci ont de nombreux témoins. Ses gestes jouissaient donc d'une reconnaissance *publique*, sans laquelle le nom du héros aurait été vite oublié<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> *Histoires*, VIII, XXVI-XXVII : Παπαί, Μαρδόνιε, κοίους ἐπ' ἄνδρας ἡγάγεσ μαχησομένους ἡμέας, οἳ οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιεῦνται ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς (trad. de Ph.-E. Legrand, 1953, p. 23).

<sup>44</sup> Ainsi, Ph.-E. Legrand, 1953, p. 23, utilise « glorieux renom » ; D. Hawee, 2002, p. 187, « virtuosity » ; H. Funke, 1992, p. 36, « perfection ».

<sup>45</sup> A. Duploux, 2006, p. 31.

<sup>46</sup> *Iliade*, I, 129-140 ; XVI, 279.

<sup>47</sup> D. Hawee, 2002, p. 187 : « *aretê* was therefore a performative, bodily phenomenon, depending on visibility ». L'auteur ajoute : « one could not just "be" manly (*andreios*) and all that entails without displaying his "manlyness" through manly acts of courage » (p. 187-188).

Hors de la Grèce mythique, ce ne sont plus les combats héroïques mais la compétition qui permet de faire reconnaître aux yeux de tous l'*arété* d'un individu, lui apportant par le fait même l'honneur tant désiré<sup>48</sup>. On ne peut banaliser cet encensement. Un homme peut se dire digne d'honneur, mais si cette affirmation ne s'appuie pas sur le regard des autres, elle n'aura aucune réalité, aucune substance. L'effet peut même être inverse et l'allégation risque alors d'attirer les moqueries plus que le respect<sup>49</sup>. Il s'agissait d'ailleurs, on l'a vu, d'un des dangers de la lutte entre les cités. Celles qui affichaient leur prééminence, par exemple sur les inscriptions et les monnaies, sans que cette dernière corresponde à la réalité risquaient de perdre la face, entre autres devant les gouverneurs<sup>50</sup>. Dans une étude portant sur les élites grecques, A. Duplouy a brillamment synthétisé la situation :

L'individu n'existe en ce sens que dans sa relation aux autres et à l'ensemble de la communauté dans laquelle il s'inscrit. En d'autres termes, contrairement au *privatus* latin qui suppose un retrait de l'individu par rapport à la communauté, la notion même d'individu en Grèce réside dans la forte articulation du particulier sur la collectivité. L'individu n'a tout simplement de réalité que socialisante, il n'existe qu'à partir du moment où il présente un visage social. [...] (Il) ne peut penser son statut qu'à travers le regard des autres, par un recours constant aux modes de reconnaissance sociale<sup>51</sup>.

Les structuralistes J. Pitt-Rivers et J.G. Peristiany furent les premiers, dans les années 60, à remarquer le rôle primordial de l'honneur et de la reconnaissance publique dans plusieurs communautés méditerranéennes, dont la Grèce. Il existe assurément d'innombrables variantes régionales, sans oublier que les mots ne recouvrent pas toujours la même vérité. Les anthropologues ont cependant noté des similitudes qui permettent de considérer le

---

<sup>48</sup> H. Funke, 1992, p. 36-37.

<sup>49</sup> J. Pitt-Rivers, 1966 : « Honour is the value of a person in his own eyes, but also in the eyes of the society. It is his estimation of his own worth, his *claim* to pride, but it is also the acknowledgement of that claim, his excellence recognized by society, his *right* to pride » (p. 21). L'anthropologue ajoute : « The claimant to honour must get himself accepted at his own evaluation, must be granted reputation, or else the claim becomes mere vanity, an object of ridicule or contempt » (p. 22).

<sup>50</sup> *Supra*, p. 63-64.

<sup>51</sup> A. Duplouy, 2006, p. 290.

monde méditerranéen comme une unité culturelle, et de ce fait comme un objet d'étude valable et stimulant<sup>52</sup>.

Outre le fait que ces sociétés partagent la même définition de la *timè* (différentes combinaisons de l'estime, du respect et du prestige)<sup>53</sup>, elles ont en commun un mode de reconnaissance sociale basé sur la recherche de l'honneur et la crainte de la honte. La théorie des anthropologues est relativement simple : dans le monde méditerranéen, l'honneur et la honte sont les deux pôles d'un système de valeurs utilisé par un groupe pour évaluer le prestige d'un individu et sa place dans la communauté<sup>54</sup>. Ce qui est tenu pour honorable varie d'un groupe à l'autre, mais repose toujours sur un consensus et doit être démontré publiquement pour être reconnu. La *timè* peut s'appuyer, entre autres, sur le prestige de la famille ou la richesse. En Espagne et au Portugal, par exemple, le statut économique de la famille comptait énormément dans la réputation. Si bien que même les moins fortunés tentaient d'épargner suffisamment pour payer à boire dans des lieux publics, comme les tavernes<sup>55</sup>.

---

<sup>52</sup> D. Gilmore, 1987, p. 2 : « Aside from obvious environmental and historical analogues, these pioneers saw the Mediterranean peoples as united by a pervasive and relatively uniform value system based on complementary codes of honor and shame ». Sur les études méditerranéennes, on pourra consulter J.G. Peristiany, 1966 ; S. Brandes, 1987 ; C. Delaney, 1987. Sur la réputation dans les sociétés méditerranéennes, on pourra aussi lire les commentaires de D. Cohen, 1991, p. 54-69. L'auteur se penche sur les valeurs (richesse, etc.) qui génèrent une bonne réputation dans ces sociétés, par exemple le Portugal et l'Andalousie.

<sup>53</sup> Sur ce point, toutes les communautés méditerranéennes se rejoignent. Voir S. Brandes, 1987, p. 121-122.

<sup>54</sup> S. Brandes, 1987, p. 122-123 ; D. Gilmore, 1987, p. 2 ; D. Cohen, 1991, p. 54-55. C'est J. Pitt-Rivers qui exprime cette réalité le plus clairement : « Honor and shame are reciprocal moral values representing primordial integration on individual to "group". They reflect, respectively, the conferral of public esteem upon the person and the sensitivity to public opinion upon which the former depends » (1966, p. 42).

<sup>55</sup> On se rend compte que partout dans le bassin méditerranéen : « It is characteristic of dishonor that once public, it is irreversible. Hence the politics of reputation require that one pay scrupulous attention to the way one's words and deeds will be interpreted by others » (D. Cohen, 1991, p. 59). Certains chercheurs croient qu'il n'existe que peu ou pas de règles pour déterminer quelles actions sont honorables ou non. L'interprétation est plutôt libre et les individus les interprètent selon leur désir, les circonstances et pour servir leurs fins politiques et réaffirmer leur leadership (J. Black-

C'est donc dire que la recherche d'un rang supérieur et la mythologie grecque ne suffisent pas à expliquer la portée de l'honneur chez les Hellènes. D'autres arguments, concernant cette fois l'ensemble du monde méditerranéen, doivent être pris en considération, notamment l'origine du paradigme honneur/honte. Celle-ci serait liée de près au contrôle des ressources (biens) limitées dans le bassin, comme le pouvoir, la terre, les routes d'accès et la reproduction féminine. Malgré l'apport bénéfique de la mer, les conditions de vie étaient souvent difficiles : terres arides, régions montagneuses, compétition entre les économies pastorales et agricoles, etc. De plus, l'absence d'un pouvoir étatique central et d'institutions efficaces ne facilitait pas les relations entre les différents groupes se disputant les richesses d'un même territoire. Les luttes continuelles contribuèrent à « fragmenter » la société en petites unités (familles, clans, domaines, etc.), au sein desquelles les liens manquaient de solidité. Les chefs éprouvaient de la difficulté à les maintenir et à conserver la loyauté des leurs. Dans ce contexte particulier se développa une nouvelle forme de contrôle social, basé sur le code de l'honneur et de la honte. C'est-à-dire que la mise en place d'un code d'honneur, en tant qu'idéologie partagée par tous les individus faisant partie du groupe, aidait à définir une communauté et développait le sentiment d'appartenance de ses membres. Cela avait pour conséquence de la renforcer face aux collectivités contre lesquelles elle était en compétition<sup>56</sup>.

---

Michaud, 1975, p. 179 ; D. Cohen, 1991, p. 55-57). L'ouvrage de J. Black-Michaud, 1975, qui est en fait un mémoire de maîtrise, traite des sociétés « vendettistes » (*feuding societies*). L'état de conflit continu de ces communautés favoriserait la mise en place d'une structure sociale où le pouvoir et l'honneur deviennent synonymes et où celui qui les possède peut contrôler les ressources limitées (p. 178-179). J.-P. Digard croit cependant que cette « construction est ingénieuse dans l'ensemble, brillante même par endroits, mais ne réussit pas, finalement, à emporter la conviction. En particulier, il n'est pas possible de suivre l'auteur quand il voit dans la vendetta un système social à part entière, qui forme un tout en soi » (1979, p. 166-167). Il lui reproche principalement de réduire la dynamique d'une société vendettiste à cet élément de conflit, comme si elle n'était rien d'autre.

<sup>56</sup> L'article de J. Schneider, 1971, est celui qui éclaire le mieux cet argument : « Honor as ideology helps shore up the identity of a group (a family or a lineage) and commit to it the loyalties of otherwise doubtful members. Honor defines the group's social boundaries, contributing to its defence against claims of equivalent competing groups » (p. 17). Voir aussi : D. Gilmore, 1987, p. 7 et S. Brandes, 1987, p. 121-122. Par contre, la plupart de ces études sur le code de l'honneur et de la honte adoptent la virginité comme angle d'approche. Le contrôle de la reproduction féminine semble en effet avoir été la préoccupation principale de nombreuses sociétés (D. Gilmore, 1987, p. 4).

Ce morcellement social correspond assez bien à la situation en Grèce, qu'il s'agisse de l'époque post-palatiale, de la période archaïque ou, plus tardivement, de celle des cités-États. La domination romaine, quant à elle, unifia pour la première fois le monde hellénique, mais malgré ce changement majeur, la rivalité pour des *biens limités* perdura encore longtemps<sup>57</sup>. Ces biens, on l'a dit, prenaient diverses formes et, à l'époque impériale, les titres honorifiques en faisaient indéniablement partie. Ils étaient considérés comme limités, dans la mesure où ils n'étaient pas accordés à toutes les cités, ce que ces dernières, de toute façon, auraient difficilement toléré. Les querelles entre voisines, on en a vu de nombreux exemples, témoignent de cette situation.

Une autre caractéristique du monde méditerranéen soulignée par les anthropologues s'avère particulièrement présente chez les Grecs : une fois la réputation d'un individu reconnue, elle devait être concrétisée par l'attribution d'honneurs<sup>58</sup>. Les inscriptions honorifiques glorifiant les évergètes sont révélatrices, tout comme les couronnes distribuées lors des concours<sup>59</sup>. La grandeur devait donc être établie publiquement *et* matériellement. Les honneurs conférés peuvent d'ailleurs être comparés aux trophées de l'époque héroïque décrits dans l'*Illiade*. Les héros saisissaient les armes et l'armure du vaincu, et arboraient fièrement ces signes tangibles de leur victoire. M.I. Finley mentionne le schéma honneur-

---

<sup>57</sup> S. Brandes, 1987, p. 121-122.

<sup>58</sup> J. Pitt-Rivers, 1966, p. 22 : « The sentiment of honour inspires conduct which is honourable, the conduct receives recognition and establishes reputation, and reputation is finally sanctified by the bestowal of honours. Honour felt becomes honour claimed and honour claimed becomes honour paid ». Il faut cependant nuancer cet argument, puisque dans des sociétés complexes, différents groupes (ceux qui sont au pouvoir, les paysans, etc.) ne partageront pas obligatoirement le même consensus, la même définition de ce qui est honorable (p. 22-23). Par contre, cela ne semble pas être le cas en Grèce, comme on l'a vu à travers la comparaison des valeurs chez Homère et Hésiode.

<sup>59</sup> Pour en savoir davantage, consulter : P. Veyne, 1976 ; M. Sartre, 1991a ; J. Burckhardt, 2002 (1898-1902). Même la guerre était l'occasion de souligner, avec un prix, la grandeur d'un individu qui s'était distingué. Par exemple, certains reçurent l'*aristeion*, c'est-à-dire le prix de la valeur. Hérodote, *Histoires*, VIII, 11, donne l'exemple de l'Athénien Lycomédès, fils d'Aischraï, qui fut le premier à s'emparer d'un bateau ennemi dans une bataille navale à l'Artémision (480) : Πρῶτος δὲ Ἑλλήνων νέα τῶν πολεμίων εἶλε ἀνὴρ Ἀθηναῖος, Λυκομήδης Αἰσχραίου, καὶ τὸ ἀριστήριον ἔλαβε οὗτος.

compétition-trophée. Il notait cependant que ce n'était pas la valeur de l'objet qui comptait, même si l'armure d'Hector était préférable à celle d'un combattant moins chevronné et qu'une belle et jeune esclave en avait davantage qu'une autre. L'importance du trophée reposait plutôt sur le fait qu'il pouvait être admiré, exhibé à tout moment et qu'il était une « preuve durable »<sup>60</sup>.

Xénophon et Thucydide mentionnent également la présence de trophées (τροπαῖα) érigés sur les champs de bataille après une victoire. Constitués, entre autres, d'armes prises aux vaincus, le trophée était dédié à la divinité responsable de la victoire. L'épithète *tropaïos* était alors ajouté à son nom. Aucun avantage matériel ne semble avoir été attaché aux trophées. Élevés en territoire ennemi, dans des zones éloignées, ils n'étaient pas entretenus et les Grecs ne les remplaçaient pas lorsqu'ils tombaient en ruine. Dans ces circonstances, il est peu probable que le trophée ait été accompagné d'un culte. Tout porte à croire que sa fonction en était tout simplement une de prestige<sup>61</sup>. Contrairement aux biens subtilisés à l'ennemi dans l'*Iliade*, ces trophées de guerre ne pouvaient être exhibés à tout moment.

---

<sup>60</sup> M.I. Finley, 1986, p. 147-149. A.-M. Adam (2000, p. 125) croit elle aussi que les trophées contribuent à glorifier ceux qui les possèdent. Elle utilise, pour clarifier sa pensée, le récit des funérailles d'Héphaïstion, décrites par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XVII, 115, 4). Sur la tombe du Macédonien, on aurait placé la panoplie du héros, ainsi que des armes barbares. Or, l'auteur voit dans ces dernières un trophée, représentant les victoires du défunt contre ses ennemis, et contribuant à son héroïsation, à sa glorification. Des conclusions identiques peuvent être tirées du cratère du Peintre de Darius (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C) sur lequel sont représentées les funérailles de Patrocle : sur le bûcher, son armure côtoie un modèle plus barbare. Bien que ce vase ait été trouvé dans le sud de l'Italie (Canosa), il était issu d'une société fortement hellénisée, qui avait adopté les valeurs grecques associées à la supériorité guerrière. Ainsi, l'image reproduite « reflète pleinement la mentalité de la classe aristocratique commanditaire du vase » (p. 131).

<sup>61</sup> W.K. Pritchett, 1971-1974, vol. 2, p. 272-275. L'auteur relève chez Xénophon (*Helléniques*) et Thucydide, quatre-vingt-huit mentions de l'érection d'un trophée pour célébrer une victoire. Selon lui, cette fréquence est le reflet de l'intérêt que ceux-ci suscitaient à l'époque. Dans *La guerre du Péloponnèse* (8, 43, 1-5), Thucydide donne l'exemple d'un trophée mis en place par les Spartiates à Symè (en 411). Ils firent tout le chemin depuis Cnide, dans des conditions difficiles (l'hiver), alors qu'ils auraient pu ériger le trophée à n'importe quel endroit sur la côte. De plus, Symè était demeurée aux mains des Athéniens. Ainsi que l'écrivait W.K. Pritchett, l'acharnement des Spartiates à placer le trophée en territoire ennemi, où il ne pourra ni faire l'objet d'un culte, ni être entretenu, démontre qu'il s'agit d'abord d'un instrument de prestige (1971-1974, vol 2, p. 273).



Cependant, ils furent représentés sur des monnaies et même des armures<sup>62</sup>, ce qui revient au même.

Une autre constatation s'impose à partir de l'exemple des trophées : la compétition ne concernait pas seulement des individus, mais également des communautés, qu'il s'agisse de troupes militaires, ou des cités. Cette transition de l'individuel vers le collectif est essentielle à notre étude, car les querelles mettant en jeux les *onomata*, si elles impliquèrent des personnes, demeurèrent avant tout un enjeu civique.

### **L'agôn civique**

Il faut aussi admettre que l'obsession des Grecs pour la gloire, l'honneur et la primauté, se transmet très tôt à leurs cités. Reste cependant à déterminer comment la transition s'opéra du personnel vers le civique, et ce qu'elle révèle.

L'une des premières traces de ce transfert se trouve dans l'*Illiade*, où la relation entre l'honneur personnel et celui de la communauté occupe une place plus importante qu'on ne pourrait le penser<sup>63</sup>. Par exemple, ce que Nestor reproche avant tout à Achille, ce ne sont pas ses rêves de gloire, mais le fait qu'il n'est motivé que par son propre profit. Le vieux sage croyait que le renom du héros serait encore plus éclatant s'il cherchait à aider la collectivité. Or, Achille ne servait que lui-même et ses actions mirent en péril les siens, lorsqu'il refusa de se battre aux côtés des Achéens<sup>64</sup>.

---

<sup>62</sup> À partir du IV<sup>e</sup> siècle, le symbole du trophée fut souvent utilisé sur les monnaies du monde grec. On sait également qu'un proche du Thébain Épaminondas (début du IV<sup>e</sup> siècle) avait fait représenter sur son bouclier le trophée élevé en l'honneur de leur victoire à Leuctres (d'après Théopompos, dans J. Jacoby, 1923, 115, frg. 247. Voir également W.K. Pritchett, 1971-1974, vol. 2, p. 274, note 81).

<sup>63</sup> Selon J. Campbell, (1992, p. 130), c'est dans la relation entre l'honneur personnel et l'honneur de la communauté que réside l'action dramatique de l'*Illiade*.

<sup>64</sup> Analyse de H. Funke, 1992, p. 36. Homère, *Illiade*, XI, 763-764 : « (Achille) a toujours voulu garder cette perfection pour lui tout seul ; il s'en lamera encore dans l'avenir lorsque le peuple aura été anéanti ».

À sa façon, le fils de Pélée incarne le passé, celui d'avant la cité. Pour lui, rien n'a plus de valeur que son honneur personnel, et gare à Agamemnon qui l'en dépouille en lui prenant Briséis. Pire encore, l'affront ne se déroule pas dans la sphère privée, mais est exposé aux regards des autres, il est *public*. La réaction démesurée d'Achille, qui boude et qui pleure malgré la guerre qui fait rage à quelques pas, devient soudainement plus facile à comprendre. C'est également que la « perte de l'honneur entraîne aussi, pour le perdant, l'effondrement de son existence morale »<sup>65</sup>. C'est pourquoi même une mort annoncée ne détourne pas Achille de son destin. Il l'accepte volontiers, en échange de son honneur et d'une renommée éternelle<sup>66</sup>.

Achille représente en quelque sorte la quintessence du héros solitaire, entièrement centré sur lui-même. C'est à travers Hector que l'avenir est perceptible, et celui-ci appartient à la cité. Pour le prince de Troie, l'honneur personnel est bien sûr désirable. Cependant, il s'agit d'un héros plus humain : il ne descend pas des dieux et il répond davantage à la honte, c'est-à-dire qu'il est sensible au *jugement* des autres, en particulier celui de ses parents, de son épouse et des soldats troyens. Plus qu'Achille, du moins, qui refuse catégoriquement de revenir sur sa décision, malgré la pression de ses pairs et même quand celle-ci met clairement les Achéens dans l'embarras. La tâche d'Hector est de défendre sa cité et sa famille, et comme Nestor, il reconnaît qu'il est préférable de se démarquer pour le bien de sa communauté<sup>67</sup>. Les paroles que lui prête le récit sont d'ailleurs révélatrices : « Il n'est qu'un vrai, qu'un bon présage, c'est de défendre sa patrie »<sup>68</sup>.

---

<sup>65</sup> M.I. Finley, 1983, p. 144.

<sup>66</sup> J. Campbell, 1992, p. 131.

<sup>67</sup> *Ibid.*, 1992, p. 130-131.

<sup>68</sup> Homère, *Illiade*, XII, 243. M.I. Finley met un bémol à cette affirmation. Bien qu'Hector reconnaisse la supériorité de cette noble motivation, il agit autrement. En se battant contre Achille, c'est son propre honneur qu'il veut défendre. Mais en voulant éviter de perdre la face devant les siens, il sera tué, ce qui dans un revers de situation dramatique, les mènera à leur perte (1983, p. 143-144).

Ainsi, les jeunes Hellènes apprirent grâce à Homère la valeur de la gloire « commune », et il ne restait plus qu'un pas à franchir pour que l'honneur acquis au nom de la *polis* lui appartienne pleinement<sup>69</sup>. Éventuellement, même la gloire personnelle des athlètes fut récupérée par leurs cités respectives, qui s'empressèrent de célébrer leurs victoires (statues, dédicaces, chants, etc.)<sup>70</sup>.

En plus d'avoir hérité de certaines valeurs propres aux individus, la cité est en partie issue de ces dernières. En effet, les modes de reconnaissance sociale, comme l'*agôn*, ont joué un rôle primordial dans le développement de la *polis* en Grèce. Plus précisément, « la formation de la cité passait par un renforcement de la cohésion de la communauté et par la mise en place de divers échelons de collectivités intermédiaires »<sup>71</sup>. Les *aristoi*, par exemple, ont pu établir leur statut, à titre d'égaux, et partager un pouvoir qui s'étendit éventuellement non plus à des communautés restreintes, mais des cités<sup>72</sup>.

On peut donc dire qu'il n'y eut pas une rupture, mais une continuité entre les valeurs individuelles et les valeurs civiques<sup>73</sup>. Et les cités du monde grec, tout comme les héros de l'*Illiade*, prirent continuellement le chemin des armes. D'ailleurs, la guerre réussit, elle aussi, à s'adapter aux *poleis*. Elle cessa d'être le privilège des aristocrates, pour devenir celui de

---

<sup>69</sup> M.I. Finley ajoute que dans « les générations suivantes, lorsque l'esprit civique commença à devenir l'élément central dans la vie grecque, le héros disparut rapidement ; car l'honneur du héros était purement individuel » (1983, p. 144).

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>71</sup> A. Duploux, 2006, p. 291. Sur la question de la formation des cités et de l'*agôn*, on pourra aussi consulter les ouvrages suivants : F. de Polignac, 1995 et A. Schnapp-Gourbeillon, 2002, p. 322.

<sup>72</sup> A. Schnapp-Gourbeillon, 2002, p. 321-322.

<sup>73</sup> M. Sartre, « Quand les élites grecques "collectionnaient le monde" », *Le Monde*, 14 juillet 2006, p. 14. Dans un article sur le livre de A. Duploux (2006), il écrit : « Mais l'originalité profonde de la cité grecque réside peut-être en ce que l'*agôn* n'est pas le propre d'un groupe social et qu'il envahit en réalité la cité tout entière, à toutes les époques de l'hellénisme. Ainsi les valeurs "aristocratiques" sont-elles diffusées dans tous les milieux, contribuant à la fois à la cohésion de la communauté et au renouvellement des élites ».

tous les citoyens<sup>74</sup>. Bref, elle n'était plus le choix d'une minorité favorisée, ne profitant qu'à quelques individus, mais le résultat d'une décision collective, impliquant la communauté.

La guerre s'inscrivait tout de même « dans une perspective *agonistique* des rapports humains »<sup>75</sup>, ce qui transparaît tout particulièrement dans les causes culturelles avancées par les modernes pour l'expliquer. Ces dernières viennent appuyer l'hypothèse à l'origine de ce chapitre, à savoir que l'esprit d'émulation des Grecs avait sa part de responsabilité dans la course aux titres honorifiques.

Logiquement, les causes culturelles de la guerre étaient similaires à celles qui motivèrent la compétition entre les individus et les cités, puisqu'elles reposaient sur la même dynamique sociale (se distinguer) et qu'elles s'inspiraient des mêmes modèles, dont l'*Illiade*, récit guerrier s'il en est un<sup>76</sup>. On revient donc, une fois encore, sur l'*agôn* et la hiérarchie sociale grecque, ce que Thucydide considérait naturel et parfaitement justifié :

...car rien, dans nos jugements et dans nos actes, ne s'écarte de ce que les hommes pensent à l'égard du divin ou veulent dans leurs rapports réciproques. Nous estimons, en effet, que du côté divin comme aussi du côté humain (pour le premier, c'est une opinion, pour le second une certitude), une loi de nature fait que toujours, si l'on est le plus fort, on commande ; ce n'est pas nous qui avons posé ce principe ou qui avons été les premiers à appliquer ce qu'il énonçait : il existait avant nous et existera après nous<sup>77</sup>.

Ainsi, la guerre, en tant que compétition, servait le même but auprès des cités que des individus : démontrer qui était la meilleure, la plus forte, et par conséquent laquelle pouvait

---

<sup>74</sup> J. de Romilly, 1985, p. 207-212.

<sup>75</sup> P. Brun, 1999, p. 12.

<sup>76</sup> Ainsi que P. Brun l'écrit (*ibid.*, p. 11), l'*Illiade* était préférée à l'*Odyssée*. C'est elle qui servit principalement à éduquer la jeunesse et à transformer les prouesses guerrières en un « idéal absolu ». L'historien met l'accent sur l'impact que cela put avoir sur la mentalité grecque.

<sup>77</sup> *La guerre du Péloponnèse*, V, 105, 2-3.

dominer les autres ou, pour le dire autrement, occuper le premier rang. L'honneur demeurait toujours une raison valable de se battre, comme le relevait également Thucydide<sup>78</sup>.

Comme on l'a vu, l'attachement de l'individu à sa cité était profond, durable et dominant. Il fut également à l'origine de plusieurs guerres. Cet attachement fonctionnait sur le principe d'exclusion, tel que présenté par P. Brun : les citoyens d'une cité se définissaient à travers ce qui les distinguait, ce qui les opposait aux autres, qu'il s'agisse des étrangers qui vivaient parmi eux ou, à plus forte raison, des barbares et des cités voisines<sup>79</sup>. L'histoire grecque est donc ponctuée de conflits alimentés par le besoin d'exprimer sa différence, comme ce fut le cas des guerres entre les Athéniens et les Thébains, entre Delphes et les Phocidiens, etc.<sup>80</sup> Or, cette opposition était toujours visible à l'époque impériale, alors que des *poleis* limitrophes se querellaient pour un titre. Outre le fait que les honneurs offraient un moyen de se distinguer les unes des autres, le principe d'exclusion devait s'appliquer sur ce point également. En effet, le partage d'un titre ne pouvait pas être envisagé, puisqu'il n'avait de valeur qu'à travers son unicité. Si on les voit sous cet angle, les *onomata* sont bel et bien typiquement grecs comme l'indique l'expression 'Ελληνικά ἀμαρτήματα (péchés grecs) utilisée par Dion de Pruse<sup>81</sup>. Mais on comprend désormais que cette formule représentait une

<sup>78</sup> *La guerre du Péloponnèse*, I, 76, 2 : οὕτως οὐδ' ἡμεῖς θαυμαστὸν οὐδὲν πεποιήκαμεν οὐδ' ἀπὸ τοῦ ἀνθρωπείου τρόπου, εἰ ἀρχὴν τε διδομένην ἐδεξάμεθα καὶ ταύτην μὴ ἀνείμεν ὑπὸ <τριῶν> τῶν μεγίστων νικηθέντες, τιμῆς καὶ δέους καὶ ὠφελίας, οὐδ' αὖ πρῶτοι τοῦ τοιούτου ὑπάρξαντες, ἀλλ' αἰεὶ καθεστῶτος τὸν ἥσσω ὑπὸ τοῦ δυνατωτέρου κατείργεσθαι, ἀξιοί τε ἅμα νομίζοντες εἶναι καὶ ὑμῖν δοκοῦντες μέχρι οὗ τὰ συμφέροντα λογιζόμενοι τῷ δικαίῳ λόγῳ νῦν χρῆσθε, ὃν οὐδεὶς πω παρατυχὸν ἰσχύι τι κτήσασθαι προθεῖς τοῦ μὴ πλέον ἔχειν ἀπετράπετο.

<sup>79</sup> P. Brun, 1999, p. 13-14 : « Il y avait le monde des hommes et celui des dieux, les hommes et les femmes, les Grecs et les barbares, mais il n'est sans doute pas exagéré de dire que le plus vivace de ces antagonismes opposait les citoyens et les non-citoyens, les membres de la communauté politique et les autres, les non-libres, certes, mais encore les étrangers domiciliés et les étrangers tout court, surtout, on l'a vu, les voisins les plus proches ».

<sup>80</sup> Pour différents exemples, *ibid.*, p. 9. P. Brun relève, entre autres, le conflit qui opposait de longue date les Athéniens et les Éginètes. La querelle entre les deux cités était d'ailleurs apparente chez Hérodote, qui raconte à cet effet qu'elles étaient en désaccord sur l'origine (athénienne ou éginète) du navire ayant affronté le premier les Perses à Salamine (*Histoires*, VIII, 82-87).

<sup>81</sup> *Discours XXXVIII*, 38.

particularité hellénique ne se réduisant pas à une formule péjorative, mais reflétant plutôt une caractéristique essentielle à la définition de l'identité grecque.

## **Conclusion**

On peut donc affirmer que les valeurs qui donnèrent forme au monde grec ne se sont pas désintégrées au fil des siècles et ce, malgré les changements qui survinrent, incluant la domination de l'Empire romain. Au contraire, elles furent réinventées pour correspondre aux besoins de chaque époque. Leurs nombreuses réincarnations, que ce soit du passage de l'individuel au civique, ou encore de la démonstration de richesses (Lefkandi) à l'octroi de bienfaits généreux (évergétisme), servirent toujours le même but : établir une structure sociale à travers l'*agôn*.

Renonçant aux guerres fratricides, le monde grec sut s'adapter à l'Empire et, curieusement, l'Empire accepta de se plier, dans une certaine mesure, à la mentalité de celui-ci. Après tout, l'*agôn* et l'honneur n'étaient pas des valeurs parmi tant d'autres : elles furent essentielles au développement de l'identité hellénique.

## CONCLUSION

Les rivalités entre cités ont incontestablement trouvé le moyen de s'exprimer sous l'Empire, à travers la course aux titres honorifiques. Le nombre élevé des querelles dont il fut question et leurs conséquences souvent néfastes l'ont bien prouvé (faiblesse devant les gouverneurs, guerre civile, etc.). Au terme de cette recherche, basée sur la définition des statuts et le survol des disputes qu'ils entraînaient, ainsi que sur l'analyse des avantages concrets et de la mentalité grecque, certains constats s'imposent. S'il n'est pas aisé d'évaluer les motifs d'une course vieille de près de deux mille ans, il n'en demeure pas moins que nous disposons, désormais, d'un portrait suffisamment riche pour conclure sur notre problématique, qui consistait à soupeser la part respective des privilèges et de l'*agôn* dans la course aux honneurs de l'époque impériale.

Les bienfaits, on a pu le constater, ont certainement joué un rôle important. En effet, des avantages concrets étaient attachés aux *onomata*, surtout dans le domaine économique. C'est d'ailleurs vers le développement urbain que semble s'être d'abord dirigée la générosité impériale. On sait que les principales cités d'Asie, comme Éphèse, Pergame et Smyrne, bénéficièrent tour à tour de dons généreux, surtout à partir de Domitien, époque qui correspond également au début de la course et à la multiplication des titres. La construction de divers édifices voués au culte des empereurs et la remise en état des infrastructures (ponts, rues, etc.), n'en sont que quelques exemples. Un investissement relativement peu coûteux pour les princes, qui puisaient dans les recettes des provinces pour financer ces chantiers, mais qui servait de propagande impériale pour vanter la grandeur de Rome.

Le partage des coûts générés par le culte des empereurs, qu'il s'agisse de la construction d'un temple, des frais encourus pour les grandes-prêtrises ou du salaire de divers employés

(théologues, hymnodes, etc.), était sans contredit l'un des principaux avantages attachés aux honneurs. En effet, les célébrations n'étant pas uniquement l'affaire des métropoles et des néocores, les privilèges se résumaient souvent à la participation financière des cités du *koinon* au culte *provincial*. En tant que siège du culte, les cités attiraient en outre une foule nombreuse. Pour les *poleis*, cet afflux de personnes représentait une source de revenus non négligeable, en accroissant entre autres le marché local, alors que l'exportation n'était pas toujours facile.

On connaît aussi quelques exemples où les cités privilégiées obtinrent des terres et des revenus, voire des exemptions d'impôts (*ateleia*). Plus rares et moins documentés, ces bienfaits servirent, apparemment, à remercier les *poleis* qui s'étaient montrées loyales et à punir celles qui, souvent par haine de leur rivale, avaient trahi l'empereur. Si ces bienfaits peuvent davantage être considérés comme des conséquences, plutôt que des motifs, de l'entrée dans la course, les cités devaient tout de même en tenir compte, et espérer avoir choisi le camp des vainqueurs.

La perte d'indépendance des cités grecques à l'époque romaine est sans doute responsable de la rareté des avantages politiques. Mais la relation étroite qui existait entre le religieux et le politique, surtout au sein des *koina* dont l'une des principales fonctions était la célébration du culte provincial, apporte quelques pistes de réflexion.

Le culte impérial permettait d'affirmer les loyautés entre les sujets et l'empereur et d'établir une hiérarchie formelle entre les deux. Les cités les plus importantes se trouvaient ainsi au sommet de cette structure et bénéficiaient d'une position privilégiée, qui les rapprochait de l'empereur. Ce rang, qui se voyait reconnu par l'ensemble de la province, était fort envié. Et on sait que dans certains cas, comme en Lycie, il conférait des voix supplémentaires dans les votes du Conseil. Mais il ne semble pas que ces *poleis*, même les métropoles, aient réellement bénéficié d'avantages politiques plus concrets, comme la possibilité de représenter le *koinon* dans les relations diplomatiques.



Les bienfaits sociaux étaient eux aussi moins tangibles. On sait que les cités titrées étaient également des centres intellectuels et culturels, attirant les évergètes, les sophistes et une multitude d'individus désirant exercer leur profession dans l'une des principales villes de leur province. Mais il n'est pas possible de prouver que des droits concrets étaient liés aux titres, comme dans le cas des avantages universitaires décrits par Modestin. En fait, les privilèges sociaux tenaient surtout du prestige et de la notoriété de la *polis* et de ceux qui y exerçaient leurs activités.

Les avantages concrets de la course étaient donc significatifs et durent représenter un attrait certain pour la survie des cités qui, on l'a mentionné, reposait en partie sur la générosité des évergètes et des empereurs. Mais en ce qui concerne les enjeux sociaux et politiques, il faut reconnaître que les bienfaits étaient plutôt de nature symbolique, c'est-à-dire qu'ils se trouvaient davantage dans l'honneur et le prestige qu'ils conféraient aux cités titrées et au personnel du culte impérial.

Le bilan des privilèges tangibles, on le voit, n'illustre pas un rôle prépondérant dans cette course aux titres honorifiques. Il paraît alors manifeste que l'*agôn* dut tenir le haut du pavé dans les rivalités. En fait, en plongeant dans la mentalité hellénique, il apparaît que les valeurs et les vertus grecques ouvrent la porte à une lecture nouvelle de la course. Il ressort que si un ensemble de facteurs (historiques, politiques, économiques, etc.) permet de comprendre la *division* du monde grec et les querelles constantes qui régnaient entre les cités, ce n'est qu'à travers son *unité culturelle* qu'il est possible de saisir à quel point la rivalité était essentielle à sa définition et à sa structuration. Une partie fondamentale de notre réponse ne peut donc que se trouver dans ce fond commun.

Or, cet héritage grec, on l'a vu, ne se limitait pas à la Grèce continentale. On pourrait d'ailleurs, mais ce serait là l'objet d'un autre travail, étudier les influences orientales présentes dans les récits homériques et les nombreux parallèles pouvant être établis entre les valeurs helléniques et celles du Proche-Orient. Par exemple, les vertus à la base de la culture

grecque et véhiculées par l'aède comportent indubitablement des caractéristiques orientales, tant dans la forme du récit (alphabet, rapprochements stylistiques, etc.), que dans les thèmes abordés. Il suffit pour s'en convaincre de relever les points communs entre l'*Iliade* et l'épopée de *Gilgamesh*, qui lui est pourtant antérieure de plusieurs siècles. Dans les deux ouvrages on retrouve entre autres les thèmes de la mortalité des héros et de la gloire, pour laquelle ces derniers sont prêts à risquer leur vie<sup>1</sup>, sans compter la spécificité du contexte méditerranéen, où le paradigme honneur/honte était particulièrement important.

Il n'est donc pas surprenant de voir les cités syriennes participer à la même dynamique sociale que leurs cousines d'Asie Mineure ou de Grèce. S'il existait, on l'a vu, un référent différent en Syrie, en raison duquel les cités ne luttaient pas pour les *onomata*, la rivalité y était tout aussi présente, ainsi que le rôle de l'honneur, du prestige et de la primauté. C'est sans doute pourquoi, après la défaite de Pescennius Niger, Septime Sévère choisit de punir les traîtresses en les privant de leur autonomie, de leur prééminence provinciale (Antioche, par exemple, perdit sa position de capitale). Il atteignait ainsi les cités dans leur honneur et dans leur rang. La relation entre la hiérarchie des cités et les titres a été maintes fois mentionnée. Mais on devine ici que ce ne sont pas toujours les avantages concrets liés aux *onomata* qui représentaient l'enjeu principal des disputes. Ce sont les valeurs qui sous-tendent cette compétition (gloire, primauté, etc.), présentes dans l'ensemble du monde hellénique, qui se démarquent.

En fait, les valeurs que l'on retrouve dans l'*Iliade*, comme l'excellence, le courage et l'émulation, étaient profondément ancrées dans l'esprit grec. Elles n'ont pas disparu sous l'Empire, bien qu'elles aient connu de nombreux changements au fil du temps. Cette évolution des valeurs correspond, curieusement, à celle des titres et de leur signification. D'abord, dans les deux cas on observe un passage de l'individuel vers le civique. La gloire d'un athlète, par exemple, fut éventuellement transférée à sa cité. De même, le titre de

---

<sup>1</sup> W. Burkert, 2001, p. 27-28. L'auteur (p. 17) propose aussi une traduction d'un passage du récit, où Gilgamesh, dans des mots similaires à ceux d'Achille, disait : « Si je dois succomber, au moins me serai-je fait un nom ».

néocore, désignant à l'origine un employé du culte impérial, servit ensuite d'épithète civique. L'évolution de la mentalité grecque eut donc un impact sur le développement des titres honorifiques. Ou, pour le dire autrement, les titres sont étroitement liés au contexte dans lequel ils sont apparus. Ils sont le reflet des mentalités en place.

L'*arété*, c'est-à-dire le fait d'exceller et de se démarquer (être le meilleur, occuper la première position) comme Achille, se retrouvait aussi dans les *onomata*. Dans le cas des néocores, très vite après son apparition, on a pu observer que le titre fut attribué uniquement à des individus de rang élevé, qui se distinguaient. De son côté, le statut de métropole a toujours concerné une cité occupant une position prépondérante, comme l'indique sa signification (une mère qui *domine* les *poleis* d'une région). Quant à la relation entre le rang et le titre de « première », il est encore plus évident.

L'apparition des titres pour officialiser la hiérarchie des cités au sein des *koina* s'inscrit elle aussi dans l'évolution des valeurs grecques. On sait, par exemple, que le juriste Modestin tenta de clarifier un édit d'Antonin le Pieux, en utilisant entre autres les titres honorifiques pour déterminer la taille des cités concernées par les avantages universitaires. Or, cela correspond bien au développement de la mentalité grecque à l'époque romaine, et au besoin d'une structure et d'une hiérarchie provinciale claire. Pour reprendre les mots de A. Heller, cela découle de « la codification grandissante des notions de puissance et de domination »<sup>2</sup>.

Mais de tout temps, cette domination, qu'elle fusse codifiée ou non, fut déterminée par un moyen précis : l'*agôn*. En fait, on l'a vu, la compétition commença à servir de mode de reconnaissance sociale après la chute des palais, conséquence de l'absence d'une définition claire de l'aristocratie. La course aux titres s'inscrit dans cette logique, puisqu'à l'époque romaine, le régime des cités connut une grande transformation. Dans ce nouveau cadre, les *poleis* durent trouver le moyen d'évaluer leur place les unes par rapport aux autres.

---

<sup>2</sup> A. Heller, 2006, p. 359-360.

Or, la compétition comme mode de reconnaissance sociale est demeurée en place tout au long de l'histoire grecque, s'adaptant aux contraintes de chaque époque. La course aux honneurs n'en serait qu'une version plus tardive, combinant des éléments grecs (les titres, le culte des souverains, etc.) et l'adaptant à l'Empire (approbation impériale nécessaire, reflet d'une structure *provinciale*, etc.). On a vu également que la réputation et l'honneur devaient reposer sur la réalité, sans quoi l'*arété* était sans valeur, la prédominance sans assise et objet de ridicule. Cela conduit aux interrogations suivantes : sans la compétition qui détermine un gagnant et un perdant, comment évaluer la validité de la primauté ? Sans avoir eu à lutter pour un titre, comment celui-ci peut-il représenter une prééminence fondée et démontrée ? Est-il possible que, sans la course, les *onomata* n'auraient pas eu la même fonction, le rang qu'ils auraient conféré reposant sur des fondations fragiles ?

Ces questions prennent encore plus de sens lorsqu'on considère que les titres reconnaissaient la grandeur d'une cité, plus qu'ils ne la conféraient. On a mentionné, en effet, que les honneurs ne modifiaient pas vraiment le rang d'une cité, ils permettaient plutôt de le reconnaître. On sait, par exemple, qu'Éphèse se démarqua bien avant d'obtenir le titre de néocore, grâce entre autres au culte d'Artémis et à la présence d'un commerce florissant (tisserands en laine, bijoutiers, etc.). Même chose à Pergame (production de teinture) et à Smyrne (orfèvres). Tyr, qui fut récompensée par Sévère, possédait elle aussi déjà un certain statut, grâce au commerce de la pourpre<sup>3</sup>.

La fonction des titres honorifiques devient encore plus évidente si l'on rappelle que, dans le monde grec, la réputation et la primauté devaient être reconnues *publiquement* et *matériellement*. L'aspect matériel était donc significatif, et le rôle des avantages concrets peut être interprété différemment. B. Burrell voyait dans les privilèges tangibles l'équivalent de retombées secondaires par rapport au rang<sup>4</sup>. Mais comme on a pu le constater, une fois la

---

<sup>3</sup> Voir *supra*, p. 34-35 et N. Jidejian, 1969 ; E. Collas-Heddeland, 1993, p. 270-271 ; H. Halfmann, 2004, p. 20.

<sup>4</sup> B. Burrell, 2004, p. 358.

réputation d'un individu reconnue, elle devait être concrétisée par l'attribution d'honneurs. Les avantages, à mon sens, ne sont donc pas secondaires, mais essentiels, en ce qu'ils participent à la démonstration de la *prôteia*.

L'aspect public mérite aussi qu'on s'y attarde. Il est intéressant de comparer les titres honorifiques aux trophées, car ceux-ci partagent peut-être une fonction similaire, c'est-à-dire qu'au-delà des privilèges, les *onomata* sont destinés à être vus, comme autant de gages de l'honneur de la cité. Martelés sur les pièces de monnaie et gravés dans la pierre (dans les inscriptions et les lettres, etc.), ils étaient offerts aux regards de tous, ce qui devait contribuer à inscrire la grandeur de la *polis* dans la mémoire des hommes. Ces rêves d'immortalité, apparents chez les héros de l'*Iliade*, mais également dans les épitaphes et les évergésies (fondations, etc.), avaient, on l'a vu, leur importance chez les Grecs. Or, les traces physiques de la gloire, quelles qu'elles aient été, permettaient, comme les trophées, de concrétiser cette grandeur<sup>5</sup>.

Il faut ajouter que l'honneur, à l'instar des terres et du pouvoir, était considéré comme une ressource limitée<sup>6</sup> dans le monde méditerranéen, et devait le demeurer. On ne pouvait être plusieurs à le posséder sans qu'il perde une part significative de sa valeur. En fait, la *timè* devait être hiérarchique, puisque « si chacun partage un honneur égal, il n'y a plus d'honneur pour personne »<sup>7</sup>. En reprenant cette idée, et en gardant aussi à l'esprit le principe d'exclusion présenté par P. Brun, (on se définit à travers ce qui nous distingue), il est clair que le partage d'un titre ne pouvait pas être envisagé, puisqu'il n'avait de valeur qu'à travers son unicité. Ainsi, on comprend mieux pourquoi les titres, selon les Hellènes, devaient être attribués avec parcimonie, et pourquoi il était si difficile de les partager.

---

<sup>5</sup> On a vu que la gloire d'une cité reposait entre autres sur les titres qu'elle possédait. D'ailleurs, les rivalités entre les *poleis* au sujet des *onomata* étaient d'abord motivées par cette réalité (E. Collas-Heddeland, 2003, p. 333).

<sup>6</sup> S. Brandes, 1987, p. 121-122.

<sup>7</sup> M.I. Finley, 1983, p. 145-146.

En somme, les titres portaient bien leur nom. Ils étaient essentiellement honorifiques et le plus grand privilège qu'ils pouvaient conférer était celui du rang. Si les avantages concrets eurent incontestablement un impact, c'est la mentalité agonale, la façon de se mesurer et de se démarquer des Grecs depuis plus de mille ans, qui fut le véritable moteur de la course. C'est à elle qu'on doit les excès commis par les cités, car c'est elle qui dictait la conduite à adopter, les sommets à atteindre.

## BIBLIOGRAPHIE

Liste des abréviations utilisées dans la bibliographie, tirées de l'*Année philologique* :

<i>AA</i>	<i>Archäologischer Anzeiger</i>
<i>AAntHung</i>	<i>Acta antiqua academiae scientiarum Hungaricae</i>
<i>AC</i>	<i>L'Antiquité classique</i>
<i>ADAJ</i>	<i>Annual of the Department of Antiquities of the Hashemite Kingdom of Jordan</i>
<i>AncSoc</i>	<i>Ancient Society</i>
<i>ANRW</i>	<i>Aufstieg und Niedergang der römischen Welt</i>
<i>ANSMusN</i>	<i>The American Numismatic Society Museum Notes</i>
<i>ASNPisa</i>	<i>Annali della scuola normale superiore di Pisa, classe di lettere e filosofia</i>
<i>AW</i>	<i>Antike Welt</i>
<i>BCH</i>	<i>Bulletin de correspondance hellénique</i>
<i>BMB</i>	<i>Bulletin du musée de Beyrouth</i>
<i>DHA</i>	<i>Dialogues d'histoire ancienne</i>
<i>EA</i>	<i>Epigraphica Anatolica</i>
<i>GRBS</i>	<i>Greek, Roman and Byzantine Studies</i>
<i>HSPh</i>	<i>Harvard Studies in Classical Philology</i>
<i>JNG</i>	<i>Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte</i>
<i>JÖAI</i>	<i>Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien</i>
<i>JRA</i>	<i>Journal of Roman Archaeology</i>
<i>JRS</i>	<i>Journal of Roman Studies</i>
<i>MUSJ</i>	<i>Mélanges de l'Université Saint-Joseph</i>
<i>NC</i>	<i>Numismatic Chronicle</i>
<i>NZ</i>	<i>Numismatische Zeitschrift</i>
<i>ORom</i>	<i>Opuscula romana</i>
<i>Ph&amp;Rh</i>	<i>Philosophy &amp; Rhetoric</i>
<i>REA</i>	<i>Revue des études anciennes</i>
<i>REG</i>	<i>Revue des études grecques</i>
<i>RIDA</i>	<i>Revue internationale des droits de l'Antiquité</i>
<i>RPh</i>	<i>Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne</i>
<i>SNR</i>	<i>Schweizerische Numismatische Rundschau</i>
<i>VDI</i>	<i>Vestnik Drevnej Istorii</i>
<i>ZN</i>	<i>Zeitschrift für Numismatik</i>
<i>ZPE</i>	<i>Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik</i>

## Listes des abréviations utilisées pour les ouvrages d'épigraphie et de numismatique :

<i>BMC Rom. Emp.</i>	MATTINGLY, H., 1923-1950, <i>Coins of the Roman Empire in the British Museum</i> , Londres, vol. 1-5.
<i>CIG</i>	BOECKH, A. (éd.), 1828-1877, <i>Corpus Inscriptionum Graecarum</i> , Berlin, 4 vol.
<i>I. Didyma</i>	REHM, A., 1958, <i>Didyma III. Die Inschriften</i> , Berlin.
<i>I. Ephesos</i>	ENGELMANN, H. et al., 1979-1981, <i>Die Inschriften von Ephesos, Bd. 11-17</i> , Bonn.
<i>I. Pergamon</i>	FRÄNKEL, M. (éd.), 1895, <i>Die Inschriften von Pergamon, Altertümer von Pergamon 8.2</i> , Berlin.
<i>I. Smyrna</i>	PETZL, G., 1982-1990, <i>Die Inschriften von Smyrna, I-II, 2</i> , Bonn.
<i>ID</i>	PLASSART, A. et al., 1926-1972, <i>Inscriptions de Délos</i> , Paris.
<i>IdA</i>	HABICHT, Ch., 1969, <i>Die Inschriften des Asklepieions. Altertümer von Pergamon 8.3</i> , Berlin.
<i>IG</i>	KIRCHNER, J. (éd.), 1913, <i>Inscriptiones Graecae 2-3. Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores</i> , Berlin.
<i>IG I<sup>3</sup></i>	LEWIS, D. et L. JEFFERY (éd.), 1981-1998, <i>Inscriptiones Atticae Euclidis anno (403/2) anteriores</i> , 3 <sup>e</sup> éd., Berol., G. de Gruyter.
<i>IG II<sup>2</sup></i>	KIRCHNER, J. (éd.), 1913-1940, <i>Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores</i> , 2 <sup>e</sup> éd., Berolini, Apud G. Reimerum.
<i>IGR</i>	CAGNAT, R. et al., 1906-1927, <i>Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes</i> , I-IV, Paris.
<i>Paris</i>	Bibliothèque nationale de France, 1994 (1661-1848), <i>Cabinet des médailles, Fonds général</i> , Paris, École des chartes.
<i>Paris Inv. Waddington</i>	BABELON, E., 1898, <i>La collection Waddington au Cabinet des médailles : inventaire sommaire</i> , Paris, C. Rollin et Feuarent, 4 fascicules.
<i>RPC I</i>	BURNETT, A., M. AMANDRY et P.P. RIPOLLÈS, 1992, <i>Roman Provincial Coinage, I, From the Death of Caesar to the Death of Vitellius (44 BC-AD 69)</i> , Londres-Paris.



<i>RPC II</i>	BURNETT, A., M. AMANDRY et I. CARRADICE, 1999, <i>Roman Provincial Coinage, II, From Vespasian to Domitian (AD 69-96)</i> , Londres-Paris.
<i>Sardis</i>	BUCKLER, W.H. et D.M. ROBINSON, 1932, <i>Sardis VII, 1. Greek and Latin inscriptions</i> , Leyden.
<i>SNG Cop</i>	Nationalmuseet (Denmark), 1942-1979, <i>Sylloge Nummorum Graecorum. The Royal Collection of Coins and Medals, Danish National Museum, Copenhagen</i> , Copenhagen, E. Munksgaard, 43 vol.
<i>SNG Paris</i>	Bibliothèque nationale de France, département des monnaies, médailles et antiques, 1983-, <i>Sylloge nummorum Graecorum, France, Bibliothèque nationale, Cabinet des médailles</i> , Paris, La bibliothèque, 6 vol.
<i>SNGvA</i>	AULOCK, H.S. von, 1957-1968, <i>Sylloge Nummorum Graecorum Deutschland, Sammlung v. Aulock</i> , Berlin, Gebr. Mann, 18 vol.
<i>Sylloge</i> <sup>3</sup>	DITTENBERGER, W., 1915-1924, <i>Sylloge inscriptionum graecarum</i> , 3 <sup>e</sup> éd., Leipzig.
Waddington, Babelon, Reinach	WADDINGTON, W.H., E. BABELON et Th. REINACH, 1908-1925, <i>Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure</i> , Paris, Ernest Leroux, 4 vol.

## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

ADLER, A. (éd.), 1967-1971, *Suda Lexicon*, Stuttgart, B.G. Teubner, 5 vol.

KRÜGER, P., MOMMSEN, TH. *et al.* (éd.), 1892-1911, *Corpus iuris civilis (le Digeste)*, Berolini, Apud Weidmannos, 3 vol.

LATTE, K. (éd.), 1953-1966, *Hesychii Alexandrini Lexicon*, Hauniae, E. Munksgaard, 2 vol.

## SOURCES ANCIENNES

### Sources littéraires

« Actes des Apôtres », dans *Nouveau Testament interlinéaire grec/français*, trad. de M. Carrez, Paris, Société biblique française, 1993.

AELIUS ARISTIDE, *Éloges grecs de Rome*, trad. de L. Pernot, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

AELIUS ARISTIDE, *The Complete Works*, trad. de C.A. Behr, Leiden, Brill, 1981-1986.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, trad. de P. Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

DION CASSIUS, *Histoire romaine*, trad. de E. Gros et V. Boissée, Paris, Firmin-Didot, 1845-1870.

DION CASSIUS, *Roman History*, éd. et trad. de E. Cary, Cambridge, Harvard University Press, 1914-1927.

DION DE PRUSE, *Discours bithyniens : discours 38-51*, trad. avec introduction, notices et commentaires par M. Cuvigny, Besançon, Faculté des lettres et sciences ; Paris, Les Belles lettres, 1994.

DION DE PRUSE, *Discourses*, éd. et trad. de J.W. Cohoon et H.L. Crosby, Cambridge, Harvard University Press, 1932-1946.

EURIPIDE, *Ion*, trad. de L. Parmentier et H. Grégoire, Paris, Les Belles Lettres, 1959.

EURIPIDE, *Œuvres, III : Héraclès. Les Suppliantes. Ion*, trad. de L. Parmentier et H. Grégoire, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

- FLAVIUS JOSÈPHE, *La guerre des Juifs*, trad. de P. Savinel, Paris, Les Éditions de Minuits, 1977.
- HERODIAN, *Roman History*, trad. de C.R. Whittaker, Cambridge, Harvard University Press, 1969-1970.
- HÉRODIEN, *Histoire des empereurs romains : de Marc Aurèle à Gordien III (180 ap. J.-C.-238 ap. J.-C.)*, trad. de D. Roques, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
- HÉRODOTE, *Histoires*, VIII, trad. de Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1953.
- HÉSIODE, *Works and Days*, trad. de H.G. Evelyn-White, Londres, William Heinemann ; Cambridge, Harvard University Press, 1936.
- HOMÈRE, *Illiade*, trad. de P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1937-1938.
- HOMÈRE, *Odyssée*, trad. de V. Bérard, Paris, Gallimard, 1955.
- ISOCRATE, *Discours*, trad. de G. Mathieu et É. Brémond, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- JACOBY, F., *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin, Weidmann, 1923.
- LIBANIUS, *Selected Works*, trad. et notes de A.F. Norman, Cambridge, Harvard University Press, 1977.
- LUCIEN DE SAMOSATE, *Oeuvres complètes*, trad. nouvelle avec notes de É. Chambry, Paris, Classiques Garnier, 1933.
- PHILOSTRATE et EUNAPE, *Lives of the Sophists*, trad. de W.C. Wright, Cambridge, Harvard University Press, 1952.
- PHILOSTRATE, *The Life of Apollonius of Tyana*, trad. de C.P. Jones, Cambridge, Harvard University Press, 2005.
- PLATON, *Les lois (extraits)*, trad. et notes de A. Castel-Bouchouchi, Paris, Gallimard, 1997.
- PLATON, *La République*, trad. de G. Leroux, Paris, Flammarion, 2002.
- PLUTARQUE, *Œuvres morales*, trad. de J.-C. Carrière, Paris, Les Belles Lettres, 1984.
- PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhos*, trad. de R. Flacelière et É. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1971.
- PLUTARQUE, *Vie de Romulus*, trad. de B. Latzarus, Paris, Garnier, 1950.

- PROCOPIUS, *Buildings*, trad. de H.B. Dewig, Cambridge, Harvard University Press, 1961.
- PROCOPIUS, *The Gothic War*, trad. de H.B. Dewig, Cambridge, Harvard University Press, 1919.
- STRABO, *Geography*, trad. de H.L. Jones, Cambridge, Harvard University Press, 1917-1932.
- STRABON, *Géographie*, trad. de F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966-1981.
- TACITE, *Annales*, trad. de H. Goelzer, Paris, Les Belles Lettres, 1923-1953.
- TACITE, *Annales IV*, trad. de P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1975.
- THÉOGNIS DE MÉGARE, *Poèmes élégiaques*, trad. de J. Carrière, Paris, Les Belles Lettres, 1948.
- THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, trad. de J. de Romilly et R. Weil, Paris, Les Belles Lettres, 1955-1972.
- XÉNOPHON, *Anabase*, trad. de P. Masqueray, Paris, Les Belles Lettres, 1961-1964.

### *Sources épigraphiques*

- BOECKH, A. (éd.), 1828-1877, *Corpus Inscriptionum Graecarum*, Berlin.
- BUCKLER, W.H. et D.M. ROBINSON, 1932, *Sardis VII. 1. Greek and Latin Inscriptions*, Leyden.
- CAGNAT, R. et al., 1906-1927, *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes*, Paris.
- DITTENBERGER, W., 1915-1924, *Sylloge inscriptionum graecarum*, 3<sup>e</sup> éd., Leipzig.
- ENGELMANN, H. (éd.), 1979-1981, *Die Inschriften von Ephesos, Bd. 11-17*, Bonn.
- FRÄNKEL, M. (éd.), 1895, *Die Inschriften von Pergamon, Altertümer von Pergamon 8.2*, Berlin.
- HABICHT, Ch., 1969, *Die Inschriften des Asklepieions. Altertümer von Pergamon 8.3*, Berlin.
- KIRCHNER, J. (éd.), 1913-1940, *Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores*, 2<sup>e</sup> éd., Berolini, Apud G. Reimerum.

- LE BAS, Ph. et W.H. WADDINGTON, 1870, *III. Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, Paris.
- LEWIS, D. et L. JEFFERY (éd.), 1981-1998, *Inscriptiones Atticae Euclidis anno (403/2) anteriores*, 3<sup>e</sup> éd., Beroli, G. de Gruyter.
- PEEK, W., 1980, *Griechische Vers-Inschriften aus Kleinasien*, Wien.
- PETZL, G., 1982-1990, *Die Inschriften von Smyrna, I-II, 2*, Bonn.
- PLASSART, A. et al., 1926-1972, *Inscriptions de Délos*, Paris.
- REHM, A., 1958, *Didyma III. Die Inschriften*, Berlin.
- SARTRE, M., 1982, « Inscriptions de Bostra », dans *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, XIII/1*, Paris.
- VÉRILHAC, A.-M., 1978-1982, Παιῖδες Ἦωροι. Poésie funéraire, Athènes, Γραφείον Δημοσιευμάτων της Ακαδημίας Αθηνών.
- WADDINGTON, W.H., 1883, « Inscriptions de Tarse », *BCH*, 7, p. 283-286.

### *Sources numismatiques*

- AULOCK, H.S. von, 1957-1968, *Sylloge Nummorum Graecorum Deutschland, Sammlung v. Aulock*, Berlin, Gebr. Mann, 18 vol.
- BABELON, E., 1898, *La collection Waddington au Cabinet des médailles : inventaire sommaire*, Paris, C. Rollin et Feuermann, 4 fascicules (Paris Inv. Waddington).
- Bibliothèque nationale de France, 1994 (1661-1848), *Cabinet des médailles, Fonds général*, Paris, École des chartes, 403p.
- Bibliothèque nationale de France, département des monnaies, médailles et antiques, 1983-, *Sylloge nummorum Graecorum, France, Bibliothèque nationale, Cabinet des médailles*, Paris, La bibliothèque, 6 vol.
- BURNETT, A., M. AMANDRY et P.P. RIPOLLÈS, 1992, *Roman Provincial Coinage, I, From the Death of Caesar to the Death of Vitellius (44 BC-AD 69)*, Londres-Paris, 2 tomes.
- BURNETT, A., M. AMANDRY et I. CARRADICE, 1999, *Roman Provincial Coinage, II, From Vespasian to Domitian (AD 69-96)*, Londres-Paris, 2 tomes.

- British Museum, Dept. of Coins and Medals, 1873-1927, *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum*, Bologna, Forni, 30 vol.
- KLOSE, D.O.A., 1987, *Die Münzprägung von Smyrna in der römischen Kaiserzeit*, Berlin, W. de Gruyter, 358p.
- MATTINGLY, H., 1923-1950, *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, Londres, vol. 1-5.
- MACDONALD, G., 1899-1905, *Catalogue of the Greek Coins in the Hunterian Collection*, Glasgow, J. Maclehose & Sons, 3 vol.
- Nationalmuseet (Denmark), 1942-1979, *Sylloge Nummorum Graecorum. The Royal Collection of Coins and Medals, Danish National Museum, Copenhagen*, Copenhagen, E. Munksgaard, 43 vol.
- WADDINGTON, W.H., E. BABELON et Th. REINACH, 1908-1925, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, Paris, Ernest Leroux, 4 vol.

## **ÉTUDES MODERNES**

### **Études générales**

- BOUCHIER, E.S., 1921, *A Short History of Antioch, 300 B.C. - A.D. 1268*, Oxford-London, B. Blackwell, 323p.
- BROUGHTON, T.R.S., 1959, « Roman Asia », dans T. Frank (dir.), *An Economic Survey of Ancient Rome*, Paterson, Pageant Books, inc., vol. IV.
- BURCKHARDT, J., 2002, *Histoire de la civilisation grecque*, trad. de F. Mugler, Vevey, Éditions de l'Aire, tome 4 (1<sup>ère</sup> édition allemande : 1898-1902).
- CADOUX, C.J., 1938, *Ancient Smyrna, a History of the City from the Earliest Times to 324 A.D.*, Oxford, B. Blackwell, 437p.
- CHAPOT, V., 1904, *La province romaine proconsulaire d'Asie depuis ses origines jusqu'à la fin du Haut-Empire*, Paris, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 573p.
- DAGUET-GAGEY, A., 2000, *Septime Sévère. Rome, l'Afrique et l'Orient*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 538p.
- DE CARBONNIÈRES, Ph., 1995, *Olympie. La victoire pour les dieux*, Paris, CNRS Éditions, 127p.

- DOWNEY, G., 1961, *A History of Antioch in Syria. From Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton, Princeton University Press, 752p.
- DOWNEY, G., 1963, *Ancient Antioch*, Princeton, Princeton University Press, 295p.
- FLEMING, W.B., 1915, *The History of Tyre*, New-York, Columbia University Press, 165p.
- GAUTHIER, P., 1985, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, Athènes, École française d'Athènes, 236p. (BCH Suppl. 12).
- INSTITUT DU MONDE ARABE, 1998, *Liban, l'autre rive. Exposition présentée à l'Institut du monde arabe du 27 octobre 1998 au 2 mai 1999*, Paris, Flammarion ; Paris, Institut du monde arabe, 318p.
- JIDEJIAN, N., 1969, *Tyr à travers les âges*, Librairie orientale, Beyrouth, 264p.
- JIDEJIAN, N., 1971, *Sidon à travers les âges*, Librairie orientale, Beyrouth, 287p.
- JONES, A.H.M., 1971, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford, Clarendon Press, 2<sup>e</sup> éd. révisée par M. Avi-Yonah et al., 595p.
- LE GLAY, M., 1986, *Villes, temples et sanctuaires de l'Orient Romain*, Paris, Sedes, 330p.
- LE GUEN-POLLET, B., 1991, *La vie religieuse dans le monde grec : du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 256p.
- MAGIE, D., 1950, *Roman Rule in Asia Minor*, Princeton University Press, 1661p.
- OSTER, R.E., 1987, *A Bibliography on Ancient Ephesus*, Metuchen, Scarecrow Pr., 155p.
- PAPAZOGLU, F., 1988, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*, Athènes, École française d'Athènes ; Paris, de Boccard, 528p.
- PRÉAUX, C., 1978, *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient, de la mort d'Alexandre à la conquête romaine de la Grèce (323-146 av. J.-C.)*, Paris, PUF, 2 vol.
- PRITCHETT, W.K., 1971-1974, *The Greek State at War*, Berkeley, University of California Press, 2 vol.
- SARTRE, M., 1991a, *L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 avant J.-C. – 235 après J.-C.)*, Paris, Éditions du Seuil, 638p.
- SARTRE, M., 1995, *L'Asie Mineure et l'Anatolie d'Alexandre à Dioclétien (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. / III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Paris, Armand Colin, 376p.

SARTRE, M., 2001, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C – III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, Paris, Fayard, 1196p.

SCHNAPP-GOURBEILLON, A., 2002, *Aux origines de la Grèce (XIII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles avant notre ère. La genèse du politique*, Paris, Les Belles Lettres, 426p.

TAFRALI, O., 1919, *Thessalonique, des origines au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. Leroux, 344p.

### *Études spécialisées*

ADAM, A.-M., 2000, « Le bûcher de Patrocle et l'ostentation des armes dans les sociétés indigènes d'Italie méridionale », *Ktèma*, 25, p. 123-132.

AMELING, W., 1984, « Cassius Dio und Bithynia », *EA*, 4, p. 123-138.

ANDREAU, J., P. SCHMITT et A. SCHNAPP, 1978, « Paul Veyne et l'évergétisme », *Annales E.S.C.*, p. 307-325.

APICELLA, C., 2002, *Sidon aux époques hellénistique et romaine : essai d'histoire urbaine*, Thèse de Ph.D. (histoire ancienne), Université de Tours, 403p.

ARNAUD-PORTELLI, A., 2005, « Carthage, le fonctionnement d'une métropole régionale à l'époque romaine », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 64, *Les enjeux de la métropolisation en Méditerranée*, mis en ligne le 25 juillet (<http://cdlm.revues.org/document69.html>).

ARNAUD, P., 2005, « Titulatures municipales et réseaux urbains : le titre de métropole dans les provinces romaines d'Orient », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 64, *Les enjeux de la métropolisation en Méditerranée*, mis en ligne le 25 juillet (<http://cdlm.revues.org/document70.html>).

BALTY, J.-C., 1991, « L'urbanisme de la Tétrapolis syrienne », dans *International Meeting of History and Archaeology, Delphi 6-9 November 1986*, Athènes, European cultural centre of Delphi, p. 203-229.

BEAUJEU, J., 1955, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire, I. La politique religieuse des Antonins (96-192)*, Paris, Les Belles Lettres, 455p.

BEHR, C.A., 1969, *Aelius Aristides and the Sacred Tales*, Chicago, Argonaut, 310p.



- BÉRENGER-BADEL, A., 2004, « Antioche et le pouvoir central sous le Haut-Empire », dans B. Cabouret, P.-L. Gatier et C. Saliou (éd.), *Antioche de Syrie. Histoire, images et traces de la ville antique (Topoi. Supplément 5). Actes du colloque organisé à Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 4, 5, 6 octobre 2001*, Paris, de Boccard, p. 43-56.
- BERNHARDT, B., 1980, « Die Immunitas der Freistädte », *Historia*, 29, p. 190-207.
- BLACK-MICHAUD, J., 1975, *Cohesive Force. Feud in the Mediterranean and the Middle East*, Oxford, Basil Blackwell, 170p.
- BOWERSOCK, G.W., 1965, *Augustus and the Greek World*, Oxford, Clarendon Press, 176p.
- BOWERSOCK, G.W., 1969, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 140p.
- BOWERSOCK, G.W., 1985, « Hadrian and Metropolis », dans J. Straub (dir.), *Bonner Historia Augusta Colloquium 1982/83*, Bonn, Habelt, p. 75-88.
- BRANDES, S., 1987, « Reflections on Honor and Shame in the Mediterranean », dans D. Gilmore (dir.), *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*, Washington, American Anthropological Association, p. 121-134.
- BRUN, P., 1999, « Introduction : pourquoi la guerre ? », dans P. Brun et al. (dir.), *Guerres et sociétés dans les mondes grecs, 490-322*, Paris, Éditions du Temps, p. 7-17.
- BRUNEAU, Ph., 1970, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris, de Boccard, 694p.
- BRUUN, P., 1985, « From Polis to Metropolis. Notes on Thessalonica in the Administration of the Late Roman Empire », *ORom*, 15, p. 7-16.
- BURKERT, W., 2001, « Traits orientalisants chez Homère », dans *La tradition orientale dans la culture grecque*, Paris, Macula, p. 7-41.
- BURRELL, B., 2002-2003, « Temples of Hadrian, not Zeus », *GRBS*, 43, p. 31-50.
- BURRELL, B., 2004, *Neokoroi : Greek Cities and Roman Emperors*, Leiden, Boston, Brill, 422p.
- CABOURET, B., 2004, « Pouvoir municipal, pouvoir impérial au IV<sup>e</sup> siècle », dans B. Cabouret, P.-L. Gatier et C. Saliou (éd.), *Antioche de Syrie. Histoire, images et traces de la ville antique (Topoi. Supplément 5). Actes du colloque organisé à Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 4, 5, 6 octobre 2001*, Paris, de Boccard, p. 117-142.

- CAMPBELL, J., 1992, « The Greek Hero », dans J.G. Peristiany et J. Pitt-Rivers (dir.), *Honor and Grace in Anthropology*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 260p.
- CHAPOT, V., 1923, « La frontière Nord de la Galatie et les *koina* du Pont », dans W.H. Buckler et W.M. Calder (éd.), *Anatolian Studies Presented to Sir William Mitchell Ramsay*, Manchester, University Press, p. 93-107.
- CHÉHAB, M., 1962, « Tyr à l'époque romaine. Aspects de la cité, à la lumière des textes et des fouilles », *MUSJ*, 38, p. 11-40.
- COHEN, D., 1991, *Law, Sexuality, and Society. The Enforcement of Morals in Classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 259p.
- COLLAS-HEDDELAND, E., 1993, *Néocorie impériale : de la rivalité à la primauté*, Thèse de Ph.D. (histoire), Université de Paris IV (Sorbonne), 458p.
- COLLAS-HEDDELAND, E., 1995, « Le culte impérial dans la compétition des titres sous le Haut-Empire : une lettre d'Antonin aux Éphésiens », *REG*, 108, p. 410-429.
- CORBIER, M., 1985, « Fiscalité et dépenses locales », dans Ph. Leveau (dir.), *L'origine des richesses dépensées dans la ville antique. Actes du colloque organisé à Aix-en-Provence par l'U.E.R. d'Histoire les 11 et 12 mai 1984*, Aix-en-Provence, Service des Publ. de l'Univ. de Provence, p. 221-232.
- CORBIER, M., 1991, « City, Territory, and Taxation », dans J. Rich et A. Wallace-Hadrill (dir.), *City and Country in the Ancient World*, Londres, Routledge, p. 211-239.
- CORMACK, J.M.R., 1940, « The Nerva Inscription in Beroea », *JRS*, 30, p. 50-52.
- COUPRY, J., 1937, « Études d'épigraphie délienne », *BCH*, 61, p. 364-379.
- CURTY, O., 1994, *Les parentés légendaires entre cités grecques*, Genève, Droz, 284p.
- DABROWA, E., 1980, *L'Asie Mineure sous les Flaviens : recherches sur la politique provinciale*, Worclaw, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich, 99p.
- DE POLIGNAC, F., 1995, « Repenser la "cité" ? Rituels et société en Grèce archaïque », dans M.H. Hansen et K. Raaflaub (éd.), *Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, p. 7-19.
- DE ROMILLY, J., 1985, « Guerre et paix entre cités », dans J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 207-220.

- DEBORD, P., 1998, « Comment devenir le siège d'une capitale impériale : le "parcours" de la Bithynie », *REA*, 100, p. 139-165.
- DELANEY, C., 1987, « Seeds of Honor, Fields of Shame », dans D. Gilmore (dir.), *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*, Washington, American Anthropological Association, p. 35-48.
- DIGARD, J.-P., 1979, compte rendu de l'ouvrage de J. Black-Michaud, *Cohesive Force. Feud in the Mediterranean and the Middle East*, Oxford, Basil Blackwell, 1975, 170p., dans *L'Homme*, 19, p. 166-167.
- DUNCAN-JONES, R., 1994, *Money and Government in the Roman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 300p.
- DUPLOUY, A., 2006, *Le prestige des élites. Recherches sur les modes de reconnaissance sociale en Grèce entre les X<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 414p.
- DURAND, M., 1999, *La compétition en Grèce antique. Agôn : généalogie, évolution, interprétation*, Paris ; Montréal, L'Harmattan, 209p.
- ELLIGER, W., 1985, *Ephesos. Geschichte einer antiken Weltstadt*, Stuttgart, Kohlhammer, 224p.
- ENGELMANN, H., 1972, « Der Tempel des Hadrian in Ephesos und der Proconsul Servaeus Innocens », *ZPE*, 9, p. 91-96.
- FINLEY, M.I., 1983, *Le monde d'Ulysse*, Paris, Éditions La Découverte, 245p.
- FOSS, C. et J. TULCHIN, 1996, *Nicaea: A Byzantine Capital and its Praises*, Brookline, Hellenic College Press, 224p.
- FRIESEN, S.J., 1990, *Ephesus, Twice Neokoros*, Cambridge, Harvard Univ., 352p.
- FRIESEN, S.J., 1993, *Twice Neokoros. Ephesus, Asia and the Cult of the Flavian Imperial Family*, Köln-Leiden-New York, E.J. Brill, 237p.
- FRIESEN, S.J., 1995, « The Cult of the Roman Emperors in Ephesos; Temple Wardens, City Titles, and the Interpretation of the Revelation of John », dans H. Koester (dir.), *Ephesos, Metropolis of Asia : An Interdisciplinary Approach to Its Archaeology, Religion, and Culture*, Valley Forge (Pa.), Trinity Pr. International, p. 1-25.
- FUNKE, H., 1992, « La société agonale », dans D. Vanhove (dir.), *Le sport dans la Grèce Antique. Du jeu à la compétition*, Bruxelles, Palais des Beaux-Arts, p. 35-41.
- GÄBLER, H., 1904, « Zur Münzkunde Madekoniens », *ZN*, 24, p. 331-336.

- GILMORE, D., 1987, « Introduction: The Shame of Dishonor », dans D. Gilmore (dir.), *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*, Washington, American Anthropological Association, p. 2-21.
- GROS, P., 1985, « "Modèle urbain" et gaspillage des ressources dans les programmes édilitaires des villes de Bithynie au début du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. », dans Ph. Leveau (dir.), *L'origine des richesses dépensées dans la ville antique. Actes du colloque organisé à Aix-en-Provence par l'U.E.R. d'Histoire les 11 et 12 mai 1984*, Aix-en-Provence, Service des Publ. de l'Univ. de Provence, p. 69-85.
- GROS, P., 1996, « Les nouveaux espaces civiques du début de l'empire en Asie Mineure : les exemples d'Ephèse, Iasos et Aphrodisias », dans C. M. Roueché et R. R. R. Smith (éd.), *Aphrodisias Papers 3 : The Setting and Quarries, Mythological and Other Sculptural Decoration, Architectural Development, Portico of Tiberius, and Tetrapylon : including the papers given at the Fourth International Aphrodisias Colloquium, held at King's College, London on 14 March, 1992, en mémoire de Kenan T. Erim*, Ann Arbor, *JRA Supplement*, p. 111-120.
- GUERBER, E., 1995, « Cité libre ou stipendiaire ? À propos du statut juridique d'Ephèse à l'époque du Haut-Empire romain », *REG*, 108, p. 388-409.
- GUINEA DÍAZ, P., 1997, *Nicea : ciudad y territorio en la Bitinia romana*, Huelva, Servicio de Publicaciones, Universidad de Huelva, 404p.
- HALFMANN, H., 2003, « Stadtypologien im römischen Kleinasien : Pergamon und Ephesos als Modell », dans E. Schwertheim et E. Winter (éd.), *Stadt und Stadtentwicklung in Kleinasien*, Bonn, Habelt, p. 111-126.
- HALFMANN, H., 2004, *Éphèse et Pergame. Urbanisme et commanditaires en Asie Mineure romaine*, Pessac, Ausonius, 148p. (édition originale allemande 2001).
- HARL, K.W., 1987, *Civic Coins and Civic Politics in the Roman East (180-275 AD)*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 253p.
- HAWHEE, D., 2002, « Agonism and Areté », *Ph&Rh*, 35, p. 185-207.
- HELLER, A., 1999, « La violence au sein des provinces d'Asie Mineure à l'époque impériale, à partir de quelques discours de Dion de Pruse », *Cahiers Glotz*, 10, p. 235-254.
- HELLER, A., 2006, « Les bêtises des Grecs ». *Conflits et rivalités entre les cités d'Asie et de Bithynie à l'époque romaine (129 a.C.-235 p.C.)*, Paris-Bordeaux, de Boccard-Ausonius, 425p.

- JONES, A.H.M., 1963, « The Greeks under the Roman Empire », *Dumbarton Oaks Papers*, 17, p. 3-19.
- JONES, C.P., 1978, *The Roman World of Dio Chrysostom*, Cambridge, Harvard University Press, 208p.
- KEIL, J. et G. MARESH, 1960, « Epigraphische Nachlese zu Miltner's Ausgrabungsberichten aus Ephesos », *JÖAI*, 45, p. 75-100 (Beiblatt).
- KERTÉSZ, I., 1990-1992, « Pergamon und die Strategie des römischen Imperialismus », *AAntHung*, 33, p. 247-253.
- LANGER, P.N., 1981, *Power and Propaganda. Relations between Rome and Bithynia under the Empire, 27 B.C.-260 A.D.*, Thèse de Ph.D. (philosophie), University of Virginia, Charlottesville, 268p.
- LASSUS, J., 1977, « La ville d'Antioche à l'époque romaine d'après l'archéologie », *ANRW*, II.8, p. 54-102.
- LEVEAU, Ph., 1985, « Introduction. Richesse, investissements, dépenses : à la recherche des revenus des aristocraties municipales de l'antiquité », dans Ph. Leveau (dir.), *L'origine des richesses dépensées dans la ville antique. Actes du colloque organisé à Aix-en-Provence par l'U.E.R. d'Histoire les 11 et 12 mai 1984*, Aix-en-Provence, Service des Publ. de l'Univ. de Provence, p. 19-37.
- LÉVÊQUE, P., 1985, « La guerre à l'époque hellénistique », dans J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 261-287.
- LÉVY, E., 1990, « La cité grecque : invention moderne ou réalité antique ? », dans C. Nicolet (dir.), *Du pouvoir dans l'Antiquité : mots et réalités*, Genève, Droz, p. 53-67.
- LEWIS, M. F., 1973, *A History of Bithynia under Roman Rule. 74 B.C.-14 A.D.*, Minneapolis, Univ. of Minnesota, 200p.
- LIEBESCHUETZ, J., 1972, *Antioch : City and Imperial Administration in the Later Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 302p.
- MACRO, A.D., 1980, « The Cities of Asia Minor under the Roman Imperium », *ANRW*, II.7.2, p. 658-697.
- MERKELBACH, R., 1978a, « Der Rangstreit der Städte Asiens und die Rede des Aelius Aristides über die Eintracht », *ZPE*, 32, p. 287-296.

- MERKELBACH, R., 1978b, « Ephesische Parerga 14. Das Fest der dritten Neokorie und die Ehrenstatue der Stadt Karthagina », *ZPE*, 28, p. 96-98.
- MERKELBACH, R., S. SAHIN et J. STRAUBER, 1997, « Kaiser Tacitus erhebt Perge zur Metropolis Pamphyliens und erlaubt einen Agon », *EA*, 29, p. 69-74.
- MÉTHY, N., 1994, « Dion Chrysostome et la domination romaine », *AC*, 63, p. 173-192.
- MILLAR, F., 1964, *A Study of Cassius Dio*, Oxford, Clarendon Press, 239p.
- MILLAR, F., 1977, *The Emperor and the Roman World: 31 BC-AD 337*, Londres, Duckworth, p. 407-456.
- MITCHELL, S., 1984, « The Greek City in the Roman World : The Case of Pontus and Bithynia », dans *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès International d'Épigraphie grecque et latine, Athènes, 3-9 octobre, 1982*, Athènes, s.n., p. 120-133.
- MITCHELL, S., 1990, « Festivals, Games, and Civic Life in Roman Asia Minor », *JRS*, 80, p. 183-193.
- MITCHELL, S., 1993, *Anatolia. Land, Men, and Gods in Asia Minor, vol. 1 : The Celts in Anatolia and the Impact of Roman Rule*, Oxford, Clarendon Press, 266p.
- MØRKHOLM, O., 1983, « The Autonomous Tetradrachms of Laodicea ad Mare », *ANSMusN*, 28, p. 89-107.
- MURRAY, O., 1998, « Introduction », dans *The Greeks and Greek Civilization*, New York, St. Martin's Press, p. xi-xliv.
- MUSTI, D., 1963, « Sull'idea di *suggeneia* in iscrizioni greche », *ASNPisa*, 32, p. 225-239.
- NIETZSCHE, F., 1975, « La joute chez Homère », dans G. Colli et M. Montinari (dir.), *Friedrich Nietzsche. Œuvres philosophiques complètes. Écrits posthumes 1870-1873*, Paris, Gallimard, p. 192-200.
- NOLLÉ, J. et H. ZELLNER, 1995, « Von Anazarbos nach Mopsuestia : historische Anmerkungen zu zwei unpublizierten Stadtprägungen der römischen Kaiserzeit aus Kilikien », *JNG*, 45, p. 39-49.
- NOLLÉ, J., 2003, « Caracallas Kur in Pergamon : Krankheit und Heilung eines römischen Kaisers im Spiegel der Münzen », *AW*, 34, p. 409-417.
- OLIVER, J.H., 1980, *The Ruling Power : A Study of the Roman Empire in the Second Century after Christ through the Roman Oration of Aelius Aristides*, Philadelphie, American Philosophical Society, p. 871-1003.

- PERA, R., 1984, *Homonoia sulle monete da Augusto agli Antonini*, Gènes, Studio storico-tipologico, 222p.
- PÉRISTIANY, J.G. (dir.), 1966, *Honour and Shame: The Values of Mediterranean Society*, London, Weidenfeld and Nicolson, 265p.
- PERNOT, L., 1986, « Les TOPOI de l'éloge chez Ménandros le Rhéteur », *REG*, 470-471, p. 33-53.
- PERNOT, L., 1993, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2 vol.
- PETIT, P., 1955, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, Paris, Geuthner, 446p.
- PITT-RIVERS, J., 1966, « Honour and Social Status », dans J.G. Peristiany (dir.), *Honour and Shame: The Values of Mediterranean Society*, London, Weidenfeld and Nicolson, 265p.
- PRICE, S.R.F., 1980, « Between Man and God: Sacrifice in the Roman Imperial Cult », *JRS*, 70, p. 28-43.
- PRICE, S.R.F., 1984, *Rituals and Power. The Roman Imperial Cult in Asia Minor*, Cambridge, Cambridge University Press, 289p.
- PUECH, B., 2002, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris, Vrin, 588p.
- PUECH, B., 2004, « Des cités-mères aux métropoles », dans S. Follet (éd.), *L'hellénisme d'époque romaine : nouveaux documents, nouvelles approches (I<sup>er</sup> s. a.C.-III<sup>e</sup> s. p.C.)*. Actes du Colloque international à la mémoire de Louis Robert, Paris, 7-8 juillet 2000, Paris, de Boccard, p. 357-404.
- REY-COQUAIS, J.-P., 1978, « La Syrie romaine de Pompée à Dioclétien », *JRS*, 68, p. 53-54.
- REY-COQUAIS, J.-P., 1981, « Philadelphie de Coelé-Syrie », *ADAJ*, 25, p. 29.
- REY-COQUAIS, J.-P., 1985, « Arados, Palmyre, Tyr et autres villes de Syrie à l'époque romaine : revenus non-fonciers dans les fortunes privées et les dépenses publiques », dans Ph. Leveau (dir.), *L'origine des richesses dépensées dans la ville antique. Actes du colloque organisé à Aix-en-Provence par l'U.E.R. d'Histoire les 11 et 12 mai 1984*, Aix-en-Provence, Service des Publ. de l'Univ. de Provence, p. 247-248.

- REY-COQUAIS, J.-P., 1993, « Tyr, métropole de Carthage et de beaucoup d'autres villes, aux époques romaine et paléochrétienne », dans A. Mastino et P. Ruggeri (dir.), *L'Africa romana : atti del X convegno di studio : Oristano, 11-13 dicembre 1992*, Sassari, Editrice Archivio fotografico sardo, p. 1339-1353.
- REYNOLDS, J., 1978, « Hadrian, Antoninus Pius and the Cyrenaican Cities », *JRS*, 68, p. 111-121.
- ROBERT, L., 1949, « Le culte de Caligula à Milet et la province d'Asie », *Hellenica*, 7, p. 206-238.
- ROBERT, L., 1950, « Appendice », *Hellenica*, 8, p. 81-72.
- ROBERT, L., 1962, *Villes d'Asie Mineure. Études de géographie ancienne*, Paris, de Boccard, 2<sup>e</sup> éd., 511p.
- ROBERT, L., 1967, « Lettres impériales à Éphèse », *RPh*, 41, p. 44-64 (= *OMS* V, p. 384-404).
- ROBERT, L., 1977a, « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 101, p. 43-132.
- ROBERT, L., 1977b, « La titulature de Nicée et Nicomédie. La gloire et la haine », *HSPH*, 81, p. 1-39 (= *OMS*, IV, p. 211-249).
- ROBERT, L., 1980, *À travers l'Asie Mineure: poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, de Boccard, 458p.
- ROBERT, L., 1987, « Un type monétaire de Nysa », dans *Documents d'Asie Mineure*, Paris, de Boccard, p. 22-35.
- RUMSCHEID, J., 2000, *Kranz und Krone: zu Insignien Siegespreisen und Ehrenzeichen der römischen Kaiserzeit : zu Insignien, Siegespreisen und Ehrenzeichen der römischen Kaiserzeit*, Tübingen, E. Wasmuth, 270p.
- SALMERI, G., 1980, « Per una biografia di Dione di Prusa : politica ed economia nella Bitinia imperiale (I-II sec. D.C.) », *SicGymn*, 33, p. 671-715.
- SALMERI, G., 1999, « La vita politica in Asia Minore sotto l'impero romano nei discorsi di Dione di Prusa », dans B. Virgilio (dir.), *Studi ellenistici*, Pisa, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, p. 211-267.
- SARTRE, M., 1991b, « Villes et cités de Syrie du Sud et de Transjordanie à l'époque hellénistique », dans *International Meeting of History and Archaeology, Delphi 6-9 November 1986*, Athènes, European cultural centre of Delphi, p. 429-439.



- SCHERRER, P., 1995, « The City of Ephesos, from the Roman Period to Late Antiquity », dans H. Koester (dir.), *Ephesos, Metropolis of Asia : An Interdisciplinary Approach to Its Archaeology, Religion, and Culture*, Valley Forge (Pa.), Trinity Pr. International, p. 1-25.
- SCHNEIDER, J., 1970, « Of Vigilance and Virgins : Honor, Shame and Access to Resources in Mediterranean Societies », *Ethnology*, 9, p. 1-24.
- SCHOLWALTER, D., 1999, « Honoring the Emperor: The Ephesians Respond to Trajan », dans H. Friesinger et F. Krinzinger (éd.), *100 Jahre österreichische Forschungen in Ephesos. Akten des Symposions Wien 1995*, Wien, Verl. der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, p. 121-126.
- SEYRIG, H., 1950, « Antiquités syrienne. 42. Sur les ères de quelques villes de Syrie : Antioche, Apamée, Aréthuse, Balanée, Épiphanie, Laodicée, Rhosos, Damas, Béryte, Tripolis, l'ère de Cléopâtre, Chalcis du Liban, Doliché », *Syria*, 27, p. 5-56.
- SHEPPARD, A.R.R., 1984-1986, « *Homonoia* in the Greek Cities of the Roman Empire », *Ancient Society*, 15-17, p. 229-252.
- SMIRNOVA, I. K., 1976, « Trajan's Municipal Policy in the Province of Bithynia and Pontus », *VDI*, 135, p. 129-146.
- SCHMITT-PANTEL, P., 1982, « Évergétisme et mémoire du mort », dans G. Gnoli et J.-P. Vernant (dir.), *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 177-188.
- THÉRIAULT, G., 1996, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, Québec, Éd. du Sphinx, 244p.
- VEYNE, P., 1976, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Éditions du Seuil, 800p.
- WEISER, W., 1989, « Römische Stadtmünzen aus Bithynia und Pontus », *SNR*, 68, p. 55-58.
- WEISS, P., 1979, « Die Abkürzungen ΓΒ und ΓΓ auf den spätkaiserlichen Münzen von Tarsos und Anazarbos », *Chiron*, 9, p. 544-552.
- WEST, M.L., 1978, « Phocylides », *JHS*, 98, p. 164-167.
- WHITE, L.M., 1998, « Counting the Costs of Nobility: The Social Economy of Roman Pergamon », dans H. Koester (éd.), *Pergamon, Citadel of the Gods. Archaeological Record, Literary Description, and Religious Development*, Harrisburg, Trinity Press International, p. 331-371.

- WILL, E., 1997, « Antioche sur l'Oronte, métropole de l'Asie », *Syria*, 74, p. 99-113.
- WOODWARD, A. M., 1963, « The Neocorate at Aegeae and Anazarbus in Cilicia », *NC*, 3, p. 5-10.
- ZIEGLER, R., 1978, « Antiochia, Laodicea und Sidon in der Politik der Severer », *Chiron*, 8, p. 493-514.
- ZIEGLER, R., 1988, « Thessalonike in der Politik des Traianus Decius und der Tod des Philippus Arabs », dans M. Wissemann (éd.), *Roma renascens. Beiträge zur Spätantike und Rezeptionsgeschichte. Ilona Opelt von ihren Freunden und Schülern zum 9.7.1988 in Verehrung gewidmet*, Frankfurt, Lang, p. 385-414.
- ZIEGLER, R., 1999, « Das "Koinoboulion eleutheron", in Anazarbos und Tarsos im frühen 3. Jh. n. Chr.: zu einer neuen anazarbischen Münze aus der Zeit des Elagabal », *NZ*, 106-107, p. 95-98, pl. 6.